

INFORMATION TO USERS

This reproduction was made from a copy of a document sent to us for microfilming. While the most advanced technology has been used to photograph and reproduce this document, the quality of the reproduction is heavily dependent upon the quality of the material submitted.

The following explanation of techniques is provided to help clarify markings or notations which may appear on this reproduction.

1. The sign or "target" for pages apparently lacking from the document photographed is "Missing Page(s)". If it was possible to obtain the missing page(s) or section, they are spliced into the film along with adjacent pages. This may have necessitated cutting through an image and duplicating adjacent pages to assure complete continuity.
2. When an image on the film is obliterated with a round black mark, it is an indication of either blurred copy because of movement during exposure, duplicate copy, or copyrighted materials that should not have been filmed. For blurred pages, a good image of the page can be found in the adjacent frame. If copyrighted materials were deleted, a target note will appear listing the pages in the adjacent frame.
3. When a map, drawing or chart, etc., is part of the material being photographed, a definite method of "sectioning" the material has been followed. It is customary to begin filming at the upper left hand corner of a large sheet and to continue from left to right in equal sections with small overlaps. If necessary, sectioning is continued again—beginning below the first row and continuing on until complete.
4. For illustrations that cannot be satisfactorily reproduced by xerographic means, photographic prints can be purchased at additional cost and inserted into your xerographic copy. These prints are available upon request from the Dissertations Customer Services Department.
5. Some pages in any document may have indistinct print. In all cases the best available copy has been filmed.

**University
Microfilms
International**

300 N. Zeeb Road
Ann Arbor, MI 48106

8423098

Sacks, Charline E.

LE ROLE ET LA PLACE DE LA FEMME DANS LA SOCIETE UTOPIQUE DE
RESTIF DE LA BRETONNE. (FRENCH TEXT)

City University of New York

PH.D. 1984

**University
Microfilms
International** 300 N. Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106

Copyright 1984

by

Sacks, Charline E.

All Rights Reserved

PLEASE NOTE:

In all cases this material has been filmed in the best possible way from the available copy. Problems encountered with this document have been identified here with a check mark .

1. Glossy photographs or pages _____
2. Colored illustrations, paper or print _____
3. Photographs with dark background _____
4. Illustrations are poor copy _____
5. Pages with black marks, not original copy _____
6. Print shows through as there is text on both sides of page _____
7. Indistinct, broken or small print on several pages _____
8. Print exceeds margin requirements _____
9. Tightly bound copy with print lost in spine _____
10. Computer printout pages with indistinct print _____
11. Page(s) _____ lacking when material received, and not available from school or author.
12. Page(s) _____ seem to be missing in numbering only as text follows.
13. Two pages numbered _____. Text follows.
14. Curling and wrinkled pages _____
15. Other Dissertation contains pages with print at a slant, filmed as received.

University
Microfilms
International

LE ROLE ET LA PLACE DE LA FEMME DANS LA SOCIETE
UTOPIQUE DE RESTIF DE LA BRETONNE

by

CHARLINE SACKS

A dissertation submitted to the Graduate Faculty in
French in partial fulfillment of the requirements
for the degree of Doctor of Philosophy, The City
University of New York.

1984

COPYRIGHT BY
CHARLINE SACKS
1984

This manuscript has been read and accepted for the Graduate Faculty in French in satisfaction of the dissertation requirement for the degree of Doctor of Philosophy.

3/15/84

date

Madeline Morris

Chairman of Examining Committee

March 19, 1984

date

Gayle Campbell

Executive Officer

Madeline Morris

Betty Knapp

Knapp
Supervisory Committee

The City University of New York

Abstract

LE ROLE ET LA PLACE DE LA FEMME DANS LA SOCIETE UTOPIQUE
DE RESTIF DE LA BRETONNE

by

Charline Sacks

Adviser : Professor Madeleine Morris

Restif de la Bretonne, comme beaucoup de ses contemporains, a rêvé à l'avènement d'une société idéale et a voulu, grâce à ses écrits en donner le modèle. La réalisation de cette société parfaite exigeait une réforme fondamentale de la société existante et c'est à cette tâche qu'il s'est appliqué.

Il s'est proclamé en faveur d'un bonheur collectif au sein d'une société qui aurait adopté comme principe de moralité l'intérêt personnel et qui aurait pour guide et gardien, la raison du groupe, donnant ainsi à la société la responsabilité de déterminer l'expression des passions dans les limites permises.

L'égalité dont il semble s'être fait le champion, il ne la revendique que pour ceux qui font preuve des mêmes capacités et remplissent les mêmes fonctions. En fait tout son système sera fondé sur le mérite qui "produit une inégalité juste".

Au coeur de l'oeuvre entière de Restif, existe un thème central, une obsession : l'auteur et ses rapports avec les

femmes. Aussi, le pivot de sa pensée utopique sera la séparation des sexes qu'il justifiera en s'appuyant sur ce qu'il appelle "la vraie religion", amalgame d'une cosmogonie primitive et de traditions judéo-chrétiennes, religion naturelle qui repose sur le rite de la fertilité.

Son premier projet sera Le Pornographe, 1769, qui aura pour but de faire de la prostitution une profession respectée, ayant une fonction utile au sein de la société.

Les Gynographes, 1777, portent un sous-titre qui ne laisse aucun doute sur les intentions de l'auteur car il est conçu, nous dit-il, "pour mettre les Femmes à leur place, et opérer le bonheur des deux sexes".

Si Les Gynographes explorent le rôle et la place de la femme du point de vue législatif, son roman La Découverte australe, représentera une synthèse de toute la pensée utopique et philosophique de Restif.

Restif a réalisé par l'écriture un exorcisme qui lui a permis de s'accrocher à une vie déplaisante, et puisqu'il rendait les femmes, et la sienne en particulier, responsables de ses malheurs, il a pu d'une manière acceptable laisser libre cours à son hostilité envers les femmes, créant ainsi un véritable chef-d'oeuvre d'oppression qui ne semble pas avoir gêné la critique.

Pour son infatigable dévouement, son aide constante, sa rigueur professionnelle et ses hautes qualités intellectuelles, nous remercions tout particulièrement Professeur Madeleine Morris qui par ses critiques et ses encouragements nous a permis de mener à bonne fin notre étude.

Nous prions Professeur Robert Loy d'accepter toute notre gratitude pour son aide et ses conseils ainsi que ses suggestions qui nous furent particulièrement utiles.

Nous remercions également Professeur Bettina Knapp qui a bien voulu relire notre travail et nous encourager.

A Allen, mon mari,

Erik et Serena, mes enfants,

Sans leurs encouragements et leur soutien cette étude n'aurait pas été possible.

A Larry Rothbaum, en remerciement.

TABLE DES MATIERES

	<u>Pages</u>
Chapitre préliminaire ou état présent	1
Introduction	19
Chapitre I. <u>Monsieur Nicolas</u> : profil psychologique	48
Chapitre II. Restif de la Bretonne et les femmes : la réalité et l'imaginaire	123
Chapitre III. Projets de réforme	207
Chapitre IV. Les femmes dans la société utopique restivienne : application des projets de réforme	278
Conclusion	334
Bibliographie	348

Avertissement

Dans les citations, nous avons intentionnellement respecté l'orthographe, la ponctuation et l'emploi des majuscules de Restif de la Bretonne.

Chapitre préliminaire ou état présent

Pornographe, excentrique, auteur-imprimeur de trop nombreux volumes illisibles, c'est ainsi que Charles Porter décrit Nicolas-Edmé Restif de la Bretonne, dans son livre Restif's Novels¹. Non sans une légère pointe d'étonnement, M. Porter déclare : "His works, often curiously illustrated, have interested the bibliophiles : not many minor writers have occasioned such vast bibliographic investigations..."².

Comme M. Porter le souligne plus loin, ce n'est pas par ses prouesses littéraires que Restif attire l'attention : l'intérêt qu'il suscite vient plutôt de la personne même de l'écrivain qu'on retrouve à travers toute son oeuvre, soit parmi les personnages de premier plan dont il trace le portrait candide, soit dissimulé sous une description fantaisiste encore plus révélatrice qu'une représentation fidèle.

Malgré son vif désir et même son ambition d'être un auteur capable de rivaliser avec les plus grands, Restif, écrivain prolifique de plus de deux cent quarante volumes, ne figure aujourd'hui qu'au rang d'auteur secondaire connu, ou plutôt devrait-on dire, mal connu à travers un nombre limité d'oeuvres. S'il a été ignoré d'un bon nombre et vilipendé par un plus grand nombre encore, il n'a cependant cessé "depuis la seconde moitié du dix-huitième siècle de

susciter l'attention du public lettré"³. Nous nous proposons donc, dans ce chapitre préliminaire, d'examiner, aussi brièvement que possible, la place occupée par l'oeuvre de Restif de la Bretonne et de retracer les controverses auxquelles celle-ci a donné lieu. Pour ce faire, nous nous sommes essentiellement appuyés sur l'excellent ouvrage d'Armand Bégué, Etat présent des études sur Restif de la Bretonne et sur le livre plus récent de Marc Chadourne, Restif ou le siècle prophétique ainsi que celui de Charles Porter que nous avons déjà cité plus haut.

Bien que le premier roman, La Famille vertueuse, publié par Restif de la Bretonne soit daté de 1767, il faudra attendre 1775, date de la publication du Paysan perverti, pour que Restif soit remarqué et attire l'attention de ses contemporains. On nous signale qu'il reçut les compliments de juges compétents tels que Beaumarchais, Mercier dont il devint l'ami, Bernardin de Saint-Pierre, Melle de Lespinasse et bien d'autres. Il est même dit que certains de ses livres figuraient dans la bibliothèque privée de Marie-Antoinette. Au nombre des admirateurs de Restif figure également le comte de Tilly dont M. Bégué cite un jugement qui lui semble assez juste : "Il a le cachet d'un esprit qui manque de goût et qui par cela même en est plus près de ressembler au génie ... Il traite de sujets presque toujours ignobles, et, s'il les traitait supérieurement, ce serait un genre et

sa justification"⁴. C'est à l'étranger, que les ouvrages de Restif furent, peut-être, les plus appréciés. Il fut lu par les écrivains allemands et suisses, et Lavater de Zurich appelait Restif le "Richardson des Français"⁵. En ce qui concerne les auteurs allemands, il convient de nous rapporter à la lettre que Schiller écrit à Goethe, en date du 2 janvier 1798 et qui, nous nous empressons de le noter, est citée par presque toute la critique moderne :

Avez-vous lu, par hasard, ce singulier ouvrage de Restif : Le coeur humain dévoilé? En avez-vous du moins entendu parler? Je viens de lire tout ce qui en a paru, et malgré les platitudes et les choses révoltantes que contient ce livre, il m'a beaucoup amusé. Je n'ai jamais rencontré une nature aussi violemment sensuelle. Il est impossible de ne pas s'intéresser à la quantité de personnages, de femmes surtout qu'on voit passer sous ses yeux, et à ces nombreux tableaux caractéristiques qui peignent d'une manière si vivante, les moeurs et les allures des Français. J'ai si rarement l'occasion de penser quelque chose en dehors de moi, et d'étudier les hommes dans la vie réelle, qu'un pareil livre paraît inappréciable ...⁶.

Goethe, nous dit M. Bégué, lut M. Nicolas et à son tour le considéra "un livre inappréciable". Un an après, Humboldt, d'après M. Dawes, correspondit de Paris avec Goethe, au sujet du même ouvrage, qu'il complimenta aussi élogieusement. L'éditeur littéraire du Journal de Neufchatel, Chaillet, donna à Restif la première place parmi les écrivains de tous temps. C'est dans ce même Journal de Neufchatel que Sébastien Mercier écrivit en octobre 1781 : "Oui, je fais profession publique d'être admirateur de Restif de la Bretonne. Et si

un style naturel, énergétique, expéditif, si l'originalité, la fécondité profonde et courageuse ne justifie pas pleinement mon admiration, je ne sais plus ce qu'il faut admirer"⁷.

Toutefois, parmi ce concert de louanges, résonnent des notes discordantes. Au nombre des contemporains de Restif, cités dans la préface de Paul Cottin, il faut noter Grimm qui ne partageait aucunement l'enthousiasme des premiers, mais qui concéda qu'il y avait : "... dans ces tableaux une chaleur, une négligence, une vérité de style qui donne de l'intérêt et même une sorte de vraisemblance aux événements les plus extraordinaires et les plus légèrement motivés. La bonne foi de l'auteur est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la magie de son talent"⁸. Métra adressa lui aussi bien des reproches à Restif tout en lui décernant, cependant, un éloge que M. Bégue qualifie "d'inattendu quoiqu'au fond mérité"⁹, et que le sujet de cette étude rend particulièrement ironique : "En général, ces petits ouvrages respirent une morale pure et même un peu sévère comme celle de soumission des épouses à leurs maris"¹⁰. La Harpe, lui, se montra féroce : "Ce fou de Restif n'a-t-il pas intitulé fastueusement une de ses rapsodies romanesques La Vie de mon Père? Quel excès d'impertinence! [...] Eh! mon ami ton père a vécu et est mort ignoré, que n'as-tu fait de même?"¹¹. Au nombre des détracteurs contemporains il convient d'ajouter Nougaret ainsi que bon

nombre de journaux français tels que, parmi d'autres, Le Journal de Nancy, Les Affiches de Province et Le Journal de Paris.

Le Marquis de Sade se joignit à ceux qui accablèrent Restif de leur sarcasme. Il se montra impitoyable dans ses Idées sur le Roman, pour celui qui osa publier en 1798 une Anti-Justine. Le Marquis de Sade attaque Restif pour "son style bas et rampant" mais ce qu'il lui reproche surtout c'est de raconter "des aventures dégoutantes" et de dire "ce que tout le monde sait" ... "On n'a jamais le droit de mal dire, quand on peut dire tout ce qu'on veut"¹². Signalons, également, que J.-J. Rousseau, au grand chagrin de Restif, refusa de le rencontrer alors que celui-ci rêvait de lui soumettre ses idées sur l'éducation.

Cinq ans après la mort de Restif, le Chevalier Cubières-Palméreaux écrivit une longue et intéressante "notice" qui servit de préface au premier volume de l'oeuvre posthume de Restif : l'Histoire des Compagnes de Maria, paru en 1811. Il y fait le portrait élogieux de son ami, entremêlé d'anecdotes, et qui représente le point de vue d'un contemporain et comporte, bien sûr, le parti pris d'un ami.

Dès lors, un profond silence tombe sur Restif et son oeuvre, ce qui selon M. Dawes, permit à un écrivain français de dire en 1828 : "Aujourd'hui, son oeuvre est à peu près

oubliée"¹³. Il faudra attendre la fin du premier tiers du dix-neuvième siècle pour qu'une étincelle d'intérêt jaillisse. M. Dawes souligne que cette éclipse presque totale aurait pour origine le mouvement romantique qui n'avait que faire de réalisme, alors qu'au contraire, M. Bégué attribue le renouveau d'intérêt, si tenu soit-il, à ce même mouvement, et cela justement en raison du pittoresque et ces mêmes descriptions réalistes. Quoi qu'il en soit, en 1831, dans Notre-Dame de Paris, Victor Hugo mentionne Restif dans son chapitre "Ceci tuera cela" comme ayant apporté une contribution à la littérature, si mince fût-elle. Sainte-Beuve, quant à lui, voit en "l'ignoble Restif" ce qu'il y a de plus bas en littérature. Pour Brunetière, il est "ce pourceau de Restif" qui fut malgré tout "l'aventurier du naturalisme"¹⁴, c'est-à-dire l'ancêtre de Balzac et de Zola. Ainsi, comme nous le voyons, les réactions toutes négatives de Sainte-Beuve et de Brunetière restent les seuls témoignages d'une critique apparemment fermée à l'oeuvre de Restif qu'elle semble avoir choisi d'ignorer. Ce sont les biographes qui vont redécouvrir cette oeuvre. Charles Monselet lui consacre en 1849 puis en 1853, une bibliographie et une biographie qui donnera lieu à "l'éclosion de biographies fantaisistes et d'articles spécialisés"¹⁵. Armand Bégué attire notre attention sur un ouvrage solide paru en 1875 : Bibliographie et Iconographie de tous les

ouvrages de Restif de la Bretonne par Paul Lacroix.

L'abondance de biographies fantaisistes encouragea la réimpression des ouvrages de Restif dont le nom et les livres se répandirent dans un public toujours croissant de lecteurs. Il inspirera, entre autres, Eugène Sue et Alexandre Dumas qui fit de lui et de sa fille les héros d'un feuilleton. Baudelaire, lui aussi semble avoir lu Restif. Dans une lettre à Poulet-Malassis datée du 2 mars 1857, il écrit : "Où donc est Restif de qui il y a d'excellents et ravissants extraits à faire?"¹⁶ Gérard de Nerval dans les Illuminées, au chapitre intitulé "Les Confidences de M. Nicolas" réinvente un Restif à sa façon et qui, il faut bien le dire, a fort peu de rapport avec celui qu'il nous est permis d'entrevoir dans l'oeuvre originale. Toutefois, c'est le romantisme humanitaire qui va peut être le mieux redécouvrir notre auteur. Il a été vu comme un des ancêtres du socialisme, en raison de certains parallèles qui semblent exister entre les théories sociales et cosmogoniques de Fourier ou parfois même celles de Saint-Simon, et celles de Restif. M. Bégué signale une étude, qu'il qualifie de sérieuse, du socialiste Pierre Leroux. Cependant, il remarque qu'à la lecture du texte, il est évident que Pierre Leroux connaissait fort mal Restif. Dès lors, les critiques et commentateurs ne manqueront plus de signaler les tendances réformatrices de Restif. Gérard de Nerval dans La Revue des Deux-Mondes

écrivit :

En politique et en morale, Restif est tout simplement communiste ... Les penseurs modernes n'ont rien inventé en ces matières ... Le second volume des Contemporaines contient tout un système de banque d'échange pratiqué par des travailleurs et des commerçants qui habitent dans la même rue, établis¹⁷ sent entre eux une communauté déjà phalanstérienne .

Il est intéressant de noter ici que cette idée sera reprise par Ionnisiani en 1931, dans le Bulletin de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.: "... le socialisme ne demeure pas dans le domaine abstrait mais Restif veut le voir mis en pratique et fait de la propagande d'une façon ou d'une autre, pour ses idées socialistes ...¹⁸ .

Après 1875, date de l'ouvrage de Paul Lacroix, on n'écrit plus rien d'important sur Restif. Signalons, pourtant, la réédition des Contemporaines ainsi que la parution du premier tome des Origines de la Révolution française où Taine cite Restif à plusieurs reprises. En 1889, Paul Cottin découvre Mes Inscriptions pour lesquelles il rédige "une longue préface qui compte parmi les meilleurs contributions à l'étude critique de Restif"¹⁹. Un an plus tard, Vallery-Radot écrivait Restif de la Bretonne réformateur et précurseur. En 1895, André Lichtenberger, dans une thèse sur le socialisme au dix-huitième siècle, fait une analyse sociologique dans laquelle il s'appuie sur l'Andrographe, choisissant de passer sous silence les Gynographes qui font également

parties des Idées singulières. M. Lichtenberger signale Restif comme le "précurseur du roman moderne, documenté et réaliste ..." Les Goncourt avaient déjà puisé dans Les Contemporaines pour rédiger leur ouvrage consacré à La Femme au dix-huitième siècle. Ainsi, comme nous pouvons le remarquer, la fin du dix-neuvième siècle redécouvre Restif et ce qui attire l'attention des lecteurs et des commentateurs d'alors, sont ses descriptions de meubles, de costumes, de manières de vivre à la campagne, les sonorités des accents du terroir, les détails minutieux d'organisation sociale et religieuse. Funck-Brentano nomme Restif "documentateur véridique sur les mœurs de son temps mais non pas juge et historien de son temps"²⁰. Pourtant, selon M. Bégué, Cottin reste le seul à avoir essayé de connaître l'homme qu'était Restif et à avoir "fait pour la première fois un travail de psychologie objective"²¹.

En ce qui concerne la valeur littéraire de l'oeuvre restivienne, la critique officielle universitaire est presque unanimement d'accord pour l'ignorer ou la condamner sans recours. Tous les auteurs d'Histoires de la littérature qui foisonnaient à l'époque seront du même avis. Lintilhac dans son Précis historique et critique de la littérature française, 1894, lui décerne le titre de "Rousseau du Ruisseau";

quant à Lanson, il ne cache pas son mépris pour celui qui "n'appartient presque plus à la littérature"²². La condamnation de Restif littérateur est approuvée essentiellement par toute la critique de l'époque tels que Le Breton, Paul Morillot, Rémy de Gourmont, pour en nommer quelques-uns et qui tous s'indignaient avec pudibonderie du "vulgaire" et du "malpropre" de Restif. M. Bégué explique ainsi cette attitude : "De façon générale on ne dissociait pas l'idée de morale de l'idée de valeur littéraire; la notion demeurait que la valeur d'une oeuvre réside dans son utilité"²³.

C'est à partir du vingtième siècle et selon M. Bégué grâce au Genre romanesque en France depuis l'apparition de la Nouvelle Héloïse jusqu'aux approches de la révolution, 1922, de Servais Etienne que la lente réhabilitation de l'oeuvre de Restif commence. Bédier et Hazard dans l'Histoire illustrée de la littérature française, publiée en 1924 élargissent ce que Servais Etienne avait commencé en touchant le grand public des lettrés. Paul Valéry n'hésite pas à écrire : "Je mets Restif fort au-dessus de Rousseau"²⁴. Emile Henriot, en 1925 contribue à ce renouveau d'intérêt à l'aide d'un article dans Le Temps du 14 septembre 1925, intitulé "Retif, pithécanthrope de Balzac". En 1928, Funck-Brentano publie Restif de la Bretonne : portraits et documents inédits, une biographie si excessivement élogieuse que ce critique va

jusqu'à voir en Restif "le plus grand écrivain du dix-huitième siècle"²⁵. Notons également que Pierre Trahard dans ses Maîtres de la sensibilité française, en 1933, a consacré un chapitre entier à Restif, chapitre important mais qui au grand regret de Charles Porter se limite à certains aspects de l'oeuvre de Restif. M. Porter remarque que cela est bien souvent le cas, lorsqu'il s'agit de Restif et adresse ce même reproche à F. C. Green.

L'apogée de cette redécouverte de Restif, selon M. Dawes, se traduit par deux événements : une exposition Restif organisée en 1934 par J. L. Vaudoyer, conservateur du Musée Carnavalet sous le titre : "Paris au dix-huitième siècle : le Paris populaire", et la parution dans la revue médicale Hypocrate, en septembre 1934, d'un numéro consacré à Restif, en l'honneur du bi-centenaire de sa naissance. Là, figurent, entre autres, des noms d'autorités : Maurice Heine, Henri Bachelin et surtout le Docteur Louis Charpentier. Deux ans plus tard, paraît Le vrai visage de Restif de la Bretonne par A. Tabarant. Mark Poster commente à ce propos dans sa bibliographie concernant les travaux sur Restif : "At the start of Tabarant this life-and-works study, [sic] was unsympathetic to Restif and unwilling to accept anything without rigorous proof. The book has been subject to controversy"²⁶.

Il convient de mentionner également le Restif de la Bretonne de C. R. Dawes, une biographie à laquelle nous nous sommes référés et qui fut la première à paraître en anglais en 1946 et qui précède l'excellent ouvrage d'Armand Bégué que nous avons déjà cité à de nombreuses reprises.

Dès lors, articles, oeuvres critiques et bibliographies consacrés à Restif se multiplient. A ce propos, il convient de citer Restif de la Bretonne. Témoignages et Jugements. Bibliographie de J. Rives Childs, paru en 1949 avec une préface du professeur Vallery-Radot, ouvrage, maintenant, classique et essentiel à ceux qui entreprennent une étude restivienne.

Plus proche de nous, citons sans nous y attarder, quelques articles auxquels nous reviendrons, en plus de détail, au cours de notre étude : "Restif de la Bretonne par et pour les femmes" [1964] de Gérard Guillot, "Restif de la Bretonne Gynographe" [1978] de Paul Hoffmann, "Restif de la Bretonne and the reform of prostitution" [1979] par D. A. Coward et surtout "Restif de la Bretonne and Woman's estate" de Dennis Fletcher, inclus dans une collection d'essais publiée en 1979, en l'honneur du professeur Spink sous le titre Woman and Society in Eighteenth-Century France. Comme les titres de ces articles le suggèrent, on réexamine, enfin, Restif d'un oeil nouveau, en fonction du mouvement féministe qui se développe et qui peut-être

est à la source de l'intérêt pour les femmes telles que Restif en parle, telles qu'il les décrit.

Il a fallu attendre 1958 pour qu'une étude d'importance majeure paraisse : Restif de la Bretonne ou le siècle prophétique où l'auteur Marc Chadourne part à la recherche de "l'histoire authentique" et "du secret"²⁷ et examine d'une manière aussi impartiale que possible l'être qui se cache derrière l'oeuvre, le rapprochant ainsi de notre temps : "Prophète et précurseur, il le fut et dans bien d'autres sphères que la littérature, d'un peu tout ce qui inquiète ou passionne notre temps"²⁸. Le livre de Marc Chadourne représente un grand pas en avant dans l'étude de Restif et M. Porter qualifie cet ouvrage ainsi : "... a sober, balanced introduction to all fields of Restivian study, significant for its very existence as well as its wealth of bibliographical information and careful judgements"²⁹.

En 1967, Charles Porter publie Restif's Novels or an autobiography in search of an author, où comme le titre l'indique, il entreprend une étude minutieuse des romans de Restif. Cette étude, nous dit-il, est nécessaire puisque :

even the most basic literary studies have not been made ... No one has ever really shown why so many of Restif's works are almost unreadable, while certain others are fresh and full of charm. No one has really sought to establish the relationship between Restif's experience as a peasant boy and the kind of work he wrote. No one has tried to analyze the evolution of thought or many questions³⁰.

Comme nous le voyons, il s'agit là d'une lourde tâche qu'entreprend M. Porter en analysant méthodiquement les romans et en attirant notre attention sur ceux qui pourraient avoir une valeur littéraire. Les limites voulues de son enquête ont probablement été imposées par l'amplitude même de l'entreprise. Malheureusement, il semble qu'elles en aient faussé les conclusions. L'oeuvre de Restif, gigantesque de par le nombre de volumes, porte en elle l'obstacle principal à la connaissance de l'évolution de la pensée de Restif et peut-être sommes nous en droit de souligner que le nombre même des volumes est en soi important quant à la personnalité de l'être qu'était Restif.

The Utopian thought of Restif de la Bretonne de Mark Poster, publié en 1971 est, à notre avis, une des analyses et interprétations de la pensée de Restif les plus dignes d'attention, même si elle se limite, par choix, à la pensée utopique. En effet, à travers une étude méticuleuse des divers ouvrages à tendances utopiques, M. Poster nous fait pénétrer dans l'univers de Restif tel qu'il aurait voulu qu'il soit et de ce fait nous fait toucher au désenchantement, aux frustrations, au refus de la vie telle qu'elle était. Restif apparaît, ainsi peut-être, plus vrai, plus humain, plus fragile que l'image qu'il donne de lui-même à travers ses vantardises dans Monsieur Nicolas.

Il nous paraît intéressant de noter que les deux plus importantes contributions à l'étude de Restif de la Bretonne ont été faites aux Etats-Unis et à des dates récentes. Tout semble indiquer que nous entrons dans une période qui voit, à nouveau, une recrudescence d'intérêt pour l'oeuvre comme pour l'homme qu'était Restif de la Bretonne. En effet, c'est dans ces dernières années que l'on a commencé à réimprimer certains des romans les moins connus de Restif, en particulier La Découverte australe par un homme volant, livre étonnant et cependant fort mal connu.

Enfin terminons notre sommaire état présent en signalant la présence de Restif de la Bretonne en tant que personnage secondaire du film d'Ettore Scola "La Nuit de Varennes", sorti le 14 mai 1982 à Paris et où Ettore Scola ménage la rencontre de Restif avec Casanova à qui il fait le récit circonstancié de ses multiples amours. Restif est joué par Jean-Louis Barrault et Casanova par Mastroianni.

Devant la toute nouvelle richesse de la critique restivienne qui éclaire les multiples aspects modernes de son oeuvre, le chercheur s'étonne pourtant de voir le "féminisme" de Restif étudié par une critique essentiellement masculine. Quelques exceptions telles que Madame Brahimi³¹ et Béatrice Didier³² montrent qu'un point de vue féminin apportera peut-être quelques lumières supplémentaires à l'étude du rôle et

de la place de la femme dans une société qui se prétend
égalitaire.

Tel est le but de cette recherche.

Notes du chapitre préliminaire ou état présent

- 1 Charles Porter, Restif's Novels, p. 2. But does Restif de la Bretonne - pornographer, eccentric, writer-printer of too many dozens of unreadable volumes - ...
- 2 Ibid., p. 2.
- 3 Armand Bégué, Etat présent des études sur Restif de la Bretonne, avant-propos.
- 4 Ibid., p. 13.
- 5 Cottin, Mes Inscriptions, Journal de Restif, p. 70, cité par A. Bégué, p. 13.
- 6 Correspondance de Schiller avec Goethe, Edition Saint René Taillardin I, p. 493.
- 7 Cité par Marc Chadourne, p. 354 "Jugements sur Restif de la Bretonne".
- 8 Cottin, Préface, Mes Inscriptions, Journal de Restif, p. 63, cité par Bégué, p. 12.
- 9 Armand Bégué, Etat présent des études sur Restif de la Bretonne, p. 12.
- 10 Ibid., p. 12.
- 11 Correspondances littéraires, 1782, cité par Marc Chadourne, p. 353.
- 12 Le Marquis de Sade, Idées sur le roman, pp. 31-38.
- 13 C. R. Dawes, Restif de la Bretonne, p. 4.
- 14 Brunetière, "Le Roman expérimental", R.D.M. 15 février 1880, p. 93
- 15 Armand Bégué, Etat présent des études sur Restif de la Bretonne, p. 17.
- 16 Cité par Marc Chadourne, p. 355.

Notes du chapitre préliminaire ou état présent [suite]

- 17 Cité par Armand Bégué, p. 23.
- 18 Marc Chadourne, Restif de la Bretonne ou le siècle prophétique, p. 203.
- 19 Armand Bégué, p. 24.
- 20 Ibid., p. 29.
- 21 Ibid., p. 32.
- 22 Lanson, Histoire de la littérature française, p. 679.
- 23 Armand Bégué, p. 36.
- 24 Cité par Marc Chadourne, Préface.
- 25 C. R. Dawes, Restif de la Bretonne, p. 5.
- 26 Mark Poster, The Utopian thoughts of Restif de la Bretonne, p. 145.
- 27 Marc Chadourne, Restif de la Bretonne ou le siècle prophétique, préface
- 28 Ibid.,
- 29 Charles Porter, Restif's Novels, p. 6.
- 30 Ibid., p. 7.
- 31 Brahimmi, Restif Féministe? Etudes sur le 18ème siècle,
iii.
- 32 Béatrice Didier, Préface de la Paysanne Pervertie.

Introduction

Le dix-huitième siècle a été voué au culte de la vie en société et dominant cette période, un souci essentiel : celui de déterminer les modalités de cette vie en société. Tous les penseurs se sont intéressés aux questions d'ordre politique, social, moral et religieux dont dépend le bonheur de l'homme sur terre. Ce renouveau d'intérêt a eu pour source les événements historiques. En effet, à la mort de Louis XIV, la France connut une crise d'autorité. Il se produisit un relâchement des contraintes imposées par un régime fort, laissant alors libre cours au mécontentement qui jusque là était resté latent. Les pensées nouvelles trouvèrent un plus grand public. L'effondrement de l'autorité eut pour conséquence, la remise en question des systèmes existants y compris la religion traditionnelle. En même temps, s'ajouta à la prolifération des idées, le développement de l'esprit scientifique, à un moment où les échanges internationaux devenaient plus courants. Les voyages en pays lointains et exotiques excitèrent la curiosité et éveillèrent l'intérêt porté aux moeurs et institutions à l'étranger.

Dans ce monde en pleine évolution, une idée se détache qui retient l'attention de beaucoup de penseurs : la morale est un produit purement humain et elle est fondée sur l'exigence d'un équilibre social. L'homme va donc partir à la recherche

du bonheur au sein d'un système moral ancré dans la société. Il va vouloir résoudre les problèmes relatifs à son existence dans le contexte d'une société dont il fait partie et qui sera supportée par une morale instituée par les hommes, pour les hommes. La raison est devenue reine. D'Holbach, La Mettrie, Diderot établiront les fondements du matérialisme moderne. Robert Mauzi écrit : "L'homme est absolutiste, c'est-à-dire, que tout désormais dépend de lui, qu'il est lui-même sa seule justification, qu'il se sent le maître de toutes choses et impose sa forme à l'univers"¹. Aussi, fera-t-il appel à la raison, la sensibilité, l'imagination, enfin à toutes ses facultés afin de reconstruire son univers. Une remise en question aussi totale, de tout un monde, entraîne inéluctablement, un sentiment d'angoisse, un malaise profond car tous les garde-fous ont été éliminés. Le dix-huitième siècle se caractérise donc par un mal de vivre dont Diderot se fait l'écho : "Nous existons d'une existence pauvre, contentieuse, inquiète"². Aux désordres qui marquent ce siècle, correspond un sentiment d'insécurité qui représente une vraie menace. La réponse logique à cet état d'esprit sera une aspiration à l'ordre, où le bonheur, la morale et la société ne feront qu'un. A l'ennui et au néant s'opposera le travail qui trouvera sa justification dans la société. Au christianisme ascétique s'opposera un retour à la nature,

une religiosité instinctive. Vertus et plaisirs seront redéfinis comme étant les signes de la bonté naturelle. A la recherche du bonheur individuel, s'ajoute, le supplantant parfois, la recherche d'un bonheur collectif. Ainsi, dans ce contexte, va se poser le problème de l'égalité. Pour J.-J. Rousseau "tout le bien chez l'homme vient de la nature, tout le mal de la société". Les hommes à l'état de nature, étaient libres et égaux. Toutefois, il est impossible de retourner aux origines; c'est pourquoi J.-J. Rousseau va recommander une constitution qui devra garantir la liberté et l'égalité. Mais, si beaucoup se réclament de cette égalité, il s'agit bien souvent d'une égalité qu'ils auront besoin de qualifier. En effet, les idées formulées par Turgot concernant ce problème ne sont ni nouvelles, ni exceptionnelles : il faut reconnaître l'existence d'une inégalité car elle existe dans la nature, et elle est fondée sur de pures distinctions de mérite. C'est pourquoi le terme "égalité" doit être compris comme un idéal rejetant à la fois le goût effréné de plaisir et de luxe qui marque la première partie du règne de Louis XV et l'abjecte pauvreté dont souffrait le plus grand nombre. Il s'agit, en fait, de la frugalité exemplaire décrite par Fénelon : "la richesse et la pauvreté produisent des effets semblables : les riches comme les pauvres, ne sont pas en état de répondre à leurs besoins, les uns par

excès de besoins, les autres par manque de ressources"³.

On exalte les bienfaits de la nature. On voit dans le retour à la terre, la possibilité de retrouver le paradis perdu où le travail bienfaisant sera aussi l'antidote de l'ennui, source des misères et des vices. Ainsi, en transformant la vie sociale, en redistribuant la propriété et en réformant l'éducation, on arrivera à une vraie morale qui contribuera "au bonheur de la grande famille humaine". Pour atteindre ce but, il faudra éliminer les deux extrêmes de luxe et de misère et rechercher le juste milieu. Robert Mauzi parle d'une apologie de la médiocrité, c'est-à-dire d'un système qui assurerait l'équilibre entre la possession et le désir. A l'appui de ceci, nous pouvons citer, entre autres, Helvétius qui voyait comme source du malheur des hommes la différence énorme qui existait entre riches et pauvres. Levesque de Pouilly écrit dans Les Théories des sentiments agréables : "du point de vue social, les conditions moyennes sont plus favorables au bonheur que les places les plus brillantes"⁴. On se réclame donc d'une morale de mesure, consistant à redéfinir des limites dont on avait perdu toute notion. On aspire à ce que Mauzi appelle "une médiocrité heureuse", thème de la pensée bourgeoise.

Voici, brièvement établi, le courant de pensée qui parcourut ce Siècle des Lumières et nous reprendrons certains points

dans le développement de cette introduction.

Restif de la Bretonne, avide lecteur des auteurs grecs et latins, héritier de Cyrano de Bergerac et des penseurs libertins, influencé par les savants et les "philosophes" de l'Encyclopédie comme par le réalisme sentimental de Marivaux, Richardson et J.-J. Rousseau a fait siennes les préoccupations de son siècle. Il va, lui aussi, rechercher son propre style de bonheur et essayer de le définir. Ainsi qu'il convient à son époque, Restif voit dans le retour à la nature et à ses lois, le moyen d'atteindre le bonheur. Bien que comme beaucoup de ses contemporains, il omette de définir le mot "nature" c'est dans son sens habituel et précis : la campagne, les arbres, etc. qu'on doit l'entendre, selon Pierre Trahard qui ajoute toutefois : "C'est aussi le principe mystérieux d'où viennent les êtres animés ou inanimés, le principe de force et de pureté : qui dit nature dit la raison par excellence proclame Edmond dans le Paysan pervers"⁵.

Pour Restif la nature est entièrement constituée de principes qui s'opposent : plaisir et souffrance; vertu et vice; bien et mal. Il va donc être amené à se pencher sur le problème des passions qui selon Mauzi ont été l'obsession du dix-huitième siècle : "On parle des passions. Ah! qu'elles sont funestes! disait Zadig. - Ce sont les vents

qui enflent les voiles du vaisseau, répartit l'ermite; elles le submergent quelquefois; mais sans elles il ne pourrait voguer"⁶.

A première vue, les passions sembleraient faire obstacle au bonheur des hommes "... puisqu'au même titre que l'imagination elles expriment ce besoin éperdu de mouvement, signe de l'instabilité et de l'incomplétude du coeur humain"⁷. Toutefois, un examen des divers sentiments qui régissent les passions va révéler les démarches nécessaires à équilibrer ces tendances contradictoires et ainsi permettre d'aboutir au bonheur. Démarches difficiles, car le désir du bonheur ne semble jamais pouvoir être assouvi;⁸ seulement une prise de conscience par l'homme de ce qui le pousse à agir et le motive lui permettra de comprendre ce que la nature attend de lui. Ainsi il pourra être "heureux et jouir de tout ce que la Nature lui promet"⁹.

Le plaisir qui, selon Robert Mauzi, peut être plus que le bonheur, est la découverte du dix-huitième siècle, sera un facteur déterminant. Il représente le "moteur universel", le "principe nécessaire" et chacun va s'empresse de définir le plaisir selon sa propre philosophie, selon ses propres vues. Helvétius écrit dans son poème "Le Bonheur" : "Sans le plaisir enfin, père du mouvement/L'esprit est sans ressort et l'univers stagnant"¹⁰.

Dans l'Encyclopédie à l'article Plaisir on lit : "Le plaisir est un sentiment de l'âme qui nous rend heureux, du moins pendant tout le temps que nous le goûtons"¹¹. Pour Restif, le plaisir est une sorte de flux mystérieux qui conduira l'être à la perfection. "... le plaisir est le développement parfait de l'existence de tout être vivant"¹². Qu'entend-on par plaisir? Pour certains, il se confond avec le bonheur, pour d'autres, il est l'essence du bonheur, et pour d'autres encore, il convient de faire une distinction entre plaisirs permis et plaisirs coupables. Il semble que Restif emploie ce mot dans le sens restreint de plaisir sexuel. En effet, il écrit qu'un "plaisir fécond" est le seul vrai plaisir et produira "le chef-d'oeuvre de la nature, l'homme"¹³. Dans la Philosophie de M. Nicolas, il s'élève avec véhémence contre ce qu'il appelle "le mépris des plaisirs", il écrit :

Ce préjugé est une folie contraire à la Nature, que de tous les philosophes, Epicure seul a bien connue : Car il mettait le souverain bien dans la volupté, et il disait au Stoïcien, le Janséniste de ce temps là : - Si je trouve Un plus grand plaisir à me priver qu'à jouir, c'est toujours la volupté que me conduit ...¹⁴.

Le plaisir représente le ressort qui sous-tend toute action de l'être. Ceux qui méprisent le plaisir font preuve d'hypocrisie puisque le plaisir se trouve tout autant dans la négation du plaisir que la recherche des privations :

"Je jouis de ma privation, comme cet Autre, qui a la tête mieux organisée que la mienne jouit d'une belle femme...¹⁵. Est-ce à dire que pour Restif le bonheur réside dans l'idée de laisser libre cours aux passions débridées, à une recherche du plaisir pour le plaisir? Suivant Restif, le bonheur repose sur une antinomie : d'une part, il n'y a de bonheur possible que dans la gratification des passions - d'autre part, les impulsions, les tentations détournent l'homme du bonheur. Comment réconcilier ces deux éléments contraires? Cela ne sera possible que grâce à un principe de moralité qui servira de guide et protégera l'homme de lui-même.

Restif fait une constatation de toute première importance, car c'est sur elle qu'il fonde sa morale : les deux principes nécessaires et agissants qui motivent la conduite humaine sont le plaisir et la douleur, mais l'homme ne peut y renoncer sans risquer de renoncer à son humanité. Ceci étant donné, il n'est pas surprenant que Restif fasse de l'intérêt personnel le principe central de la moralité qu'il préconise, et il est amené à définir la morale de la façon suivante :

La Morale est ce qui règle la conduite des Hommes les uns envers les autres, par la Réciprocité, base éternelle de toute Morale; dans nos rapports avec Autrui, la Réciprocité de services n'est pas bonté, elle est justice; Plus la Morale est exacte et stricte, plus elle conduit sûrement au bonheur; Le bonheur est dans

la paix, sa bonne intelligence avec ses semblables, et la jouissance tranquille de sa portion de communauté, ou de sa propriété¹⁶.

Il admet qu'une action désintéressée aura plus de valeur morale, mais en réaliste, il reconnaît que l'intérêt personnel sera le plus souvent le moteur d'une action et qu'il deviendra donc essentiel d'utiliser cette motivation pour le bien. Dans L'Andrographe, il en vient à réduire la vertu spontanée et la vertu intéressée à une unique vertu :

La bonté morale est le résultat d'une justesse d'idée qui fait saisir d'un coup d'oeil les avantages de bien faire aux autres et les inconvénients de mal faire. Cette justesse, lorsqu'elle est innée ou fortifiée par l'habitude produit ce qu'on appelle bonté de coeur. On sent au-dedans de soi une bienveillance envers les autres, un désir de leur être utile, si bien amalgamé avec l'intérêt personnel, que celui-ci disparaît et que la bonté seule demeure sensible. Mais ne nous imposons pas à nous-mêmes : l'intérêt personnel est toujours la base et le mobile; l'homme le plus parfaitement social est celui dans lequel il est moins apparent¹⁷.

Il rejoint, ici, la pensée d'Holbach qui voit la coïncidence de l'intérêt personnel avec celui des autres non pas comme "le fruit d'une générosité naturelle, mais le résultat d'un calcul"¹⁸. Pour Restif, "une Réciprocité sincère" sera le seul fondement possible de la morale mais surtout de la vie en bonne intelligence au sein d'une société, car il considère comme chimère l'idée d'un "bonheur personnel dans les Individus séparés"¹⁹. Il se proclame, donc, en faveur d'un resserrement des liens de la société puisque le "Genre humain ne peut être heureux qu'en masse, et par la morale

publique, source de la morale particulière"²⁰. Il est aisé de voir que, comme le note Robert Mauzi, l'idée de la vertu est loin d'être une idée simple. Restif y arrive, plus souvent qu'à son tour, par des moyens détournés, l'acte vertueux n'étant, pour lui, pour ainsi dire, jamais altruiste; Restif s'avère, cependant, conscient des dangers que présenterait un intérêt personnel débridé et il suggère que l'un des moyens permettant de le contrôler est de "le forcer à contribuer au bien social"²¹ : ce but ne pourra être atteint que grâce au changement du régime, c'est-à-dire, grâce à l'abolition de la propriété privée, but qu'il poursuivra dans l'élaboration de ses systèmes législatifs et dans ses ouvrages à caractère utopique. Alors, en attendant l'avènement de la société parfaite, il confie à la raison le rôle de frein car, selon lui, elle seule sera capable de contrôler les passions et de permettre à l'homme de devenir un être social. Il fait de la raison, le guide et le gardien de la société. Pour reprendre les mots de Sissous de Valmire : "Les passions soumises à la raison ne troublaient point le coeur et l'amour du plaisir était toujours conforme à l'amour de l'ordre"²². Cependant, Restif reste conscient des limites de la raison au niveau de l'individu, car souvent celle-ci ne sera pas assez forte, pas suffisamment développée, pour modérer les éléments négatifs engendrés par les passions.

Or, comme le remarque Mark Poster²³, les passions sont, pour Restif, au centre des relations des hommes dans la société; aussi tout commerce social sera-t-il imprégné des passions; dès lors, la raison dont il parle sera la raison du groupe, donnant à la société la responsabilité de déterminer l'expression permise des passions selon une manière ordonnée. Ayant rejeté comme beaucoup de ses contemporains la morale imposée par l'Eglise, il postule que seul le groupe peut forcer l'individu à une conduite morale et, ce faisant, instaurera la moralité acceptée par la collectivité, sauvegardant le bien-être de tous. Voici établi un thème important de la pensée restivienne qui s'avère conforme aux idées de son époque et qu'il exploitera dans ses ouvrages utopiques.

Dans un siècle marqué par une sensibilité excessive et en proie à la confusion morale, Restif ne peut concevoir l'idée d'un bonheur possible dans le désordre. Il exige des règles de vie très strictes afin de combattre l'anarchie que provoquent les passions non contrôlées. Le Paysan perverti qui se conclut d'une manière des plus appropriées par les "Statuts du bourg d'Oudun" souligne ce qui pour lui sera, si l'on peut dire, une idée fixe. Il est très facile de considérer l'oeuvre de Restif comme une justification du paradoxe sur lequel est basée la vision du monde restivien; la célébration des passions et l'établissement de règles de vie si strictes

qu'elles le rangent souvent au rang des puritains. Peut-être, pouvons-nous voir là, une méthode par laquelle Restif, en proie à l'inquiétude reprend le contrôle illusoire de son existence désordonnée et celui d'un monde auquel il se heurte constamment. Cette nécessité d'organisation, cette aspiration à l'ordre a, très certainement, eu pour source son éducation janséniste mais a été surtout tributaire de l'influence profonde qu'exercèrent les lectures de la Bible autour de la table familiale à Sacy. Ce désir d'ordre reflète une véritable nostalgie de son enfance protégée, ordonnée, sans surprise et où chacun savait ce qui était attendu de lui. Il rêve d'un retour à une vie simple, près de la nature, la campagne, un retour à une vie heureuse.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, l'aspiration à l'ordre répondait à un désir de rétablir un contrôle sur un monde qui était marqué par de violentes secousses politiques et économiques. Les "philosophes" pour la plupart, ne pouvaient concevoir un univers en proie à l'anarchie ou à un destin aveugle. Il devait exister "un ordre éclatant dans l'univers" correspondant à "un ordre secret d'une âme bien faite"²⁴. Pour reprendre l'idée exprimée par Sulzer dans Les Essais de physique appliqués à la morale, il existe un besoin de croire à l'ordre qui sera le véhicule du triomphe du Bien sur le Mal. Alors qu'autrefois, cet

ordre était imposé par l'Eglise et l'autorité royale, il sera, dès lors, le produit de la raison, et de ce fait, l'homme aura acquis le contrôle total de son univers, cette soif d'ordre apparaît comme innée. Diderot, dans Le Fils naturel, écrit : "Il est dans le coeur de l'homme un goût de l'ordre plus ancien qu'aucun sentiment réfléchi"²⁵.

Ordre et raison seront donc les deux piliers qui étayeront une morale adaptée à la vie terrestre. La collectivité, en maintenant l'ordre et en promulguant la raison, assurera un bonheur universel.

Pour Restif, "la société est l'état naturel de l'homme"²⁶ et la vertu représente "la victoire de l'intérêt général contre l'intérêt particulier"²⁷. Il est donc aisé de comprendre que, pour Restif, le bonheur ne pourra se concevoir que dans un contexte social qui mettra en valeur l'ordre et de ce fait assurera la sécurité. Le vice, contre lequel il s'élève avec vigueur, sera le produit d'une société fondée sur "l'intérêt isolé" comme c'est le cas de la société qu'il décrit dans de nombreux volumes et plus particulièrement dans Le Paysan perverti. Alors que :

Dans la communauté, au contraire, point de vices, point de séduction, de corruption, de bassesse; rien n'y trouble la tranquillité ... Tu y trouveras des motifs d'industrie, d'émulation, plus puissants que ceux qui existent dans l'intérêt individuel, parce qu'ils seront toujours basés sur la vertu, le plaisir, le bonheur²⁸.

Restif rejoint et adhère au courant de la pensée de son époque lorsqu'il préconise une morale sociale qui a pour source "la Raison éternelle"²⁹, entièrement basée sur le système qu'il nomme la "Réciprocité" et qui repose sur le principe suivant : "Ne fais à Un Autre, que ce que tu veux qu'il te fasse ..." ³⁰. Il souscrit totalement au "théorème de base de toute la morale" : "Un simple principe de justice, l'idée de la sociabilité naturelle, la foi dans le calcul psychologique, et plus profondément, ce besoin d'être aimé qui devient l'unique ressource d'un homme privé d'absolu"³¹.

Si Restif se rallie à l'idée d'un bonheur possible grâce aux bienfaits de la vie en société, il exprime les mêmes doutes que celui qu'il a beaucoup admiré, J.-J. Rousseau. Il croit que la société a été inutile et même pernicieuse à l'homme sauvage. C'est la nécessité qui fut à l'origine de l'organisation de la société : "Elle eut pour cause impérieuse la sûreté, sans laquelle les Hommes, sauvages encore, ne se fussent jamais déterminés à supporter les inconvénients affreux de la sociabilité"³².

Il voit dans cet état de fait, la raison pour laquelle, selon lui, la société ne peut, en aucun cas, être capable d'augmenter le bonheur de l'homme. Il en conclut que le rôle de la société ne sera pas d'assurer le bonheur de

l'individu mais tout simplement, grâce à une organisation rigoureuse qui permettra de minimiser les inégalités, de contribuer à un bonheur général qui est le seul que l'être social puisse envisager. Nous retrouvons ici, très certainement, quelques échos des idées de J.-J. Rousseau. De plus, Restif considère que les lois civiles et la religion sont des notions arbitraires fabriquées par l'homme, sans autres avantages que de servir de "frein à certains Hommes naturellement méchants"³³, et pour la tranquillité de tous car "Dès que les Hommes sont en société, il leur faut des lois"³⁴. Lois et religion seront donc un mal nécessaire, invitant Restif à justifier sans grandes difficultés "sa réformanie, restive de nature"³⁵. Il se dit en faveur de lois qui auront à coeur de promouvoir et de diffuser ce que certains ont appelé une "morale de volupté", qui s'insurgeront contre toute forme de puritanisme et qui tendront à assurer la modération en toute chose tout en légitimant les passions naturelles.

Tout comme ses contemporains, il s'est penché sur le problème de la liberté et de l'égalité. Il en a fait un problème personnel puisqu'il admet avoir souffert moins du manque de liberté que du manque d'égalité. Il considère que l'obstacle le plus grand à la liberté vient de la sociabilité de l'homme. En effet, comme dans le Contrat social,

l'établissement d'une communauté ne peut être fondé que sur "l'intérêt individuel de la très grande majorité"³⁶. En échange de sa liberté, la société assurera à l'homme sauvage la sécurité, la subsistance. Quant à l'égalité dont il se réclame, plus souvent qu'à son tour, il déclare que "la partie n'est pas égale". D'après lui, le dix-huitième siècle est un siècle où "l'inégalité est portée au plus haut point possible à l'esclavage près"³⁷. Si Restif se déclare en faveur de l'égalité, c'est surtout pour protester contre les privilèges accordés par la naissance ou même par le hasard : "C'est un service que l'Assemblée nationale a rendu aux Nobles, de les débarrasser de leurs titres et de leurs prérogatives : Elle les a mis dans le cas de la Réciprocité : qu'ils se rendent nos égaux et ils pourront avoir des Amis"³⁸. Est-ce à dire qu'il se soit fait le champion d'une égalité qui se réclame de la Déclaration des Droits de l'Homme? Restif ne peut s'y résoudre. Il anticipe certains inconvénients : "... à tout égaliser, ou égaler on anéantirait les arts, les sciences, le génie ..."³⁹ puisqu'il n'y aurait plus d'émulation. Aussi comme Turgot, il résout ce problème en proclamant que "le mérite produit une inégalité juste et que l'Homme sans mérite n'est rien"⁴⁰. Lorsque Restif revendique l'égalité, il ne peut la concevoir qu'entre individus faisant preuve des mêmes capacités et remplissant

les mêmes fonctions dans une société. Celui-ci devra prendre conscience de son rôle et de sa place dans cette société et s'y tenir. Aussi, Restif, si l'on peut se permettre l'expression, ne concède-t-il d'égalité qu'entre êtres égaux. Il est aisé de voir comment Restif, fort du bien fondé de cette idée, a pu donner libre cours à sa manie de catégoriser, tout en se réservant la place d'honneur. Il s'est fait, cependant, l'apôtre d'une amélioration des conditions matérielles pour tous, comme nous le montrerons dans notre étude, tout en rappelant que le but suprême de l'homme devra rester l'utilité à la nation : "Une nation n'est liée par ses lois qu'autant qu'elle le veut. Qui peut l'empêcher, si c'est son intérêt? ... Je vais plus loin : jamais, elle ne peut faire d'injustice à ses membres, leur enlevât-elle les biens, l'honneur et la vie"⁴¹, justifiant ainsi les actions de Victorin, héros de La Découverte australe, dont nous discuterons plus loin.

La pensée politique de Restif dont nous venons de donner un bref aperçu concerne l'humanité en général et le monde des hommes, en particulier. Mais c'est dans sa cosmogonie que Restif établit la démonstration pour lui irréfutable du rôle et de la place de la femme dans la société idéale telle qu'il l'envisage. C'est en s'appuyant sur les principes de ce qu'il nomme la vraie religion qu'il légitimera les règles souvent rigides et même inflexibles qui devront guider la conduite de tous et qui, plus particulièrement,

permettront de maintenir les femmes à la place qui leur revient suivant le rôle que la Nature leur a assigné. D'après Restif, tout être humain doit se conformer au rôle qui lui revient dans l'ordre des choses. Il reste, en ceci, dans le courant de la pensée traditionnelle occidentale qui demande que les hommes et les femmes n'expriment pas leur individualité mais plutôt les capacités de leur sexe. Tout en rejetant la religion établie, il reste fortement influencé par la tradition judéo-chrétienne à laquelle il a amalgamé une cosmogonie primitive qui est loin d'être originale, et qui porte la marque des mythes grecs, égyptiens et même chinois. Il n'y a rien de bien surprenant à cela puisque Restif se targue d'avoir étudié les religions des anciennes civilisations dans L'Atlas des Religions de Berstorf.

Restif considère la religion comme le préjugé le plus favorable de tous, en dépit de certaines réserves : "Et cependant c'est un préjugé, qu'il faut bien se donner garde de donner (sic) pour base à la morale!"⁴². En quoi donc la religion est-elle nécessaire? Puisque d'après lui "toutes les religions sont inutiles au bonheur de l'Homme et insuffisantes pour donner une base solide, universelle à la morale"⁴³, Restif va suivre le même raisonnement qui lui a permis de justifier la nécessité des lois. Il définit la

religion comme : "un frein donné à l'Homme brute, qui ne sent pas assez la force et l'efficacité de la Réciprocité"⁴⁴.

A notre avis, elle représente, pour Restif, la preuve irréfutable sur laquelle il va s'appuyer pour justifier sa pensée utopique : la séparation des sexes.

Dans un univers où les étoiles sont vivantes et s'accouplent, le soleil-père et la terre-mère représentent des forces vitales, toute matière vivante, émettant ou recevant du fluide séminal. La nature entière est divisée en éléments mâles et femelles et donc peut se reproduire. Aimer dans le sens restivien est le but de toute vie. L'Etre suprême est l'essence de la nature, une énergie pure :

Il est un Etre-principe : c'est une vérité de raisonnement; dans cet Etre Tout existe en masse; parce qu'à la fin d'une précédente Révolution, Tout fut absorbé, dissous en lui; et qu'au commencement de la Révolution que l'Univers parcourt aujourd'hui, Tout est sorti de ce Premier Principe⁴⁵.

Restif s'exprime donc en faveur d'une religion naturelle qui s'appuie sur le rite de la fertilité et dans laquelle le mariage représente la glorification de l'amour sensuel puisqu'il élève l'acte sexuel au sacré.

Restif insiste sur la primauté des forces biologiques qui rendent hommes et femmes esclaves du but ultime de la race humaine, c'est-à-dire l'obligation dans laquelle ils sont de remplir leur fonction biologique. Toute tendance à ne pas respecter cet ordre entraîne le chaos, l'anarchie

au grand détriment de la bonne marche de la société.

Pour Restif, Paris représente un exemple parfait de cet état de choses. Il voit comme une faillite de la France, la tendance qui souffre que les rôles sexuels soient peu différenciés. Il s'oppose avec force à ce qu'il considère un désir d'égalisation des sexes. Les deux sexes sont essentiellement différents et cette différence a pour origine l'état de la Nature; aussi ne peut-il y avoir de parité. Il cite comme exemple l'oblitération des différences dans le style des vêtements qu'il estime être un symptôme de la désintégration de la moralité. Il suffit de nous reporter au passage qui s'intitule "Le Garçon en Fille" dans Les Nuits de Paris pour voir combien il est convaincu du bien-fondé de sa théorie. Sa réaction est manifestement provoquée par l'abus que le dix-huitième siècle a fait des déguisements - garçons habillés en filles, filles en garçons, maîtres en serviteurs, serviteurs en maîtres - et par l'importance exagérée donnée à l'apparence en tant que réflexion de la valeur morale. Malheur à ceux ou à celles pour qui la nature ne s'est pas montrée généreuse puisque tout être beau sera nécessairement bon et malheureusement, l'inverse sera tout aussi vrai. Restif souscrit et insistera sur cette idée dans toute son oeuvre. Il ira même jusqu'à donner une description indiscrètement détaillée de la beauté féminine.

A l'aide de ses nombreux "projets de règlement" Restif va être en mesure d'établir les fondements d'une société idéale à caractère utopique et qui reposera essentiellement sur l'idée de l'inégalité, réservant à lui-même le rôle de pater familias convaincu de sa valeur et la supériorité de ses qualités intellectuelles. Comme nous en discuterons plus loin, les femmes assumeront le rôle passif que leur réserve la nature. Si Restif va s'attacher à établir une société capable d'assurer le bonheur des hommes, il ne se souciera pas trop de celui des femmes dont le sacrifice s'avèrera nécessaire au bon fonctionnement des institutions.

La société parfaite dont il se fait l'avocat sera ancrée dans un paternalisme reflétant un conservatisme social destiné à faire le bonheur de l'homme en dépit de lui-même. Il introduit au nom de la nature et du bonheur collectif une tyrannie réglementant, dans ses moindres détails, la vie des citoyens. Il a eu la vision d'une époque où le bonheur pourrait enfin régner : "C'est alors qu'un peuple d'égaux consacrerait ses matinées au travail et les après-midi aux divertissements publics sans qu'il y eût d'autre exception que celles des malfaiteurs"⁴⁶. Espoir, sans doute, d'un monde meilleur pour lequel il sait que son siècle n'est pas encore prêt et dont il nous montrera les bienfaits dans son ouvrage La Découverte australe. Aussi va-t-il énoncer

règlements sur règlements dans lesquels il proposera des programmes de réformes immédiates. Les lois qu'il présente auront pour effet instantané l'avancement de la bourgeoisie. Le moteur de ces lois sera le travail. Il écrit qu'il faut honorer le travail, "travailler c'est prier, c'est faire l'aumône, c'est obliger le prochain, enfin c'est faire toute action utile et louable"⁴⁷. Il glorifie le travail physique qui est le seul valable pour ceux dans la force de l'âge. Le travail, sous toutes ses formes, est nécessaire et doit être encouragé. Il sera source de liberté et de joie. Il conviendra à chaque âge car il débarrasse la jeunesse de son trop plein d'énergie qui souvent l'entraîne à commettre des sottises; dans la maturité, il offre la satisfaction que l'on acquiert de la tâche bien faite et la vieillesse peut se réjouir dans le souvenir de ces satisfactions. Il est évident que Restif souscrit à l'idée que "l'oisiveté est la mère de tous les vices". Le travail est pour lui naturel et représente une obligation sociale reçue de la nature et développée par la société. On a voulu faire de Restif le champion du peuple, de l'ouvrier : rien n'est plus éloigné de son esprit comme il nous le signale avec force :

Ayez une règle pour faire surveiller les ouvriers par leurs corporations qui les soulageront dans la maladie et les dispenseront d'amasser; tenez en conséquence les gains bas, la main-d'oeuvre à bon marché; assurez ainsi la prospérité, le bonheur national et ils accourront à votre choix⁴⁸.

Restif ne perd jamais de vue son système qui a pour fondement le mérite d'une part, et d'autre part, la place qui revient à chacun dans l'ordre des choses. Il recommande de maintenir à leur place ceux qui font partie de la "populace" et qui sont des "êtres brutes, à peine humains, qui tiennent un peu du singe, un peu du tigre et un peu du jeune chien"⁴⁹. Les autres dont il faudra se méfier seront les femmes et ceux qu'il appelle "Les mendiants de race" chez qui se recrutent les criminels.

Toutes les lois qu'il propose auront été rédigées dans un esprit d'utilité publique et pratique et dans le but de prévenir le gaspillage qui éveille en lui une horreur toute paysanne.

Convaincu de la perfectibilité de l'homme et pénétré des théories sur l'éducation chères au dix-huitième siècle, Restif va souscrire à celles qui voient l'être humain naissant "table-rase". Dès lors, l'éducation sera le plus efficace moyen d'influencer les êtres humains et ainsi de les amener à adopter un système nouveau qui ne manquera pas de les conduire à un monde nouveau et heureux. Il se range aux côtés de Foigny et de Mercier qui considéraient l'éducation comme un moyen de développer et d'affermir l'identité sexuelle permettant ainsi une amélioration de l'humanité. Selon Restif, le but de l'éducation utopique ne sera pas

l'avancement de la raison mais le bien de la société qui réclame le maximum de différence entre les deux sexes. L'effacement des lignes sexuelles en raison de son caractère "anti-naturel" entraînerait la destruction des relations harmonieuses, ouvrant la voie aux vices et à la débauche. Toutefois, en raison de son insistance au maintien d'une profonde démarcation entre les deux sexes, et à cause des tendances de la nature humaine elle-même, son système d'éducation devra tenir compte de la théorie des passions qu'il avait avancée et dans laquelle il établissait que les passions sont comme un flux et un reflux dont la puissance est trop forte pour être contrecarrée; de là, la nécessité d'une réglementation stricte, élaborée afin de préserver l'ordre dès la plus tendre enfance. A l'intérieur de ce système, le rôle social de l'homme découlera logiquement de son rôle biologique. Il sera actif puisque selon l'analogie que Restif établit avec sa cosmogonie, il est "l'être fécondateur" et la femme, son antithèse, sera passive, réceptive puisqu'elle est "l'être fécondé". Le rôle de celle-ci sera un rôle de procréation auquel il ajoute un devoir qui aura prééminence sur tous les autres : donner du plaisir. Le but de l'éducation des femmes sera de les préparer aux fonctions résultant de ce rôle. Il est évident qu'il ne sera pas question de revendiquer une autonomie quelconque

pour les femmes. Leur bonheur ne pourra résider que dans celui qu'elles ressentiront à assurer le bonheur des hommes. Si l'éducation des femmes a occupé une grande place dans les divers écrits de Restif, il ne faut pas s'en étonner, car comme le signale Jean H. Bloch : "The second half of the eighteenth century produced an upsurge of interest in the position of women and their role in society. Much of the debate focused on the question of women's education"⁵⁰. Cependant, il nous semble que l'insistance, la véhémence même avec laquelle Restif aborde ce sujet, a des sources plus profondes et plus personnelles que celles qui ont pour origine les préoccupations de ses contemporains.

Comme nous avons voulu le signaler, la pensée ou la "philosophie" de Restif de la Bretonne est loin d'être originale. Elle se situe très exactement dans le courant des idées de son temps. Même l'intérêt qu'il porte au rôle et à la place des femmes n'est pas surprenant. L'originalité chez Restif réside dans l'intérêt passionné qu'il porte aux femmes. Elles sont au coeur de son oeuvre toute entière et leur rôle n'est pas défini, pour lui, d'une manière générale et par rapport aux hommes mais d'une façon toute personnelle et par rapport à lui-même, car n'est-il pas, lui, l'auteur, le héros central de son oeuvre? Lorsqu'il aborde la problématique de la femme et de son rôle dans son utopie, c'est

pour créer un environnement idéal à la gratification de ses propres passions. Les institutions sociales qu'il projette seront de nature à assurer la félicité amoureuse personnelle de notre auteur, attitude égocentriste qui lui permettra d'assurer sa domination dans un monde où il sera le maître incontesté, Pygmalion, à la fois créateur et possesseur, de la femme devenue son objet : "Marion me devra tout, je serai tout pour elle : ses moeurs, son état, sa fortune, tout sera mon ouvrage; elle envisagera dans le même homme un père, un bienfaiteur, un époux. Oh! qu'elle me sera chère!"⁵¹.

L'attention particulière que Restif de la Bretonne porte aux femmes dans son système utopique fera l'objet de notre étude et nous permettra d'explorer l'origine et les motifs de son attitude. Notre but ne sera pas de débattre s'il fut féministe ou antiféministe, sujet qui est le thème d'articles récents, mais plutôt d'établir les raisons qui l'ont poussé à adopter sa position à l'égard des femmes.

Notes de l'introduction

- 1 Robert Mauzi, L'Idée du bonheur, pp. 12-13.
- 2 Diderot, Œuvres complètes, tome XIV, p. 297 [cité par R. Mauzi].
- 3 Robert Mauzi, Ibid., p. 161.
- 4 Ibid., p. 227.
- 5 Pierre Trahard, Les Maîtres de la sensibilité française, p. 22.
- 6 Voltaire, Romans et Contes, p. 54.
- 7 Robert Mauzi, Ibid., p. 86
- 8 Ibid., p. 87
- 9 Ibid.
- 10 Ibid., p. 387.
- 11 Ibid., p. 388.
- 12 Restif de la Bretonne, La Découverte australe, p. 118.
- 13 Ibid., p. 119.
- 14 Restif de la Bretonne, Monsieur Nicolas, tome VI, p. 104
- 15 Ibid., p. 105.
- 16 Ibid., page de garde.
- 17 Restif de la Bretonne, L'Andrographe, p. 2.
- 18 Holbach, Système de la Nature, p. 134 [cité par R. Mauzi, p. 621].
- 19 Restif de la Bretonne, Monsieur Nicolas, tome VI, p. 38.
- 20 Ibid.,
- 21 Ibid., p. 39.

Notes de l'introduction [suite]

22 Sissous de Valmire, Dieu et l'Homme, p. 132 [cité par R. Mauzi, p. 561].

23 Mark Poster, The Utopian Thoughts of Restif de la Bretonne, p. 136.

24 Robert Mauzi, L'Idée du bonheur, p. 545.

25 Diderot, Le Fils naturel, Acte IV, Scène III dans Oeuvres complètes, p. 67.

26 Restif de la Bretonne, Monsieur Nicolas, p. 50.

27 Ibid.

28 Ibid., p. 47.

29 Ibid., avant-propos.

30 Ibid., p. 135.

31 Robert Mauzi, Ibid., p. 140 .

32 Restif de la Bretonne, Monsieur Nicolas, tome VI, p. 127.

33 Ibid., p. 98.

34 Ibid., p. 131.

35 Marc Chadourne, Restif de la Bretonne ou le siècle prophétique, p. 166.

36 Restif de la Bretonne, Monsieur Nicolas, tome VI, p. 126.

37 Restif de la Bretonne, L'Oeuvre de, p. 115.

38 Restif de la Bretonne, Monsieur Nicolas, tome VI, p. 122.

39 Ibid.,

40 Restif de la Bretonne, L'Oeuvre de, p. 145.

41 Restif de la Bretonne, Drame de la Vie, tome V, p. 22.

Notes de l'introduction (suite)

42 Restif de la Bretonne, Monsieur Nicolas, tome VI,
p. 83.

43 Ibid., p. 141.

44 Ibid., page de garde Religion.

45 Ibid., p. 193.

46 Restif de la Bretonne, L'Oeuvre de, p. 134.

47 Ibid., p. 139.

48 Ibid., p. 143.

49 Ibid., p. 145.

50 Jean H. Bloch, "Women and the Reform of the Nations",
dans Woman and Society in the 18th Century France, p. 3.

51 Restif de la Bretonne, La Fille naturelle, tome I,
p. 66.

Chapitre I

Monsieur Nicolas : profil psychologique

Plus que tout autre écrivain ou penseur, Restif de la Bretonne fut marqué non seulement par son hérédité, comme il nous le laisse entendre, mais aussi par ses origines, le milieu dans lequel il vécut, sans oublier tous les événements aussi infimes qu'ils puissent avoir été, qui jalonnèrent le cours de son existence. Tout ce qui a touché à sa vie, à ses rapports avec autrui a contribué à colorer sa pensée et a conféré une qualité toute particulière à sa création littéraire. Restif a amassé expériences et observations; il les a polies, les a transformées, les a accaparées, ne rejetant rien, accumulant, ainsi, la matière nécessaire à son oeuvre. Chaque détail a été observé, emmagasiné en fonction de et par rapport à l'auteur lui-même. Rien d'étonnant à cela, puisqu'une seule préoccupation domine l'oeuvre entière : Restif de la Bretonne lui-même.

Comme le remarque si justement Armand Bégué, la vie de Restif est connue dans ses grandes lignes par tous. De plus, ainsi que nous l'avons signalé dans notre état présent, il existe un bon nombre d'excellentes biographies de Restif. Néanmoins, c'est à la vie de Restif qu'il va falloir revenir pour entreprendre quelque étude que ce soit à son sujet, car il est impossible de séparer Restif l'auteur, de Restif l'homme,

l'un servant de point de départ à l'autre. Il faudra puiser dans sa vie afin d'essayer de déterminer et de comprendre l'attitude de Restif vis-à-vis des femmes.

Au premier abord, il semblerait que Restif, lui-même, ait voulu faciliter la tâche de ses biographes. En effet, on compte au nombre de ses ouvrages autobiographiques : La Vie de mon père qui selon Restif "contient tout ce qui concerne ma famille"¹ et surtout Monsieur Nicolas ou le coeur humain dévoilé, ouvrage au sujet duquel il écrit dans son introduction : "j'entreprends de vous donner en entier la Vie d'un de vos semblables, sans rien déguiser, ni de ses pensées, ni de ses actions"² et dont le but, il le rappelle plus loin, sera de présenter la "Vie d'un homme telle qu'elle a été, sans réticences, comme sans fard"³.

Néanmoins, malgré cette profession de foi, les biographes et les critiques sont tous d'accord sur le fait que si Restif nous assure avoir écrit par amour de la vérité, par désir de tout révéler, il n'en reste pas moins vrai, comme Gilbert Rouger le signale, que :

Entre les romans de Restif et M. Nicolas, nous ne pouvons mettre une grosse différence. A son autobiographie, Restif s'est contenté d'appliquer sa méthode habituelle de composition. Qu'il y ait dans M. Nicolas un fond de vérité, c'est indéniable. Mais les faits authentiques qui doivent former la base du récit s'y trouvent à chaque page embellis, travestis et surchargés⁴.

Si nul ne conteste les libertés que très souvent Restif a prises en ce qui concerne l'authenticité des faits, il n'en reste pas moins certain que l'étude de ces deux ouvrages autobiographiques s'avère aussi révélatrice que si Restif avait établi une nomenclature très exacte des événements qui marquèrent sa vie. A une vérité de fait, somme toute moins importante, il oppose une vérité psychologique, bien souvent, mise en évidence fort probablement inconsciemment mais qui, toutefois, donne une valeur très précise au sous-titre de M. Nicolas : le coeur humain dévoilé. Ce livre lui permet de s'exhiber sans fard, à la vue de tous, bien qu'il s'en défende. N'a-t-il pas déclaré : "J'écris moins pour m'historier que pour instruire, à mes dépens, mes lecteurs et surtout la Jeunesse"⁵. Or, c'est grâce à cette oeuvre que l'essence même de sa personnalité et de son caractère sera révélée, tant à travers ses réticences, ses vantardises, ses mensonges que par les touches réalistes enfouies sous la masse de faits plus ou moins authentiques.

Restif nous signale dans la troisième époque de M. Nicolas qu'il écrivit cet ouvrage en 1783 alors qu'il était âgé de 49 ans et que M. Nicolas fut imprimé en août 1793 alors qu'il avait, précise-t-il, 58 ans et neuf mois⁶, c'est-à-dire sept ans après la parution de la Vie de mon père. Gilbert Rouger, dans une introduction à cet ouvrage, remarque, cependant, que M. Nicolas fut publié en 1796 et 1797.

Restif toujours fidèle à lui-même, se doit de justifier la raison pour laquelle il a entrepris d'écrire et de publier "de son vivant" "ce qu'on doit remettre à laisser paraître après sa mort"⁷. Aussi, comme il l'a affirmé à plusieurs reprises, c'est dans un but unique d'utilité publique qu'il écrira, et cela afin de servir à l'édification de la postérité. Il est intéressant de noter que Restif a utilisé un procédé cher aux romanciers de son siècle qui leur permettait d'expliquer les raisons pour lesquelles leur roman avait été écrit. Il nous suffit de songer à la préface du rédacteur des Liaisons dangereuses qui, anticipant les critiques, a souligné l'utilité de son ouvrage qui servira à "rendre un service aux moeurs"⁸. Ce qui retient l'attention, c'est que Restif se sert de cet argument et l'appliqua à son autobiographie, en raisonnant ainsi : "Ce n'est pas ma vie que je fais; c'est l'histoire d'un homme"⁹. Allant du particulier à l'universel, l'auteur se fera, dès lors, le représentant, le porte-parole de l'homme. Or qui mieux que lui serait capable de "sonder les profondeurs du moi" et ainsi "anatomiser le coeur humain"¹⁰. N'y a-t-il pas consacré sa vie? Pas un instant, il ne doute que ses lecteurs partageront avec Restif l'auteur, le même enthousiasme qu'il ressent lui-même à l'égard de Restif l'homme. Aussi ne voit-il rien de plus naturel que de dédier l'ouvrage qu'il considère être "le plus important de mes ouvrages, le plus

intéressant, la production la plus vaste"¹¹, à Restif l'homme. C'est lui en effet le seul être en qui il puisse avoir foi, celui qui ne le trahira jamais et pour lequel il a, durant toute sa carrière d'écrivain, ressenti un intérêt passionné. Sans réticence aucune, dans une dédicace assez extraordinaire, peut-être le passage le plus sincère de toute son autobiographie, il se révèle en ces mots :

Cher MOI! le meilleur de mes amis, le plus puissant de mes protecteurs, et mon souverain le plus direct, agréez l'hommage que je vous fait de ma dissection morale : Ce sera tout à la fois un remerciement pour tous les services que vous m'avez rendus, et un encouragement à m'en rendre de nouveaux¹².

Ce passage est représentatif de l'obsession de Restif qui s'étale tout au long de cette dédicace à MOI et que le Dr. Louis Charpentier dans son article "Etude psycho-pathologique" considère comme symptomatique d'une hypertrophie du moi. Il convient de remarquer ici, s'ajoutant au ton et au contenu, la forme de la dédicace. En effet, Restif a choisi d'attirer l'attention sur ce MOI et, ce faisant, sur l'importance qu'il s'accorde à lui-même en imprimant le mot en majuscule à chaque fois que ce mot revient dans la dédicace, renforçant ainsi son idée fixe et obtenant pour ainsi dire une sorte de dédoublement de la personnalité. Cette dédicace représente une apologie qui réitère certains thèmes de son oeuvre. Car c'est ce MOI "ce meilleur de mes amis", "Le plus sage de mes conseillers"¹³ qui lui suggère "Tu dois te justifier en ouvrant

ton coeur au public comme un livre ..."¹⁴. Dans ce même passage, anticipant, sans doute, les reproches que les critiques tels que Charles Porter lui adresseront plus tard, il se défend d'avoir entamé M. Nicolas, inspiré par J.-J. Rousseau¹⁵.

Restif profite de cette dédicace pour signaler aux lecteurs que sa tâche autobiographique sera d'autant plus aisée qu'il possède "deux secours qui manquent à presque tous les autres hommes, des cahiers qui remontent jusqu'à 1749 et mes lettres à mes amis des deux sexes"¹⁶. Ainsi, il ne sera pas permis de douter de la véracité de son récit ou de l'accuser de mémoire vacillante. Du reste, il s'empresse de le remarquer, il n'a eu aucun besoin d'inventer car sa vie fut suffisamment remplie d'événements capables d'intéresser ses lecteurs.

En conclusion à cette dédicace il s'exclame : "Tous mes instants ont été remplis par le travail et par la plus noble des passions, la seule véritablement intéressante, l'amour. J'aimai mes parents, la vertu, la vérité quelquefois trop le plaisir; jamais le vice"¹⁷. Quel lecteur pourrait résister à un auteur aussi vertueux!

Dans l'introduction à M. Nicolas, Restif établit le but de son ouvrage, se justifiant une fois de plus. Ce désir de justification semble être un élément constant de l'oeuvre entière de Restif. A longueur de pages, il éprouvera le besoin de légitimer ses actions, ses pensées et même sa philosophie.

Nulle part, n'admettra-t-il la moindre responsabilité! Comme nous le verrons, ce sera toujours l'influence d'autrui, ou encore les événements et même le hasard qui le pousseront à se comporter d'une manière ou d'une autre. Cette introduction présente un autre intérêt qui mérite d'être considéré attentivement. En effet, c'est dans ces quelques pages que Restif établit son propre portrait psychologique, levant le voile sur ce qu'il reconnaissait comme étant ses qualités et ses défauts, servant ainsi à expliquer, à raconter l'être que fut M. Nicolas. Il est loin d'être tendre avec lui-même, il s'accuse au vu et au su de tous "d'être avide de louanges, en paraissant les dédaigner"¹⁸, d'orgueil, de jalousie, d'envie, de lubricité, d'avarice. Il signale comme côtés positifs de sa personnalité : son ardeur au travail, sa sobriété, son économie. Ironiquement, l'égoïsme démesuré qui s'étale sur chaque page ou presque de son oeuvre et qui selon le Dr Louis Charpentier lui a été reproché par tous ceux qui l'ont connu n'est absolument pas reconnu comme tel; au contraire, Restif se targue d'avoir été altruiste : "Je me suis quelquefois privé du nécessaire pour le pauvre. J'ai souvent été obligeant en secret; j'ai servi, secouru mes ennemis, sans que jamais ils l'aient su, j'ai obligé mes amis, sous le nom de personnes qui ne songeaient pas à eux ... j'ai sauvé l'honneur à des filles, à trois femmes..."¹⁹.

De plus, le côté paranoïaque de sa personnalité, qui ira empirant avec l'âge, montre déjà le bout de l'oreille :

Haï, méprisé, persécuté, trahi, condamné par la pauvreté au travail le plus rude et le plus continu, abreuvé d'opprobres, mis au-dessous de ceux qui ne me valaient pas, malheureux par les femmes sous tous les rapports, réduit longtemps à manquer du nécessaire, tremblant pour ma liberté, craignant pour ma vie, tenté par l'affreuse idée du suicide, ne trouvant de la joie, ou plutôt de la consolation, que dans la vue d'une destruction prochaine²⁰.

Il est indéniable que Restif cherche ici à apitoyer le lecteur et, ce faisant parvient à s'attendrir sur son propre sort. Malgré ses exagérations romantiques, les révélations que Restif apporte sur lui-même indiquent qu'il avait une connaissance approfondie de ce "moi" qui l'obsède. Il a voulu se faire le rapporteur de ses états d'âme et de ses émotions, non par désir d'analyse et d'introspection si cher au dix-huitième siècle, mais plutôt par désir d'être enfin reconnu et aimé : "... O mon ami lecteur (car vous m'aimerez, en me lisant, et vous m'estimerez peut-être, malgré mes défauts)"²¹. Dans son immense désir d'être aimé et surtout d'être accepté, il dévoile une insécurité qui se révélera avec plus en plus de force. Cet appel presque sincère masque à peine l'orgueil de se montrer à tous pour ce qu'il est certain d'être, un être supérieur, susceptible de servir de modèle aux générations futures, lui permettant, dès lors, d'occuper enfin la place qu'il considère lui revenir : "à côté de Rousseau, de Voltaire,

de Montesquieu"²². Il a, ainsi, pavé le chemin à un exhibitionnisme sans retenue. Il insiste sur sa volonté de tout divulguer : "ici, la vertu sera dépouillée du clinquant de la fable, et la fiction ne la voilera plus"²³; De la même manière, il réfute avec véhémence le mensonge et le vice qu'il se refuse à admettre comme faisant partie de sa personnalité. Vices, crimes, turpitudes, obscénités, ne sont pas les produits d'une âme noire mais plutôt les conséquences de l'imprudence, de la légèreté, de passions mal contrôlées et peut-être même de la naïveté. Restif, poussé par un désir d'exhibitionnisme, veut bien détailler pour ses lecteurs des actions plus ou moins détestables, mais il ne veut en aucun cas en prendre la responsabilité, pas plus qu'il ne veut paraître à ses lecteurs comme corrompu, se plaisant au mal et comme un être méchant ou vicieux. L'idée qu'il se fait de lui-même et qu'il veut impartir à ses lecteurs ne lui permet pas d'assumer le rôle d'un être dissolu. Il annoncera donc, dès l'introduction, d'autres personnages qui seront les vrais coupables des crimes qu'il n'aurait pu commettre sans y avoir été poussé, forcé pour ainsi dire par d'autres.

Restif s'est souvent dit fier de ses origines paysannes et de son appartenance au monde ouvrier. Aussi n'a-t-il pas manqué d'utiliser l'introduction de M. Nicolas pour revenir à la généalogie qui parut pour la première fois dans la

troisième édition de La Vie de mon père afin de la rectifier, dit-il, car : "Ce n'est pas tout une plaisanterie pleine de sel de mon aïeul Pierre Restif le Sévère..."²⁴ établissant fermement par un procédé de répétition que les Restif étaient les descendants en ligne directe de l'empereur Helvétius Pertinax. Ce qui commença par une idée plaisante, semble s'être transformé peu à peu en une idée des plus attrayantes, et poussa Restif à se convaincre de la véracité de cette flatteuse généalogie. Gilbert Rouger apparente Pertinax à un "illustre et fabuleux ancêtre comme l'empereur Nerva dont Gérard se flattait de descendre"²⁵. Gilbert Rouger nous signale, également, dans son introduction à La Vie de mon père que Restif "toujours obsédé par les alliances impériales" se disait descendre de par sa bisaïeule de Nitry d'un "Maribert Courtenay, fils naturel d'un Courtenay comte d'Auxerre et grand-père de l'empereur de Constantinople Courtenay"²⁶. Quant à sa grand-mère Marguerite Simon, Restif nous confie qu'elle était "parente du président Coeurderoi"²⁷, il nous faut entendre ici, président au Parlement de Bourgogne. Cela semblerait fort honorable pour quelqu'un qui se glorifie de n'être que roturier mais ce n'est pas encore suffisant. Il se trouvera des ancêtres dignes de lui du côté maternel : "notre mère était née Bertro, famille éteinte, mais dont la noblesse prouvée par les titres jusqu'en 1200, va se perdre

ensuite dans les commencements de la monarchie"²⁸. Il réitère cette origine dans M. Nicolas où il la présente comme Barbe Ferlet-de-Bertro. Toutefois, Gilbert Rouger remarque dans une note dans La Vie de mon père que le seul lien que Barbe Ferlet eut avec les seigneurs d'Accolay ont pour origine le fait que son père, modeste vigneron, était le fermier du château et que d'autre part, les registres de baptême d'Accolay indiquent que Barbe eut pour parrain "Mme François de Grillet, fils de Jean de Grillet, escuier, seigneur de Trucy, Bertereau et autres lieux". Gilbert Rouger s'empresse de souligner dans cette même note qu'il y eut "une autre Barbe, née Accolay, le 27 février 1683"²⁹, qui fut réellement une héritière de la famille des seigneurs de Bertreau. Il suggère que Restif a peut-être voulu établir une confusion entre les deux Barbe. Une fois de plus, Restif utilise un lambeau de vérité sur lequel il brode pour paraître à son avantage. Il nous reste à supposer que le dessein de cette documentation de son lignage a été de permettre à Restif de s'attribuer sans discussion possible, une noblesse d'âme et de coeur qui lui tiendront lieu de quartiers de noblesse mieux établis et qui lui permettront de revendiquer une place parmi les bien-nés. Il n'est donc pas étonnant qu'il se soit attribué la particule en alliant son nom à celui du domaine de ses parents pour devenir Restif de la Bretonne.

Dans cette même introduction à M. Nicolas Restif déclare que ce qu'il entreprend là, représente un projet beaucoup plus ambitieux que La Vie de mon père puisqu'il ne s'agira plus de la vie d'un autre, si proche soit-il, qu'il va raconter : "Je n'ai vu que moi-même, et moi seul que je puisse absolument, entièrement dévoiler : je n'ai trouvé que moi, dont je puisse, à chaque connaissance acquise, scruter, développer, communiquer le sentir..."³⁰.

L'introduction de M. Nicolas de même que l'étrange dédicace à MOI ne sont que rarement signalées quoiqu'à notre avis ces deux passages fournissent sur l'auteur des renseignements essentiels : c'est en effet là que Restif explique son intérêt particulier pour tout ce qui est et tout ce qu'il considère être Restif l'homme. De plus, ces deux passages contiennent tous les éléments qui suggèrent une certaine pathologie à laquelle nous reviendrons. Ils mettent en évidence le désir que Restif éprouve de s'historier. A travers l'étude de Restif l'homme qu'il considère être un exemple particulier, il offre à ses lecteurs, l'étude de l'homme universel.

Nicolas Edme Restif de la Bretonne, fils d'Edme Restif, propriétaire terrien bourguignon et de Barbe Ferlet "honnête femme, veuve de défunt Me Bougeat"³¹, naquit, nous dit-il, le 22 novembre 1734, or fait curieux, il est maintenant prouvé, grâce aux documents de la paroisse, qu'il naquit en

réalité le 23 octobre de cette même année. Armand Bégué n'attache pas beaucoup d'importance à ce qu'il considère être une erreur involontaire. Quant à Paul Lacroix dans Bibliographie et iconographie de Restif de la Bretonne, il pense que cette différence serait le résultat d'une confusion avec la date de baptême de son frère Thomas, le 22 novembre 1728. Nous nous permettons de différer sur ce point. En effet, il paraît peu probable que Restif, ou tout autre, ait pu faire une telle erreur involontairement. Ce qui par contre retient notre attention c'est que Restif soit né le 23 octobre 1734, neuf mois précisément après le mariage de ses parents qui eut lieu le 25 janvier de cette même année.. Or nous savons que Barbe Ferlet, sa mère, eut un fils naturel, Edme en 1723 dont elle épousa le père Edme Bougeat à Auxerre en 1729. Il est possible que Restif ait voulu s'assurer et par là même nous assurer de la légitimité de sa naissance. En ajoutant un mois à sa véritable date de naissance il enlevait toute probabilité de doute. Une autre explication vient à l'esprit lorsque dans la quatrième époque de M. Nicolas, Restif déclare que Madame Parangon qu'il connaissait à peine, revint enfin de Paris, "le 22 novembre jour de ma naissance et le complément de ma dix-septième année"³². Restif, si friand d'anniversaires, aurait pu désirer faire coïncider sa date de naissance avec la date du retour de Madame Parangon afin de rendre cette date

plus mémorable, cet anniversaire devenant ainsi doublement chéri. Toutefois, nous penchons pour la première explication car il eût été plus aisé de changer la date du retour de Madame Parangon que de faire l'inverse. Quoi qu'il en soit, il est troublant de constater que celui qui a voulu ne rien cacher a donné comme point de départ à son oeuvre de vérité un fait erroné et facile à reconnaître comme tel.

Le début de M. Nicolas offre un autre point qui semble ne pas avoir retenu l'attention de qui que ce soit jusqu'à présent et qui pourtant confirme l'optique de notre auteur. Dès la seconde page, ce dernier communique l'étymologie de son nom qui, écrit-il, fut "ordonnée" par son père. Nicolas, selon lui, signifie "Vainqueur ou Dominateur des peuples". Afin de ne laisser, dès le départ, aucun doute sur sa vocation privilégiée, il complète ainsi sa généalogie fantaisiste, et la noblesse du prénom s'ajoutant à la noblesse des origines, il se forge dans certains de ces ouvrages une destinée exceptionnelle semblable à celle de son héros Victorin, le fameux homme volant.

C'est par ses origines et par son enfance que Restif a voulu expliquer l'homme qui semblait promis à un destin brillant, trouvant ici et là les excuses qui lui seront nécessaires pour exonérer sa conduite, forçant le lecteur à s'apitoyer sur son sort d'être exceptionnel corrompu par les événements, par

autrui, par la société, en un mot par la vie.

Restif de la Bretonne attribue son tempérament à l'hérédité. Loin de disputer cette opinion, il convient au contraire de nous reporter à La Vie de mon père où Restif décrit ses grands-parents et ses parents, afin de mieux connaître ceux qui exercèrent une si forte influence sur lui. Il les mentionne toujours avec beaucoup de respect et maintes protestations d'amour filial sans jamais sembler porter de jugement. Ils sont pour lui, l'incarnation de la perfection et sont toujours représentés plus grands que nature. Anne Simon, sa grand-mère paternelle apparaît comme le prototype de la femme telle qu'il la concevra dans ses écrits à caractère utopique. Elle possède un grand nombre de "qualités" qui font d'elle la femme idéale. Il la décrit comme totalement soumise aux moindres volontés de son mari, faisant preuve d'une tendresse toute spéciale à l'égard de son fils aîné Edme. Sa bonté foncière et ses excellentes capacités de ménagère lui valurent le respect de tous ses enfants. Toujours admirée pour la fermeté avec laquelle elle dirigeait son domaine sans pour cela jamais enfreindre l'autorité de son époux, Pierre, elle sera souvent citée en exemple par Restif. Après avoir fait le portrait d'un véritable tyran, Restif nimbe son grand-père de l'auréole d'un patriarche sévère et juste pour aussitôt gâter l'image vénérée par de multiples exemples d'injustices

flagrantes que sa bonté supposée ne tempérerait que trop rarement. C'est peut-être parce qu'il reconnaissait chez son aïeul ses propres tendances qu'il s'entêta à décrire Pierre le sévère comme un patriarche digne de servir d'exemple à tous.

Edme Restif, fils aîné de Pierre et père de Nicolas apparaît comme un être à la vertu qu'Armand Bégué qualifie d'un peu monotone. Moins brillant que son père, il est, cependant, rempli d'un sens du devoir qui, allié à ses talents d'organisateur, lui permet de réussir là où Pierre échoua. Lui aussi est présenté comme le pater familias dont l'autorité est cependant tempérée par une bonté apparente. Quant à sa mère, Barbe Ferlet, elle épousa à l'âge de vingt ans Edme Restif âgé de quarante ans, veuf de Marie Dondaine et déjà père de sept enfants vivants. Barbe lui donna neuf enfants dont huit survivront. Elle est décrite comme possédant, elle aussi, bien des qualités que Restif juge nécessaires à une bonne épouse. Elle semble se distinguer autant par sa bonté, sa fraîcheur que par sa vivacité qui, nous dit Restif, allait jusqu'à la pétulance. Lorsqu'il fait le portrait de Barbe Ferlet, Restif établit souvent un contraste entre la première femme d'Edme, Marie Dondaine, mère des aînés qu'il craignait et haïssait, et sa propre mère. Marie Dondaine est représentée comme une paysanne grossière, sans culture, d'un physique peu attrayant alors que Barbe est dépeinte comme une jeune femme

de bonne famille, bien élevée, jolie, pleine de charme, connaissant les coutumes et le savoir-vivre de la haute bourgeoisie et de la noblesse qu'elle cotoya dans sa jeunesse. Bien que Pierre Trahard signale que "Restif prétend qu'il doit tout à Pierre, à Edme, à l'avocat Restif, donc aux hommes"³³, il n'y a aucun doute que Restif ait eu pour sa mère tout l'attachement dont il était capable pour tout autre que lui-même, même si cet attachement se mêla parfois d'impatience. Il reconnaît lui devoir une partie de son tempérament. S'il ne lui réserve pas autant de pages qu'à son père, elle est néanmoins toujours présente, compatissante, dévouée, réservant comme Anne Simon, une place toute spéciale à son aîné, Nicolas. Par touches légères, reprenant à son usage "les qualités" déjà présentes chez Anne Simon, il la rend digne d'être le modèle de la femme mariée idéale. Il devient donc aisé de souscrire au commentaire d'Armand Bégué qui écrit dans son Etat présent : "Havelock Ellis résume l'opinion générale en affirmant qu'il tient moins de son père que de sa mère et de son grand-père paternel"³⁴.

Si les tendances latentes de la personnalité de Restif ont pour source l'hérédité, c'est dans le récit de la vie de M. Nicolas que nous seront révélés les éléments qui contribuèrent à faire de Restif l'homme qu'il fut.

De souche paysanne, Restif ne perdit jamais de vue ses origines, ni le souvenir plaisant d'une enfance heureuse et protégée où, sous la tutelle bienveillante d'un patriarche à caractère biblique, c'est-à-dire bon et sévère tel qu'il est décrit dans La Vie de mon père, chacun savait qui il était et ce que l'on attendait de lui. Il n'y a aucun doute qu'il fut frappé par les talents d'organisateur de son père et il est probable que son goût, ou même son besoin de réglementation et d'organisation qui marque ses écrits soit né d'un secret désir d'imitation.

M. Nicolas reflètera ces aspirations nostalgiques, leur conférant par l'écriture une base ancrée dans la réalité. Restif divisa, arbitrairement, M. Nicolas en époques. Les trois premières époques retracent les quinze premières années de la vie de Restif, c'est-à-dire, une période allant de 1734, année de sa naissance, à 1752, année qui marquera la fin de son séjour chez l'abbé Thomas à Courgis et la production de son premier cahier. Cette partie de son autobiographie ne repose sur aucun document écrit. Elle a pour source unique cette mémoire infailible dont Restif fit si souvent état, souvenirs d'un homme âgé de près de cinquante ans qui se penche sur son passé, sur une époque de sa vie où il imagine avoir connu la tranquillité, le bonheur, tout plein d'une nostalgie pour ce qui fut et qui hélas n'est plus. Le passage

du temps a coloré et embelli la mémoire de son enfance ne laissant qu'un sentiment doux-amer de regret et les explications, les commentaires qu'il fournit seront ceux d'un adulte et non ceux qu'un enfant, aussi précoce fût-il, aurait pu offrir. La critique traite généralement ces trois époques d'une manière superficielle, n'en retenant que la chronologie. Toutefois, parce qu'elles révèlent à travers l'expérience d'un homme mûr les années formatrices de Restif, elles sont certainement dignes de faire l'objet d'une étude détaillée.

Certains biographes, comme Marc Chadourne, ont décrit Restif enfant comme frêle et maladif de naissance, s'appuyant sur le fait qu'il fut baptisé le jour même de sa naissance; or comme l'a remarqué Gilbert Rouger cela ne peut en aucune façon représenter la preuve conclusive de la fragilité de Restif puisqu'il était courant à cette époque de baptiser les enfants le jour de leur naissance. De plus, même si c'était le cas, Restif n'en aurait pas fait état car soucieux de la vision qu'il avait de lui-même, il eut soin d'attribuer ses problèmes de santé non pas à sa nature mais à "l'effet de la dévotion de ses soeurs"³⁵, soulignant dès le début que tout facteur qui aurait pu le diminuer aux yeux des lecteurs, eut pour origine des circonstances extérieures. Il construit ainsi l'image idéale qu'il préservera tout au long de son oeuvre, et déchargera de toute responsabilité

personnelle. D'après lui, ses problèmes de santé débutèrent alors qu'il avait quatre ou cinq ans et le firent souffrir jusqu'à l'âge de douze ans, époque à laquelle il quitta Sacy pour la pension à Bicêtre. On est en droit de supposer qu'il s'agissait de symptômes psychosomatiques qui disparurent avec un changement de vie et d'habitudes. Restif nous fait le portrait d'un enfant nerveux, timide, doué d'une imagination débordante, en proie à des cauchemars, tout comme sa mère quand elle était enfant. Sous cet aspect timoré perce déjà son orgueil démesuré qui le pousse à se réfugier dans la sauvagerie, acceptant comme son dû une supériorité qu'il croit sincèrement être la sienne. Tout contribue à le mettre en marge des autres, à être différent et dès lors digne d'un destin exceptionnel.

Lorsque Restif évoque sa petite enfance, il insiste sur sa beauté physique qui l'apparente à Barbe Ferlet "ma figure délicate, efféminée, plaisait infiniment..."³⁶. Plus tard, dans une description plus précise, il écrit :

J'étais beau : mes cheveux, alors chatain-doré, se bouclaient, et me donnaient l'air de ces anges, enfants de la riante imagination des peintres d'Italie. Ma figure délicate était ennoblie par un nez aquilin, par la beauté de mes yeux, par la fraîcheur de mes lèvres, qui m'ont valu tant de bonnes fortunes! j'étais pâle et d'une blancheur de lis, mince, fluet ...

Tel Narcisse, il s'extasie sur son extraordinaire beauté : "j'étais le plus bel enfant qu'on eût jamais vu"³⁸. S'il est aimé et recherché, c'est grâce à ses attributs physiques,

à sa beauté presque féminine qui déjà excite l'intérêt et l'amour de ses soeurs et de toutes celles qu'il rencontre, entraînant par ailleurs, de la part des jeunes garçons, des taquineries qu'il apprécie fort peu. En bon romancier, anticipant la suite des événements, il choisit ce moment pour introduire parmi celles qui ne sauront lui résister, les deux femmes qui comptèrent le plus dans sa vie. Il avait alors neuf mois, lui a-t-on raconté, lorsque "deux petites filles, l'une de cinq ans, l'autre de trois ans et demi s'y disputèrent vivement le titre de ma femme"³⁹. Qui sont ces deux fillettes sinon Colette Collet, la future madame Parangon et Jeannette Rousseau qui deviendra son inspiration, sa déesse. Coïncidence remarquable que d'attribuer ce désir à de si jeunes enfants mais qui introduite si tôt dans M. Nicolas servira à souligner non seulement la singularité du destin mais aussi la vocation privilégiée de Restif qui, déjà et sa vie durant, attirera l'intérêt et l'amour de toutes les femmes qu'il rencontrera, et cela sans effort.

La première époque de M. Nicolas présente donc Nicolas, petit garçon précoce, d'une beauté peu commune, d'une intelligence exceptionnelle, faisant partie d'une famille de quatorze enfants, nous dit-il. Toutefois, Gilbert Rouger, dans une note dans la chronologie de La Vie de mon père, indique que Marie Dondaine eut huit enfants dont sept vécurent et que

neuf enfants naquirent du mariage d'Edme Restif et de Barbe Ferlet dont un mourut à la naissance. Il est, toutefois, aisé de voir que la symétrie qui existe entre les sept enfants d'un premier lit et les sept d'un second fut plus propre à satisfaire le goût de l'ordre de notre auteur. Peut-être s'est-il souvenu de ses lectures concernant les religions anciennes où le chiffre sept était considéré comme le chiffre parfait, le chiffre sacré.

Restif, aîné des enfants du second mariage de ses parents se sert des trois premières époques de M. Nicolas pour relater avec un plaisir nostalgique, la vie quotidienne à la ferme, avec les dîners où tous étaient réunis, les lectures de la Bible à la veillée où son père, véritable pater familias dirige avec bonté et fermeté sa grande famille ainsi que les domestiques et autres employés de la ferme qui partagent la vie du foyer. Restif décrit dans le contexte de la famille, les travaux et les fêtes. Il peint une période heureuse où tout semblait simple, lumineux et reposait sur la tradition, la famille, la religion.

Sous cette simplicité pastorale transparaissent, déjà fermement ancrés tous les aspects, toutes les tendances de la personnalité de Restif adulte, non en germe mais pleinement développés, confirmant ainsi qu'il s'agit bien d'un récit fait à travers la perception d'un homme de cinquante ans et non d'une simple narration de purs et simples souvenirs

d'enfance. Restif ne donne jamais l'impression d'un développement de son propre personnage, d'une prise de conscience progressive : dès les premières pages, il se montre comme totalement préoccupé par lui-même. Son entourage agit ou réagit en fonction de Restif qui se place au centre d'un univers égocentrique, attitude normale pour un jeune enfant qui, par définition, ne peut envisager le monde que par rapport à lui-même. Toutefois, cette vision du monde, Restif ne la perdit jamais, et cette attitude si caractéristique de la petite enfance imprègne son oeuvre toute entière.

Restif s'avoue conscient, dès ses premiers souvenirs, de l'intérêt que lui portent les femmes et plus particulièrement de l'intérêt que lui-même porte aux femmes : "L'instinct me parlait pour le sexe différent dès la plus tendre enfance; tandis que d'un autre côté, les femmes mariées et le tracas du ménage m'inspiraient le plus grand dégoût!"..⁴⁰. Paroles curieuses, prophétiques même et qui semblent difficiles à concevoir comme venant de la bouche d'un enfant de quatre ans. Il est permis de reconnaître dans ce passage le reflet de l'expérience de l'homme mal marié sur un vague attachement ressenti par le jeune enfant qu'était Nicolas. Doué d'une sensibilité à fleur de peau, il reconnaît son attirance pour les femmes et plus particulièrement pour les jeunes filles. On est en droit de se demander si cette distinction entre

femmes mariées et jeunes filles ne s'est pas faite beaucoup plus tard.

Le milieu féminin représente pour lui, la sécurité, la protection, la douceur, le plaisir d'être aimé, d'être admiré et surtout le plaisir d'être au coeur des préoccupations des autres :

Je me rappelle qu'alors ma confiance dans les femmes et dans les filles était absolue; je les regardais comme les seuls êtres bons, compatissants, incapables de me tromper, de me persifler..., en un mot je considérais les femmes comme d'excellentes créatures, infiniment éloignées de me faire du mal et prêtes à me faire tout le bien qui pouvait dépendre d'elles⁴¹.

Son opinion des hommes s'avère diamétralement opposée : "Je les regardais comme des êtres durs, sévères, moqueurs, méchants"⁴².

Il avoue en avoir eu presque autant peur que des chiens dont il avait une horreur phobique. Il est probable que cette attitude eut pour origine la manière dont il fut traité par ses demi-frères qui dans les époques suivantes seront décrits exactement en ces termes. Déjà Restif souligne son dégoût pour la moquerie pour laquelle il n'a aucune tolérance car pour lui "l'ironie et le persiflage ... sont la marque d'un mauvais coeur"⁴³.

Cette attitude il la conservera toute sa vie et elle nourrira bien souvent les fantasmes de persécution et de mystification auxquels il fait fréquemment allusion. Sa faiblesse pour les femmes et sa méfiance envers les hommes influencèrent très certainement sa manière de penser. Cette ambivalence qui ne

semble pas avoir attiré outre mesure l'attention des biographes ou des critiques semble cependant avoir été au coeur de la création littéraire de Restif.

D'après M. Nicolas, il paraît assez clair que Restif, dans sa petite enfance, a recherché les attentions féminines, il a semblé vouloir s'assimiler, s'intégrer au milieu féminin qui représentait non seulement, la sécurité mais aussi le bonheur d'être aimé, d'être admiré. Les prévenances que lui prodiguèrent les femmes compensèrent dans une certaine mesure ce qu'il percevait comme l'animosité des hommes à son égard. Il a rationalisé cette sévérité des hommes en indiquant qu'elle représentait leur désir de le voir se conduire en être raisonnable. Selon Restif, la présence menaçante des hommes l'entraîna à se réfugier dans une certaine sauvagerie, produit d'une timidité naturelle mais aussi d'un orgueil qui le pousse à s'isoler splendidement afin de ne pas être en but aux reproches et à la moquerie de ses deux demi-frères aînés qui, dit-il, "m'épou- vantaient par leur sévérité janséniste"⁴⁴. Ainsi donc, il accepte comme son dû les attentions féminines, tout en signalant clairement que malgré sa peur des hommes, son désir de plaire, d'être aimé le pousse à rechercher leurs louanges souvent plus difficiles à obtenir. Cette approbation lorsqu'elle lui est conférée par un homme a pour lui plus de valeur que toute autre chose. Il raconte avec émotion comment Nicolas Ferlet, son grand-père s'intéressa à lui alors qu'il était tourmenté par une crise

de colique. La sollicitude dont il fait preuve à son égard donne à Restif enfant un sentiment d'importance plus réel que les soins de sa mère dont les caresses l'impatientent. Il est intéressant de remarquer que Restif est toujours soucieux de comprendre et de rationaliser ses moindres émotions; aussi choisit-il ce moment pour expliquer ses réticences dans une longue note. Les caresses pour lui, ne peuvent être que des manifestations d'amour charnel et non des preuves d'amour filial ou d'amitié car elles éveillent en lui des sensations de plaisir physique qui l'effraient dans ce contexte. En fin de cette note, Restif signale "C'était par cet éloignement des caresses que je tenais à la nature mâle : les mignardises paraissaient faites pour les efféminés"⁴⁵. Remarque naturelle puisque selon son expérience personnelle, seules les femmes utilisent les caresses comme démonstration d'affection ou d'amitié alors que les hommes en font un usage plus spécifique dans un contexte de rapports essentiellement charnels. Curieusement, Restif choisit cet aspect pour affirmer son appartenance au monde masculin alors que précédemment il semblait indiquer de par ses descriptions une vague attirance pour ce qui, d'après lui, marque le domaine de la femme. Dans cette note, Restif fait allusion, pour la première fois, à un sujet qui lui tiendra à coeur. En effet, on est souvent frappé lorsqu'on lit Restif par l'insistance qu'il apporte à toujours vouloir

clarifier, délimiter non seulement le rôle mais aussi les apparences qui servent à différencier les sexes. Il s'élève avec violence contre tout ce qui pourrait conférer une ambiguïté qu'il trouve répugnante. Chaque être a un rôle biologique à remplir dont il ne saurait dévier. Or sous cette attitude ferme et rationnelle qui s'appuie sur des évidences pseudo-scientifiques et morales telles qu'il les conçoit, transparait une anxiété mal définie qui, après examen, semblerait avoir pour origine une peur inavouée devant les tendances féminines de sa propre personnalité. Cette anxiété le force à sans cesse prouver sa masculinité à travers le récit de prouesses exceptionnelles ou en attirant l'attention du lecteur sur son succès, à la longue monotone, auprès des femmes. Comme le remarque Jacques Viers on eût aimé qu'il échoue parfois dans ses entreprises amoureuses, cela l'aurait rendu plus humain.

Restif laisse transparaitre, en particulier dans les trois premières époques de M. Nicolas, des indications plus ou moins voilées de ce problème qui le hante et qu'il réussit tant bien que mal à refouler. Il suffit de songer à la description qu'il fait de lui-même alors qu'il était enfant et que nous avons mentionnée plus haut où il souligne clairement les attributs de la beauté féminine qui sont les siens. La complète confiance dont il fait preuve envers les femmes auxquelles il

associe la beauté à la bonté et qu'il oppose à la peur mêlée d'admiration qu'il a pour les hommes, ajoute d'une manière vague à son sentiment d'ambivalence. Cependant, il se fait parfois, plus précis, parlant de son ami Etienne Dumont, qui prit la place de M^lo que Restif abandonna à la suite de l'installation des Restif à la Bretonne "à la porte la haut"; il révèle que celui-ci lui inspira "des sentiments plus vifs, plus durables"⁴⁶. Remarques, au premier abord, assez innocentes puisque à l'encontre de M^lo, Etienne est mieux assorti à Nicolas; il est par exemple socialement plus acceptable, étant, nous dit-il, l'égal ou presque de Nicolas. Cependant, sans s'étendre trop sur cette amitié, il n'hésite pas à remarquer, sans pour cela élaborer, qu'Etienne ne répondit pas comme il l'aurait aimé, et il conclut ce passage par une phrase quelque peu obscure mais qui toutefois donne à réfléchir quant à sa signification précise : "S'il l'avait senti, je crois que nous aurions pu faire de ces choses étonnantes telles les merveilles d'amitié qu'on cite des jeunes grecs"⁴⁷. S'agit-il là d'une référence à peine voilée à des inclinaisons homosexuelles du jeune Restif? On serait en droit de le croire, d'autant plus que ce bref passage ne représente pas la seule allusion. Il y reviendra peut-être encore plus ouvertement lorsqu'il décrira ses camarades de pension à Bicêtre. Voici comment il fait le portrait du "joli frère Jean-Baptiste" Poquelet : "le visage

efféminé, les couleurs vives et rosées annonçant plutôt une fille déguisée qu'un véritable garçon"⁴⁸. Restif se lia également, d'une étroite amitié avec un autre jeune garçon, Nicolas Fayet qui lui aussi recherchait les attentions non seulement de Jean-Baptiste mais aussi celles du jeune Restif. Nicolas Fayet, d'après notre auteur, se montra "susceptible, capricieux, jaloux", provoquant comme d'habitude une rationalisation de la conduite future de M. Nicolas, tout en éclairant le lecteur sur l'ambivalence de ses sentiments : "C'est ce qui m'a rendu si sensible aux peines des femmes; nouveau Tirésias, en un sens, j'ai fait le rôle d'amante contrainte, gênée dans ses paroles jusque dans ses regards"⁴⁹. Il ne paraît pas nécessaire d'élaborer ici l'allusion à Tirésias sinon pour signaler que cette référence symbolise parfaitement l'ambivalence ou plutôt, conviendrait-il de dire, la dualité des tendances qui déchirent Restif et dont il semble avoir été suffisamment conscient pour vouloir les réprimer en les rationalisant. Ce genre d'amitié particulière est assez banale dans le contexte d'un pensionnat d'adolescents. Dans la grande majorité des cas, ces goûts s'estompent et disparaissent sans laisser de trace lorsque l'adolescent quitte ce milieu fermé. Visiblement, Restif ne s'en tiendra pas là; d'une façon plus subtile, il continuera de suggérer à mots couverts, bien entendu, sa préoccupation. Ainsi lors d'un songe assez révélateur, Colette,

Jeannette Rousseau, Manon Prudhot, Edmée et Madelon lui apparaissent réunies dans un lieu idyllique et toutes, sauf Colette et Jeannette, se transforment en jeunes hommes⁵⁰. Dans un autre songe, cette fois c'est la jeune Edmée qui s'offre à le suivre vêtue en garçon afin d'être "son compagnon", elle accompagnerait Jeannette Rousseau qui elle aussi deviendrait "un compagnon"⁵¹. Allusions qui vont en s'estompant pour ne plus hanter que ses rêves mais qui néanmoins restent présentes et influencent la conduite de Restif. A ceci va s'ajouter un autre élément qui très certainement contribua à établir la vision que Restif eut d'autrui et qui plus particulièrement servit à Restif à délimiter la place qu'il désirait occuper dans le monde.

Il faut noter, tout d'abord, que dans tous ses écrits, Restif n'accorde presque aucune place à l'amitié. Elle ne peut certainement pas exister lorsque l'autre est femme. Quant à une amitié véritable avec un autre homme, elle est pour ainsi dire inexistante. Le seul qui semble s'être approché suffisamment de l'idée qu'on se fait d'un ami a été Loiseau que Restif rencontra pour la première fois à Auxerre et qu'il retrouva plus tard à Paris. Pour Restif, ceux à qui il confère le nom d'ami seront toujours dominés par la personnalité et les qualités exceptionnelles de Restif. Une seule exception Gaudet d'Arras, personnage curieux auquel nous reviendrons et qui, lui,

domine Restif : "Je revis souvent d'Arras; je l'aimais. Lui et Gaudet partagèrent mon coeur, comme amis, mais le premier avait le dessus et m'instruisait; le second, au contraire, me regardait comme son maître, son guide, son oracle"⁵². Ceci illustre fort bien la manière dont Restif envisage l'amitié. Manière de voir facile à concevoir puisque Restif avait déjà pavé le chemin en attirant notre attention sur l'étymologie de son nom. Ce concept de l'amitié basée sur la domination de l'un et de la soumission de l'autre, Restif assumant le rôle dominateur dans tous les cas, à l'exception du seul Gaudet d'Arras que nous avons signalé plus haut, eut peut-être pour source les rapports qui existèrent entre lui et certains membres de sa famille. En effet, si Restif ne tarit pas d'éloges à l'égard de son père et de ceux qui, pour lui, incarnent une autorité sévère mais juste, et ne signale qu'à peine l'existence de ses frères et soeurs du premier lit comme du second, il fait une exception pour deux de ses demi-frères aînés envers lesquels il révèle un antagonisme qui très vite se transforma en haine. Cet antagonisme naquit de la terreur que lui inspirait la sévérité janséniste de ses deux frères. Sévérité souvent gratuite qui eut pour origine selon Restif "les idées fauses que lui donnaient mes soeurs du premier lit ..."⁵³. Son frère qui fut curé à Courgis ajoute à cette sévérité, si on peut en croire Restif, une personnalité qui touche au sadisme et exploite

sans aucun doute une idée pervertie de la religion. Dans un passage assez explicite Restif écrit : "Je fuyais, plus que tout autre, l'abbé Restif, mon frère, qui me donnait le fouet, à chaque visite, pour effacer le péché originel par la douleur"⁵⁴. A l'aide d'une description sommaire qui fait suite à cette remarque, Restif parvient à communiquer l'impression que celui-ci prenait un plaisir malsain à administrer une punition qui n'était méritée que dans son esprit. Notons en passant que si Restif appelle de son prénom son frère Thomas, jamais il n'emploie le prénom lorsqu'il fait référence au curé de Courgis qui se prénommait lui aussi Nicolas Edme.

Restif profitera du récit de son séjour à Bicêtre, puis de celui qu'il fit chez son frère le curé de Courgis pour fournir plus de détails sur la bassesse, la noirceur d'âme et l'étroitesse d'esprit de ses frères. Son départ pour la pension à Bicêtre a marqué la fin d'une période heureuse, la fin de son enfance. Il avait pressenti que cela représentait un malheur, confirmé par la suite, et d'ajouter : "Je vois aujourd'hui que je ne me trompais pas"⁵⁵. Afin de décrire la vilénie de ses frères, il va souvent procéder par insinuations, questionnant par exemple le motif qui pousse le curé de Courgis à entendre sa confession : "... mon frère me confessa : je ne sais si c'était uniquement pour faire son métier de prêtre"⁵⁶. Quant à son frère Thomas, simple clerc tonsuré, Restif nous en donne une description extrêmement détaillée, allant de son

aspect physique qui comme à l'habitude correspond à son manque de qualités morales et à sa personnalité. Restif ne nous fait grâce d'aucun détail. Selon lui, Thomas représente tout ce qu'il y a de négatif chez les Dondaine sans aucune trace de ce qui a fait la grandeur des Restif. Il conclut le portrait de Thomas ainsi : "L'abbé Thomas était timide, mais violent, poussé à bout. Il n'aimait pas les enfants de Barbe Ferlet, et se plaisait à les humilier"⁵⁷. Toutefois, si l'on se rapporte au récit de Restif, il ne semble pas avoir trop souffert de l'animosité de Thomas, lors de son séjour à Bicêtre.

Si au début, Restif a jugé bon d'expliquer l'attitude de ses deux frères par les mensonges de ses demi-soeurs, maintenant il lui faudra trouver une autre raison pour expliquer l'hostilité de Thomas avec qui il eut des contacts fréquents à Bicêtre. Rien de plus facile, le lecteur a été averti grâce au portrait que Restif a fait de Thomas. Pour convaincre ses lecteurs de la vilénie de Thomas, il lui suffit de donner quelques exemples exposant Thomas dans des situations propres à mettre en lumière son infériorité à Restif : "Outre qu'il était naturellement jaloux, et bassement envieux, comme tous les paysans, auxquels il tenait par sa mère ..."⁵⁸.

Le récit de son séjour à Courgis où il fut envoyé pour continuer ses études va permettre à Restif de déverser son amertume en étalant au grand jour la cruauté de la conduite

de ses frères. Il les décrit comme envieux des quelques louanges que le chapelain lui avait accordées, l'accablant de ridicule et de mauvais traitements, refusant absolument de reconnaître ses qualités intellectuelles supérieures, contre-carrant, plus souvent qu'à leur tour, sa soif d'étudier, ne laissant au jeune Nicolas que le désir "d'éviter les réprimandes d'un maître inexorable, qui semblait aimer à fouetter"⁵⁹.

Ayant eu l'imprudence de laisser dans sa poche un poème que lui-même qualifie d'obscène, il fut découvert grâce aux dénonciations de la servante Marie Pinon, par son frère Thomas qui s'empressa d'en avertir immédiatement, le curé, son frère. On informa évidemment le père de Nicolas du crime commis. Au lieu de soumettre Restif à un châtement terrible comme celui-ci s'y attendait, ce dernier se contenta d'adresser à son fils des remontrances qui laissèrent percer sa déception : "Vous venez, par tous vos écrits et par vos actions, de faire rougir votre père ..." ⁶⁰. Discours noble, digne d'un patriarche biblique et propre à entraîner le coupable à ressentir "un véritable remords accompagné d'une ferme résolution de ne plus retomber dans la même faute" ⁶¹. Telle ne sera pas l'attitude de ses deux frères aînés qui choisirent de le punir en lui retirant ce à quoi il tenait le plus : un ouvrage, Le Théâtre du Monde qu'on lui avait permis de garder. Horrifié par un acte qu'il interprète comme étant directement dirigé contre

lui et non la matière du livre, il oublie, bien commodément, la raison du mécontentement de ses frères : "Mon esprit se cabra; je pris pour la première fois mes frères en haine; je les regardais comme mes ennemis"⁶². Un autre incident provoqué par une attaque du curé contre Barbe Ferlet le conduit à se rebeller : " ... vous êtes tous deux mauvais à mon égard. Je vous hais à mon tour, autant que vous me haïssez; je puis à juste titre vous reprocher toutes mes fautes; elles sont votre ouvrage. Je n'en ai point de remords, c'est à vous d'en avoir; elles ne me donnent que de la colère et de la haine contre vous!"⁶³. Explosion d'autant plus violente que la timidité l'avait longtemps retenu de se plaindre. Restif profite de cet épisode pour universaliser son problème. Les difficultés qu'il rencontra auprès de ses frères sont aisées à expliquer : "Jamais les enfants d'un même père et de deux mères ne peuvent s'aimer véritablement, quoi qu'on en dise, puisque la religion, la piété la plus vraie n'a pu produire cet effet sur mes frères..."⁶⁴. Il ressort de ces quelques pages une amertume qu'il transforme rapidement en rancune qui s'étendra à tous les enfants du premier lit.

Brouillés à jamais avec ses frères, ignoré par le curé de Courgis, traité en étranger par Thomas, il fut renvoyé chez son père.

Ainsi donc Restif, une fois encore, se garde d'assumer toute responsabilité : il fut, bien au contraire, la victime innocente, des persécutions de ses frères.

Plus importante que son refus d'accepter la responsabilité de ses actions, est l'influence négative de ses frères sur la manière dont il est parvenu à s'intégrer au monde, le confirmant dans "sa haine pour les hommes". Ils ont, très certainement, contribué à renforcer la conviction que Restif eut d'avoir été un être spécial, exceptionnel, forcé à un isolement splendide par la dureté, la cruauté des autres hommes. Restif utilise les insinuations pour communiquer une atmosphère malsaine aux rapports qu'il entretint avec ses frères. Dès lors, il ne semble pas étonnant que Restif ait rejeté toutes les tendances aussi subtiles qu'elles puissent avoir été, qui le poussaient à rechercher la compagnie et l'approbation des hommes. Il opposera donc un refus total à ces penchants. Il les compensera en soulignant emphatiquement que dès sa naissance il fut attiré par les femmes faisant preuve d'une précocité sexuelle qu'il exhibe avec orgueil. De ce fait, M. Nicolas entreprendra "le récit de ses amours ou de ses idées sur l'amour"⁶⁵, et cela dès la première page ou presque de son autobiographie. Il fournira une abondance de détails qui serviront à mettre en évidence ses qualités viriles. Sans se lasser, il accumule conquêtes sur conquêtes, apportant à l'appui les preuves

évidentes de son succès par sa réussite dans son rôle de progéniteur. En effet, Restif qui n'établit aucune distinction entre procréation et sexualité, l'une étant le résultat de l'autre, se décrit comme le père mythique et fécond d'une descendance innombrable, cherchant par là à convaincre ses lecteurs et encore plus lui-même de son exceptionnelle et spectaculaire virilité. En fait, son autobiographie se confondra avec la poursuite d'un seul but, le succès constant et total de Restif auprès des femmes. Comme le Dr Louis Charpentier l'indique : "Chez l'hypomaniaque Restif, l'érotisme éclate tout le long de sa vie, dans tous ses actes comme dans toutes ses oeuvres. Etudier la vie de Restif c'est surtout faire le décompte de ses passades ou de ses passions amoureuses"⁶⁶.

S'il faut en croire Restif, l'hérédité n'est pas seule responsable d'un instinct sexuel aussi développé. La nourrice au tempérament de feu qui l'allaita acheva "d'embraser son sang et son caractère"⁶⁷. Les caresses aussi innocentes qu'intempestives de ses soeurs et de leurs amies contribuèrent, d'après lui, à dévoiler ses dispositions naturelles. Ainsi préparé, le lecteur ne s'étonnera donc pas qu'à l'âge de quatre ans, le jeune Nicolas ait recherché les caresses "fort vives" que lui prodiga en toute innocence la jeune Marie Piot. Restif n'hésitera pas à la faire figurer dans son fameux Calendrier qui comme chacun le sait, célèbre "la mémoire des 366 femmes principales avec qui je me suis trouvé en relation"⁶⁸. La même année

le jeune Nicolas fut témoin, nous dit-il, de certaines libertés que prit un nommé Cornevin avec son épouse Nanette et qui selon Restif eurent "des effets terribles sur mes sens à peine développés"⁶⁹. Il blâme, également, son excitation précoce sur certains jeux pratiqués par les enfants du village. L'influence la plus néfaste fut sans aucun doute celle qu'exercèrent les frères Courtcou qui introduisirent la notion de corruption. Rien de surprenant puisque François et Étienne Courtcou sont le produit de la misère et que : "Les pauvres non abrutis ont les passions basses excessivement fortes et [...] leur lubricité est beaucoup plus exaltée que celles des riches"⁷⁰. Commentaire curieux pour qui veut voir en Restif un précurseur des défenseurs du prolétariat, mais idée qu'il reprendra et développera dans son essai sur la mendicité.

Il est certain que si on examine les œuvres de Restif, l'amour auquel il réserve la part du lion n'est en fait que la recherche de la satisfaction des sens, la multiplication des plaisirs sans aucune considération ni même d'intérêt pour sa partenaire, concept ironique de l'amour pour celui qui se fit le champion de la réciprocité. En fait, son idée de l'amour se rapproche étrangement de ce que Montesquieu nomme la débauche⁷¹.

Restif a maintenu que c'est à l'âge de neuf ans que se sont précisées ses dispositions. Il avoue avoir été gêné par sa beauté angélique qui alors loin de lui être utile ne

"paraissait qu'une effémination dégradante, contraire à mes vues de me montrer un air mâle qui me fît respecter des filles"⁷².

Notons en passant la contradiction implicite contenue dans cette remarque pour quelqu'un qui a insisté, à mots couverts, sur le côté féminin de sa beauté et de certains aspects de sa personnalité, mais Restif ne s'embarrasse guère de contradictions. Tout en ayant l'air de fuir les filles, il pense à elles nuit et jour, ne désirant plus être le bénéficiaire de leurs caresses; au contraire, il se voit dans un rôle qui lui permette d'exercer son autorité. Lui qui se voyait contraint de fuir sous les moqueries et les quolibets s'imagine devenu agresseur :

"J'aurais eu plaisir à embrasser une fille malgré elle, à leur (sic) inspirer de la timidité; et à l'obliger à fuir et à la poursuivre"⁷³. Restif montre de cette façon un aspect de sa personnalité et du mécanisme de compensation qui très souvent fournira la trame de son oeuvre littéraire. Ce sera l'attitude des autres qui forcera un être orgueilleux, conscient de sa supériorité, à se réfugier dans l'isolement, la sauvagerie plutôt que de laisser paraître son inadaptation et ses frayeurs. Il est secouru par une vive imagination qui lui permet de chercher refuge dans la rêverie éveillée qui lui offre la possibilité d'assumer un rôle qui l'avantage. Plutôt que de faire face aux réalités de la vie, il préfère fuir les situations où il se sent en état d'infériorité. Aussi, il évite "tout ce qui était

Monsieur ou Dame qui me faisait peur, à cause de la supériorité"⁷⁴. Il déclare dans un accès de sincérité : "Je ne voulais être environné que des êtres que je pouvais dominer"⁷⁵. Ligne de conduite qu'il s'efforcera de suivre au cours de sa vie, tout au moins dans ses écrits.

Sa course au plaisir ne se contentera pas de vagues aspirations. Blâmant sa sensibilité extrême qui l'empêche de résister aux passions et se posant en victime innocente du tempérament de Nanette, il informe ses lecteurs qu'il fut "homme à dix ans et demi"⁷⁶ et cela il en aura la confirmation treize ans plus tard lorsqu'il rencontrera Zéphire le fruit de cette union. Il n'en restera pas là et dévoilera une "seconde paternité" à l'âge de onze ans. De cette union avec Julie Barbier naîtra Thérèse. Dans cet épisode comme dans le précédent, il s'avoue à peine conscient des événements. Avec Nanette, il s'était évanoui, avec Julie il nous dit avoir été en proie à une forte fièvre qui fut le prélude des fièvres qui culminèrent en 1746 dans un accès de petite vérole qui effaça à tout jamais cette beauté dont il se disait terriblement embarrassé. Pour reprendre les mots de Marc Chadourne : "Triomphe improbable, exagération certaine"⁷⁷.

La plupart de ceux qui se sont intéressés à Restif ont émis des doutes concernant les prouesses sexuelles dont il se vante tout au long de sa vie. Fréquemment on admet son penchant

à l'exagération sans pour cela disputer la véracité d'un grand nombre de ses aventures. Armand Bégué qui le qualifie "d'anormalement sensuel" a des difficultés à admettre sa soi-disant "aventure complète, à onze ans, qui, prétend-il, le rendit père"⁷⁸. Quant à Pierre Trahard, il insiste sur les actes de virilité précoce qui selon lui sont le résultat d'un tempérament passionné héréditaire. Ces actes sont cités et acceptés comme vrais par Dawes aussi bien que par Chadourne sans grandes discussions. Une note d'Armand Bégué résume assez bien l'opinion de bon nombre de biographes, à ce sujet :

Tous les critiques ont été impressionnés par les qualités physiques que semble posséder Restif; M. Trahard montre bien que cette passion sentimentale était doublée d'une passion physique. Le Dr Charpentier dans un numéro spécial "d'Hippocrate" [1934] qualifie ses exploits d'exaltation génésique incroyable. Ce sont ces longues listes de conquêtes (plutôt que la façon dont elles sont racontées) qui lui ont valu l'incrédulité ironique de critiques indignés ou jaloux⁷⁸.

Loin de nous joindre par indignation ou même par jalousie à ces critiques ironiques, il convient, néanmoins, d'examiner l'improbabilité de ces exploits. Il est indéniable qu'il existe une condition médicale de précocité sexuelle qui suivant les ouvrages médicaux aurait pour origine soit un développement prématuré des centres hypothalamiques, soit un désordre endocrinien. Cette précocité sexuelle pathologique est caractérisée par un développement physique qui donne au jeune garçon l'apparence physique d'un adulte en miniature

ou alors produit un développement musculaire ainsi qu'une structure anormale du squelette. Or aucune description faite par Restif ne nous permet de supposer qu'il fut affligé de cette maladie. Au contraire, il insiste sur l'idée qu'il doit son apparence de maturité surtout à "son air sérieux et concentré"⁸⁰. Ayant ainsi éliminé les explications pathologiques, il est possible de considérer le récit de Restif comme le résultat d'un phénomène de compensation. En effet, il faut à Restif un moyen de répondre à ceux qui contribuèrent à son anxiété en questionnant son identité sexuelle. Rappelons ici les commentaires que Restif de Noyers et le cousin Drouin firent au sujet de Restif enfant et qui semblent résumer selon lui, la perception que les hommes adultes avaient de lui :

"C'est une fille modeste que votre fils; êtes-vous sûrs de son sexe?"⁸¹. Il se devra de prouver que loin d'avoir des doutes sur sa virilité, il sera à l'inverse précoce, capable d'exploits sexuels prodigieux, fermement ancré dans son rôle de progéniteur, et cela depuis sa plus tendre enfance.

Restif conservera, sa vie durant, une certaine manière de penser primitive, infantile. Afin de donner un semblant d'ordre à son univers, à sa vie, il éprouvera le besoin de séparer ses expériences; son monde se divisera en bon ou mauvais. Il n'admettra jamais la possibilité d'ambivalence et se refusera à considérer les êtres comme complexes. Les

personnages qu'il présente seront tout d'une pièce. Le monde sera le lieu où une lutte continuelle pour le pouvoir prendra place. Il y aura des vainqueurs et des vaincus et Restif a organisé son univers de façon à être toujours parmi les vainqueurs. Il est évident que les relations entre hommes et femmes seront vues dans ce contexte. Comme il le signalera souvent, chaque sexe tendra à une conduite qui reflètera son rôle biologique et sera défini par les caractéristiques propres à ce rôle. Aussi tous les traits qui sont associés à la faiblesse : passivité, obéissance, douceur, peur, ignorance, tendresse, feront partie du domaine féminin. Les traits de caractère tels la force, la grandeur, le courage, la violence, l'activité et même la cruauté seront, eux, associés au rôle masculin. Puisque la nature dominante chez Restif est masculine, il va s'identifier et revendiquer uniquement les éléments de sa personnalité qui renforcent son appartenance au monde masculin. Il nie effectivement toutes tendances qu'il considère représenter un élément de faiblesse donc féminin. Incapable de contrôler son anxiété, menacé dans sa masculinité par des émotions qui sont généralement considérées normales, il va devoir compenser afin d'établir sans doute possible son appartenance au monde masculin. Il aura recours à un procédé de compensation fréquemment employé par les neurotiques qui, incapables d'accepter les faits tels qu'ils sont et de s'adapter, vont s'évader à l'aide

de la mythomanie et collectionner les raisons plus ou moins plausibles qui justifieront leur conduite, perdant souvent de vue une réalité peu satisfaisante⁸².

Lorsque Restif relate les circonstances qui le rendirent père, il s'empresse de noter que ce fut sans le savoir, établissant, de cette façon, un précédent qu'il utilisera presque à chaque fois pour expliquer les reconnaissances qui abondent dans son oeuvre. Cette ignorance des faits lui permet également de se dérober à toute nécessité de justifier son indifférence envers sa progéniture.

Ces épisodes peuvent très bien s'incorporer à ceux que Restif regarde comme étant des songes éveillés et qui parfois sont si vivants et surtout si satisfaisants qu'ils n'ont aucun mal à supplanter la réalité. "Restif de la Bretonne eut toute sa vie une tendance pathologique à l'altération de la vérité, au mensonge et à la fabulation"⁸³. Le Docteur Charpentier attribue la mythomanie de Restif non seulement à son "hypomanie" mais aussi à son éréto manie, et d'ajouter : "et l'on sait combien les éréto manes sont entraînés facilement à la création de rêveries et de fictions"⁸⁴. Si Armand Bégué suggère qu'il puisse exister une certaine exagération de la part de Restif en ce qui concerne ses capacités amoureuses, il suggère, en même temps, que : "Très souvent, le doute au moins est permis, au bénéfice de Restif; car il est

peut-être dur de soupçonner l'authenticité de toutes les aventures qui flattent sa vanité"⁸⁵, reflétant par là, la pensée de beaucoup de biographes qui semblent avoir eu beaucoup de difficultés à réfuter les affirmations de Restif quant à la violence de ses passions. Ils préfèrent de beaucoup voir les récits de Restif comme une transformation volontaire de ces événements. Pourtant, au lieu d'ajouter foi aux aventures dont il se vante, il nous semble plus raisonnable de supposer que bon nombre des épisodes décrits font partie des songes éveillés que nous avons signalés plus haut.

Armand Bégué remarque que la sensualité dont Restif fit preuve si jeune, n'est pas uniquement physique : "... aussi violente que passagère, elle prend souvent tournure de 'sensibilité' et de tendresse, pour retrouver toute sa force lorsqu'un obstacle ou une séparation la menacent"⁸⁶. Il est indéniable que Restif eut des difficultés immenses à contrôler ses impulsions. Lui-même affirme que fréquemment il fut emporté par une passion dont il n'était pas maître. Si sensibilité il y a, elle n'est que superficielle, faite de ses larmes, de ses apitoiements sur lui-même, "complément indispensable de la jouissance physique"⁸⁷. Quant à la tendresse qu'Armand Bégué y découvre, nous n'en trouvons aucune trace. En fait, il serait impensable d'attribuer ce

sentiment à Restif qui base tous ses rapports avec autrui sur un système de domination. Qui dit tendresse, implique la capacité de sentir et de s'intéresser à un autre, ce dont Restif s'avère tout à fait incapable. Reconnaître en lui-même un élément, quel qu'il soit, de tendresse serait impensable puisque la tendresse est, chez Restif, synonyme de féminité. Chez Restif, les relations avec autrui sont essentiellement basées sur l'autorité, le respect et parfois même sur l'admiration mais jamais sur la tendresse, pas même envers ses propres filles.

Restif s'avère souvent incapable, par crainte d'être humilié ou rejeté, de parler de ses sentiments profonds. Il aura donc recours à d'autres moyens pour s'exprimer.

La lecture des passages qui ont trait à l'enfance de Restif, établissent que son fétichisme qui fit et fait encore couler beaucoup d'encre, remonte à son enfance. Il précise, comme toujours, que c'est en 1744 alors qu'il était âgé de dix ans que pour la première fois, il a pris conscience de son attirance pour les chaussures de femme. Il fut alors ébloui par une "demoiselle" qui "était chaussée délicatement comme à la ville, en souliers de couleur, avec des boucles à pierres"⁸⁸. Il s'agit, bien entendu, de sa rencontre avec mademoiselle Colas qui déjà annonçait et préparait le chemin à Jeanne Rousseau. Elle est fée, nous dit-il, Jeanne sera déesse. L'occasion de

cette rencontre invite Restif à réfléchir sur l'attrait que les souliers de femme eurent pour lui et il avoue un goût prononcé pour la beauté du pied, en conséquence : "Le goût factice pour la chaussure n'est que le reflet de celui pour les jolis pieds ... On s'accoutume à considérer l'enveloppe comme la chose"⁸⁹. En d'autres termes, la chaussure deviendra le symbole de l'objet de son amour, un substitut, souvent plus accessible, sur lequel Restif pourra fixer certaines de ses impulsions sexuelles. Restif analyse et explique son fétichisme d'une manière qui démontre sa compréhension du mécanisme qui le pousse à admirer, à révéler les souliers des femmes : "Lorsque j'entrais dans quelques maisons, et que je voyais les chaussures des fêtes rangées en parade, comme c'est l'usage, je palpiais de plaisir : je rougissais, je baissais les yeux comme devant les filles elles-mêmes"⁹⁰. Déjà à neuf ans, le petit Nicolas qu'on soupçonnait de détester les femmes et qui passait, dit-il, "pour un Narcisse", reconnaît son intérêt pour les femmes et par extension pour leurs chaussures : "Les filles soigneuses sur elles étaient comme de raison, celles qui lui plaisaient davantage; et comme la partie la moins facile à conserver propre est celle qui touche la terre, c'était à la chaussure qu'il donnait machinalement sa plus grande attention"⁹¹. M. Nicolas a ainsi donné l'explication de sa fascination pour les chaussures de femmes : d'une part, elles sont le symbole

de la partie du corps de la femme qu'il trouve la plus attrayante d'autre part, son intérêt pour la propreté qui, comme nous le savons, se manifeste à bien des reprises dans son oeuvre et toujours en fonction de l'apparence des femmes. Même lorsqu'âgé et malade, Restif se néglige, il insistera sur une propreté méticuleuse des femmes, ne nous épargnant aucun détail quant au moyen d'y parvenir; ces soins sont indispensables pour rendre la femme désirable. Certains biographes ont vu dans cette idée fixe, un reflet de ce qui lui fut inculqué par sa mère. Restif a cherché à comprendre cette force qui le pousse à associer les jeunes filles qui l'intéressent aux souliers qu'elles portent : "Je désirais ... je ne sais quoi; mais je désirais quelque chose, comme de les soumettre"⁹². Il voudra s'expliquer et étudier ce qui le pousse à agir. A l'aide d'un récit qu'il fait dans la troisième époque de M. Nicolas, il décrit et commente les impulsions qui le dirigent. Après avoir volé une mule qui appartenait à la servante Marguerite, il écrit :

Je soupirai : que cette mule serait jolie dans le pied de Jeannette! ... J'en pris une, je l'emportai, je partis. En repassant, je ne vis plus Jeannette. J'en fus presque bien aise; le plaisir que me donnait la vue de cette fille était lorsque j'étais vu, trop brûlant⁹³ et toujours accompagné de peine. Je le redoutais ...

Il met en évidence, dans ce passage, l'impulsion qui l'oblige à s'emparer d'un objet qu'il associe à l'être aimé, faisant

ainsi de cet objet symbolique le mode par lequel il pourra achever une gratification sexuelle sans s'exposer au danger d'être rejeté, ou pire, de devenir le sujet des moqueries de celle qu'il désire; il évite ainsi toute possibilité d'humiliation, sentiment qui comme nous le savons, lui est particulièrement insupportable.

Restif fait preuve d'une connaissance assez extraordinaire du mécanisme de son fétichisme. Il a analysé avec minutie ses impulsions, donnant aux lecteurs une description des forces qui le poussèrent, dévoilant ainsi certains aspects de sa personnalité confirmés par la définition du fétichisme telle qu'elle se trouve dans divers ouvrages de psychologie moderne : "Fetishists are typically aggressive and antisocial and are beset with fear of impotency ... The particular fetish-object somehow became associated with sexual excitement or with love and acceptance the fetishist one received from his mother"⁹⁴. Armand Bégué, commentant au sujet du fétichisme qui imprègne l'oeuvre entière de Restif, rapporte le débat dont cette aberration fut l'objet. Certains comme Barras le réfute dans sa thèse, Tabarant voit dans l'analyse que Restif en fait la preuve que son intérêt n'est pas pathologique, choisissant d'ignorer que la capacité de raisonner sur les causes n'entraîne pas nécessairement la capacité de contrôler les impulsions. Quant à Grand-Carteret, il déclara, résumant un

sentiment commun : "... si donc Restif fut un fétichiste pour avoir aimé tout ce que son époque aima, le dix-huitième siècle en entier, doit l'être avec lui"⁹⁵. Havelock Ellis qualifie le fétichisme de Restif comme la plus innocente des aberrations sexuelles. Armand Bégué présente en toute objectivité le point de vue de Bloch, du docteur Cabanès ainsi que celui du docteur Charpentier qui considéra que :

Son fétichisme fut et resta le type parfait du fétichisme du pied et de la chaussure; et Restif en ce faisant par ses oeuvres, l'interprète, le propagateur de cet amour, en se faisant toute sa vie l'apôtre, mériterait de donner son nom à cette manifestation sexuelle⁹⁶.

Nous savons, maintenant, grâce à l'excellent article de Pierre Testud, "Le Journal inédit de Restif de la Bretonne" que le fétichisme de Restif ne fut pas un fétichisme littéraire mais que Restif a bel et bien décrit une réalité vécue. Restif a noté explicitement dans son journal à la date du 14 octobre 1789 que la chaussure d'Agnès, sa fille, fut pour lui plus qu'un point de départ à un songe érotique, intellectualisé. Ce soulier devint l'objet qui lui permit de parvenir à une gratification sexuelle bien réelle.

La révélation de ses aberrations sexuelles ne s'arrête pas au fétichisme. Restif utilise M. Nicolas et bien d'autres de ses ouvrages pour dévoiler un autre de ses intérêts pour un sujet tabou : l'inceste.

Comme le signale Béatrice Didier dans son ouvrage Sade, les incestes abondent dans les romans de la fin du dix-huitième

siècle : "Les philosophes de l'époque des Lumières s'efforcent, grâce à une érudition ethnologique assez vaste, de montrer le caractère relatif et variable du tabou"⁹⁷. Havelock Ellis, citant Monglond (Jeunesse, p. 130-134) remarque lui aussi que le sujet de l'inceste était l'un des favoris des romanciers français de la période pré-romantique. Il cite en exemple l'abbé Prévost, Mercier, Crébillon, Diderot et son Fils naturel. Aussi, lorsque Restif dans M. Nicolas dévoile que nombre de ses maîtresses sont, en réalité, ses filles naturelles reconnues toujours trop tard et offrant pour preuve de cette identification "le thermomètre de mon coeur" ou le souvenir d'un sourire ou bien d'un regard, il est facile de voir dans ces rencontres romanesques, comme l'a fait Armand Bégué, le résultat d'une imagination érotique. Ce point de vue est confirmé par le Docteur Charpentier qui déclare : "... Restif ne recule pas devant l'aveu de l'inceste, mais disait-il bien la vérité ou n'était-il pas emporté par son imagination impudique?"⁹⁸. Quant aux descriptions précises d'inceste dans l'Anti-Justine, elles seront aisément attribuées à la salacité sénile de Restif, qui remplace, vers la fin de sa vie, les allusions à des rêves interdits. Maurice Heine dans son article "La vieillesse de Restif de la Bretonne" rappelle que Restif lui-même date le terme de ses désirs physiques à l'année 1785, c'est-à-dire alors qu'il était âgé de cinquante et un ans. Il lui semble

logique de considérer que les aventures que Restif rapporte dans M. Nicolas sont marquées des tendances séniles "d'un sexagénaire impuissant, persécuté et mégalomane qui se flattait de n'avoir pas procréé moins de deux cent dix-sept filles"⁹⁹. Maurice Heine conclut que malgré les descriptions et les allusions : "... les notes, où il détaille ses rapports avec elles [ses filles] ne révèlent pas qu'il leur ait jamais ravi autre chose que le spectacle de leur tour provocant et des mules vertes et roses que leur procurent ses attentions intéressées"¹⁰⁰. Maurice Heine voit la rédaction des mémoires de Restif comme un aveu complet de sa sénilité. Une question se pose : est-ce que l'inceste fut pour Restif un thème littéraire ou une réalité vécue? Le récit des aventures incestueuses où il fait défiler des groupes de soeurs, de tantes, etc. d'une même famille, ses propres filles, ses petites-filles semblent devoir confirmer l'opinion négative des biographes quant à leur réalité. Toutefois, "le Journal inédit de Restif de la Bretonne" qui va du 20 août 1787 au 23 mai 1795 et qui fut redécouvert à la Bibliothèque nationale, apporte des précisions révélatrices. D'après ce document, les actes incestueux n'auraient nullement fait partie d'un thème littéraire ou de désirs réalisés uniquement par l'écriture mais seraient en réalité la transcription littéraire d'actes commis par Restif. "Le Journal ne permet plus de douter que Restif ait eu avec

ses deux filles des relations incestueuses"¹⁰¹. Pierre Testud cite le journal où Restif a inscrit en notes abrégées et parfois en latin mais qui ne laissent aucun doute sur sa conduite envers Agnès et Marion, ni sur l'utilisation qu'il fait de la chaussure d'Agnès. Comme le remarque Pierre Testud, ces relations incestueuses eurent lieu surtout avec Agnès et cessèrent en 1793 après qu'Agnès, ayant obtenu son divorce, quitta le domicile paternel. Pierre Testud ajoute que sur huit années, les notations sur l'inceste et le fétichisme sont, en moyenne, mensuelles et de conclure : "Cela suffit cependant à établir que l'inceste et le fétichisme de la chaussure furent bel et bien pour Restif des réalités vécues"¹⁰².

Chez Restif, cette préoccupation pour l'inceste s'intègre à son complexe de paternité. En alliant ces deux éléments, Restif voit la possibilité d'atteindre son rêve impossible d'immortalité. Dans Les Posthumes, datant de 1802, Restif a pris comme point de départ une question que Cazotte lui posa après la lecture de M. Nicolas : "Que feriez-vous si vous recommenciez cette vie, et que vous fussiez maître des événements?"¹⁰³. La réponse de Restif sera le thème des Reviés, ouvrage perdu, dont certains feuillets ont été retrouvés par Pierre Louys, et qui selon Maurice Heine représentent une apologie de l'inceste dans lequel Restif voit un moyen de resserrer les liens des familles, mais plus encore le seul

moyen qui lui permettrait d'atteindre l'immortalité.

Comme le note Pierre Testud, le thème de l'inceste apparaît, dans l'oeuvre de Restif, bien avant qu'il ne devienne lui-même un père incestueux. Il donne comme exemple La Famille vertueuse [1767], et note que le thème se retrouve plus ou moins ouvertement dans d'autres ouvrages. Il fait une apparition discrète dans la première époque de M. Nicolas; Restif n'attribue-t-il pas l'éveil précoce de ses sens aux caresses plus ou moins innocentes de ses soeurs : "avec ses soeurs, il eut d'étranges expériences pendant son enfance; il admirait la plus jolie sensuellement ..." ¹⁰⁴. Il s'agira d'Ursule du Paysan perversi, dont Edmond, son frère fut l'amant. Marguerite, la servante du curé de Courgis, traite en mère le jeune Nicolas, alors âgé de quinze ans et ne réussit qu'à exalter l'imagination débordante de Nicolas. Nous retrouverons, plus tard, dans son engouement pour madame Parangon une trace de ce thème puisqu'elle sera non seulement la femme adorée pour sa beauté mais aussi pour les sentiments maternels qu'elle éprouva pour lui.

Restif utilise les chapitres sur son enfance afin d'introduire les principaux traits de caractère qu'il juge dignes d'attention et qui forment les piliers de sa personnalité. Plus que tout autre aspect, il met en évidence l'orgueil qui sera la source de ses actions, de sa conception du monde et

colorera la manière dont il se voit. Il se peint, dès son enfance, comme capable d'exceller non seulement parmi ses contemporains mais aussi comme étant de beaucoup supérieur à ses frères. Il insiste sur une perfection physique qui sera le reflet d'une perfection intellectuelle et morale. Il se dira posséder toutes les qualités physiques qui feront de lui un être exceptionnel. Souplesse, agilité, grâce s'allient à une intelligence supérieure et une mémoire incroyable ainsi qu'à des qualités de coeur remarquables qui ne seront surpassées que par des capacités viriles non moins remarquables. Les femmes le rechercheront pour toutes ces raisons. Lorsqu'il deviendra ouvrier, le lecteur ne s'étonnera pas de le trouver plus travailleur que tout autre. D'autre part, l'orgueil sera responsable de la timidité malade dont il souffrit depuis sa plus tendre jeunesse et qui jusqu'à un âge avancé le faisait hésiter à entrer dans un endroit public ou le forçait à faire demi-tour alors qu'il était convié à dîner. Le Docteur Louis Charpentier retrace l'origine de cette sauvagerie à un incident au cours duquel Restif fut accusé d'avoir commis une incongruité à l'égard d'une fillette et en conséquence exclu honteusement d'un groupe d'enfants qui se réunissaient chez messire Antoine Foudriat afin de se partager les rognures d'hosties. Restif écrit : "Telle fut la première origine de ma sauvagerie, dont un grand orgueil était la base; dès que je crus que je

n'étais plus aimé de tout le monde, que je n'étais plus admiré en tout, je devins honteux, et de honteux, je devins absolument sauvage ..." ¹⁰⁵. Il est intéressant de noter que Restif relate cet incident dans une note, en ayant grand soin de se trouver des circonstances atténuantes : madame Rameau, la mère de la fillette n'aimait pas Nicolas car le pasteur lui montrait de l'amitié, "il fallait me faire tomber dans quelque faute grave, qu'on pût citer. Le hasard la servit" ¹⁰⁶. Une fois de plus, Restif ayant rapporté un acte répréhensible et pour lequel il fut puni, trouve une explication qui lui permettra de satisfaire son orgueil et de rejeter sa culpabilité sur autrui. Nicolas est toujours innocent, c'est le hasard qui servira ses ennemis. Restif introduit un modèle qu'il utilisera dans tous ses écrits et qui lui servira à se disculper en accusant les autres de l'avoir rendu méchant.

La lecture de M. Nicolas montre que la raison profonde de sa timidité n'est pas à rechercher dans cet incident isolé, mais plutôt dans son immense orgueil. L'incident qu'il choisit de raconter n'est qu'un exemple des raisons qui le poussèrent à désirer une solitude préférable au risque de s'exposer à la raillerie. Bien qu'il se veuille aimé et admiré par son entourage, il préfère se tenir à l'écart, et devenir important par son absence, "Le sauvage M. Nicolas". Une susceptibilité à fleur de peau, faite de vanité, d'orgueil, d'insécurité,

d'horreur de la moquerie lui fait considérer toute critique comme une injure personnelle. De là à se croire en but à la persécution, il n'y a qu'un pas à faire et qu'il franchit aisément, utilisant son oeuvre comme le moyen de rectifier les injustices dont il fut la victime. Cette attitude, il la conservera toute sa vie. Lorsqu'il fuira la société, ce sera surtout la société des hommes puisqu'il les voit "comme des êtres durs, sévères, moqueurs, méchants" et responsables de sa conduite : "J'ai été bon, obligeant, aimable, et je ne le suis plus. Les hommes m'ont rendu méchant, haineux, indignataire comme un autre Timon"¹⁰⁶. Les femmes, par contre, ne présentent aucun danger puisque par définition elles sont des êtres passifs donc facilement dominés. Si les hommes l'effarouchent et le mettent en fuite, il recherchera et se complaira dans la société des femmes.

On peut dire que tout comme sa timidité, sa mythomanie a pour origine l'orgueil qui lorsqu'il est associé à une imagination débordante produira les songes éveillés, les récits compensatoires qui altèrent une vérité peu susceptible de plaire à un être qui se veut supérieur. Cependant, il refusera de reconnaître cette tendance au mensonge. Comment aurait-il pu admettre avoir altéré la vérité alors qu'il écrivait pour tout "dévoiler"? Rien de plus simple : "transposer n'est pas mentir"¹⁰⁷; aussi transposera-t-il allègrement dans tous ses écrits.

Restif ne se contente pas de rapporter les aspects négatifs de sa personnalité. Les qualités qu'il se reconnaît feront partie intégrante du portrait psychologique qu'il brosse. Il aura été depuis toujours un travailleur acharné, s'appliquant de toutes ses forces aux tâches qui lui sont dévolues. "Par cette religion du travail, il reste et restera toujours un Restif"¹⁰⁸. A cette ardeur au travail, il associera la sobriété, l'économie, qualités qui contribueront à l'intégrer plus profondément à son origine paysanne resserrant ainsi les liens avec son excellent laboureur de père.

La troisième époque de M. Nicolas marque la fin de l'enfance, la fin d'une vie calme rythmée par les travaux des champs. Son séjour à Courgis où il a mené une vie austère, sans tendresse mais où ses études de latin et la découverte de son cher Térence élargirent son horizon, indique déjà la rupture qui va se produire. Après le désastre de Courgis, Restif va retourner à Sacy. Il a seize ans et a commencé la rédaction de ses cahiers qu'il continuera jusqu'à la fin de sa vie. Il aurait voulu épouser Marie-Jeanne Levêque mais son père s'opposa non seulement à ce mariage mais aussi au désir que Nicolas avait de rester au domaine des Restif. La propriété n'était certainement pas suffisante pour subvenir aux besoins des nombreux enfants d'Edme Restif, et Nicolas ayant fait preuve de certaines capacités intellectuelles, on jugea plus sage de le mettre en

apprentissage chez Michel-François Fournier, imprimeur à Auxerre, gendre du notaire Collet, un vieil ami, presque un parent. C'est alors, suivant A. Bégué, qu'il fut, pour la première fois, livré à lui-même, laissé sans direction et qu'il s'éloigna des principes qui lui avaient été inculqués. C'est également, durant cette période que sa soif de culture fit de lui un avide lecteur. Notre apprenti que son rôle d'ami de la famille mettait à part, ne connut, que pour un temps très court, la vie difficile des apprentis. En effet, il fut admis au sein de la famille Fournier dont il partagea les repas et la vie. "Je fus considéré comme le fils de l'ami de son père; on ne me tutoya plus; on mit le Monsieur avant mon nom"¹⁰⁹. A Auxerre, petite ville où pour la première fois, il connaît la liberté, il se fait des relations surtout féminines. Restif consacre la quatrième époque de M. Nicolas à ses années d'apprentissage à Auxerre qui s'achevèrent en 1755.

Remarquablement, alors que les chapitres réservés à son enfance ont permis à Restif de se décrire mais aussi de décrire la vie quotidienne au village, les paysans, leurs travaux, leurs jeux, la quatrième époque relate la vie de Nicolas chez les Parangon non en fonction de son apprentissage sur lequel il ne donne que peu de détails mais de ses aventures amoureuses. Il ne nous fait grâce d'aucun nom des jeunes filles qui retiennent son attention. Restif, adolescent, les sens constamment en

éveil, est attiré sexuellement par un grand nombre de jeunes filles pour qui il compose une quantité de vers que lui-même s'accorde à reconnaître assez mauvais. Il se décrit comme un jeune homme innocent, doué d'un tempérament passionné qui sera corrompu par la ville, et par un personnage qu'il introduit alors, Gaudet d'Arras, moine perversi qui se fera le guide de Nicolas. Sa sinistre influence sur le jeune homme ira grandissante et sera la cause principale de la corruption de Nicolas. De sérieux doutes subsistent quant à la réalité de l'existence de ce personnage mystérieux. Gilbert Rouger qui est considéré comme une autorité en ce qui concerne les faits biographiques n'a trouvé aucune trace d'un moine Gaudet et cela en dépit des assertions de Tabarant :

... la mention "d'Arras" simple rappel du couvent où certains moines avaient fait profession, revient en série dans les anciens registres de décès des cordeliers mais sans rien qui permette d'associer aux turpitudes et aux crimes du démon en froc campé par Restif dans le Paysan perversi¹¹⁰.

Armand Bégué, au contraire, considère que ce personnage essentiel n'a pu être inventé de toute pièce : "modifié ou non, Gaudet a dû exister: Restif n'a jamais su créer de toutes pièces un personnage vivant. A moins que Gaudet ne soit un dédoublement de Restif lui-même, qui aurait incarné en lui le démon ...¹¹¹ Chadourne considère ainsi comme possible que Gaudet d'Arras soit en fait un dédoublement de Restif. Il semble bien être l'incarnation du démon qui le hante et sur

qui Restif peut rejeter toute la responsabilité de ses défauts, de ses vices, de sa corruption, tout en restant ainsi pour ses lecteurs la victime de la perversion d'un autre.

Le récit du séjour à Auxerre permet à Restif de développer son amour-passion pour la vertueuse madame Parangon qui incarnera un idéal féminin presque aussi parfait que celui de Jeannette, et qui restera au coeur même de ses pensées. A travers le récit de ses souvenirs de jeunesse, groupés autour de sa vie amoureuse, Restif continuera à ajouter des touches à son profil psychologique. Il se décrit souvent en but à des persécutions; toutefois, son intelligence lui permet de renverser les événements au détriment de ses ennemis.

Le récit de ses multiples amours apportera une autre dimension à sa personnalité. L'exemple le plus notoire sera son aventure avec Madelon et la mort de celle-ci dans des circonstances douteuses. Nicolas épris de Madelon rêva avec elle d'un mariage qu'il projeta pour la fin de son apprentissage tout en promettant de l'épouser "en cas de grossesse". Lorsque sa "chère petite femme" lui rappelle sa promesse, il fait preuve d'un manque d'enthousiasme évident. Fort à propos, Madelon meurt avant même qu'il ait eu à informer ses parents. Les circonstances de sa mort sont obscures; Restif déclare qu'elle mourut des suites d'une chute. Toutefois, certains détails donnés par Restif semblent jeter un doute quant à la réalité de cet accident. Marc Chadourne soupçonne que la mort

de Madelon fut le résultat d'un avortement et explique le récit de Restif comme le résultat d'une hallucination. La seule chose dont on soit sûr c'est qu'elle mourut le 11 mars à l'âge de vingt-deux ans. La réaction de Nicolas à la mort de Madelon est particulièrement intéressante. Il se complaît dans son désespoir, s'y vautre littéralement, semblant se délecter au souvenir de sa douleur passée qui engendre une sorte de plaisir.

Quant aujourd'hui au bout de quarante-et-un ans, j'imprime ces mêmes stances douloureuses ... : j'y lis le nom de Madelon Baron : mon imagination me reporte au-delà de ces temps ... si regrettés de ma jeunesse, pour me ramentevoir douloureusement tout ce que j'ai perdu, puis revenir sur tout ce que j'ai souffert de perfidies, de trahisons, d'ingrattitudes ...¹¹².

Restif se plaît à s'entendre sangloter et gémir. Il se regarde souffrir et consacrera même des vers à son désespoir. La description de sa propre souffrance occupe nombre de pages sans qu'on y trouve, pas même une seule fois, un regret apitoyé sur le triste sort de la pauvre Madelon. Son chagrin sera vite adouci grâce aux attentions maternelles de madame Parangon. Restif va s'installer confortablement dans une peine qui le rend intéressant et lui vaut l'attention de son entourage. Restif a voulu donner la preuve de son extrême sensibilité et il n'a réussi qu'à mettre en relief un égoïsme extraordinaire.

Finalement consolé après l'apparition du soi-disant fantôme de Madelon, il peut écrire :

Je fus tranquille depuis ce moment fortuné : plus de remords, mon épouse les avait chassés de mon coeur. J'étais convaincu de sa pureté, de son innocence : j'étais glorieux d'avoir été son mari, l'unique objet de sa tendresse. Ha! comme elle m'aimait! que j'aurais été heureux!...

Nicolas peut enfin reprendre sa chasse aux jeunes filles, libre également de poursuivre sa passion pour Madame Parangon.

Déclaré compagnon en mai 1755, selon Rouger, il quitta Auxerre à l'expiration de son contrat alors que Tabarant estime qu'il fut chassé par son patron. Il se rendit à Paris afin de travailler pour l'Imprimerie royale.

La cinquième époque raconte essentiellement les aventures de Restif à Paris. Ayant quitté Paris pour Dijon puis éventuellement de retour à Auxerre où il travailla comme prote chez son ancien patron, il fait la connaissance d'Agnès Lebègue qu'il épousa le 22 avril 1760. En 1761, après la naissance d'Agnès Restif et à la suite d'une brouille avec Fournier, il revint à Paris où il trouva un emploi d'ouvrier imprimeur. Sa famille le rejoignit peu après. Il connut une vie turbulente, partagée entre la course au plaisir et des périodes de chômage et de misère noire. Il fut, nous dit-il, rendu malheureux par Agnès Lebègue qui le bafoua, le persécuta.

Dans M. Nicolas il rapporte :

Ce fut avec une ivresse de joie qu'Agnès me quitta, emportant tous les meubles, tout le linge quoiqu'il me vint de ma mère [...] Je respirai enfin; je travaillai tranquillement au moins et si je manquais souvent du

nécessaire, je n'étais pas troublé dans mes souffrances par une furie toujours prête à me contrarier dans les plus petites choses¹¹⁴.

En 1767, Restif alors âgé de trente-trois ans publia son premier roman, La Famille vertueuse. Il fut transporté de joie. Etre auteur était la légitimation de son orgueil. Sa vie en fut transformée. Il redoubla d'efforts dans son travail, se lia avec nombre de grands de la cour et des lettres et n'hésita pas à les mentionner avec une sorte d'orgueil puéril. Il eut enfin le plaisir d'être introduit dans les salons grâce à son ami Mercier. La fin de sa vie fut marquée par la maladie et la misère, suivant la perte de toutes ses économies dans la débacle des assignats. Ses derniers moments furent cependant adoucis par une femme "ange descendu du ciel pour soulager ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, le génie dans l'infortune"¹¹⁵. Il s'agissait de Fanni de Beauharnais, tante de l'impératrice. Selon Havelock Ellis, Restif conserva jusqu'à la fin de ses jours, ce charme qui, selon lui, le rendait irrésistible s'il faut en croire la lettre d'une jeune Allemande, Helmina von Chezy qui le rencontra en 1802 chez la comtesse de Beauharnais :

There was something winning and attractive in his appearance. He was of fairly good height, rather plump, and wore his hair like Bernardin de St-Pierre, in natural curls falling on his neck, his face was oval, the nose soft, the mouth pleasant, the large eyes full of expression, with bright and loving glance; his gentle voice struck the heart. He was so charming to me, as a man in the decline of manly vigor ought to treat a young girl¹¹⁶.

Portrait qui aurait certainement plu à M. Nicolas. Restif mourut le 3 février 1806.

Comme Maurice Heine l'a fort justement remarqué "Restif de la Bretonne convaincu que la vie et l'oeuvre se confondent, voulut que son oeuvre perpétuât sa vie"¹¹⁷. Toutefois, contrairement à l'opinion du critique, la rédaction des mémoires de Restif ne sont pas comme un "aveu complet de sa sénilité". Il s'agit plutôt d'une mise au point d'un homme vieillissant et malheureux qui cherche à se retrouver et à se justifier par l'écriture.

Plus qu'une autobiographie, M. Nicolas sera une synthèse de son oeuvre toute entière, amalgame de réalité et de rêve :

It is veracious in a sense deeper than literal truthfulness because it truly brings us before the whole man uncompromisingly, even in his credulity and his vanity and his spitefulness as well as in his sudden impulses of generosity or humility; it is true to nature even when it is not true to fact¹¹⁸.

L'analyse détaillée des trois premières époques de M. Nicolas nous a permis de reconstituer le portrait psychologique de Restif. Il est évident que tous les traits de caractère, toutes les attitudes de Restif sont présents; pleinement développés et cela depuis sa naissance. Il n'y aura aucune évolution apparente de sa personnalité dans les époques suivantes. Il s'est décrit comme un être complet, fini, proche d'une certaine idée de la perfection et dès lors n'ayant aucun besoin de transformation. Restif, âgé de cinquante ans, s'est vu comme un être statique,

entouré de circonstances, d'événements qui eux changent et influencent le cours de sa vie. Son oeuvre littéraire se fait l'écho de l'homme que fut Restif puisqu'elle est le récit de sa vie et de ses aventures.

Restif semble s'être révélé plus qu'il n'en a eu conscience.

Le Docteur Charpentier caractérise Restif de la manière suivante :

L'agitation tant motrice que psychique, l'orgueil allant jusqu'à l'hypertrophie et le culte du moi; la sauvagerie qui née timidité deviendra susceptibilité et méfiance pour aboutir à l'esprit de persécution; la tendance au mensonge et la fabulation se présentant sous la forme d'imagination débordante, et surtout, et par dessus tout, une tournure érotique se manifestant sous les formes les plus diverses et les plus accusées¹¹⁹.

Cette définition du caractère de Restif semble conforme dans les grandes lignes au portrait psychologique qu'il nous est permis d'établir d'après notre étude. Il révèle une nature soupçonneuse, questionnant les motifs des autres, constamment sur le qui-vive. Il interprète les actions et même les pensées d'autrui. C'est ainsi qu'il peut, dans M. Nicolas, utiliser comme thème fréquent l'attitude omnisciente de celui qui a observé, qui a connaissance des faits. Il sait toujours ce qui se passe même s'il est absent. Si certaines personnes se parlent, il sait de façon absolue qu'il est l'objet de leur conversation. Il apprend à l'insu d'autrui, caché entre deux portes, mais toujours par accident, ce qui se dit à son sujet. Il examine et interprète chaque fait, chaque geste, chaque parole, retenant ce qui confirme ses soupçons et rejetant ce qui semble démentir ses

théories. Ce qu'il recherche, c'est la vérité mais la vérité, selon Restif. Il perçoit sélectivement les actions des autres, s'accordant ainsi la possibilité de rejeter toute responsabilité. Il s'est vu en but à la jalousie de ses camarades, de ses maîtres, de ses frères; ses patrons l'exploitèrent et ses amis le trahirent. "Toute critique sera pour lui une injure, tout conseil un affront"¹²⁰. Il se brouilla avec un bon nombre de ses amis tels Nougaret, Grimaud de la Reynière, son dessinateur Sergent ... Il est convaincu d'être persécuté par ceux qui envient ses capacités physiques et mentales. A ces soi-disantes persécutions, il répond d'une manière de plus en plus hostile, devenant de plus en plus soupçonneux, et de plus en plus solitaire. Il cherche à se venger par l'écriture de tous les affronts, réels ou imaginaires. Agnès Lebègue, sa femme, sera l'objet de sa colère et dans M. Nicolas il ne lui épargnera aucune avanée. L'imagination dont il fait preuve lui permet de transformer, de déformer une réalité qui ne correspond pas à ses désirs. Dans toutes les situations où il se trouve, il écoute, il observe et il cherche la preuve qui confirmera ses soupçons, interprétant le monde qui l'entoure en fonction d'idées préconçues sans jamais perdre le processus logique de sa pensée. Toujours sur la défensive, lorsqu'il se sent dans une position vulnérable, il choisit de s'isoler dans une sauvagerie orgueilleuse plutôt que de s'exposer à un ostracisme humiliant.

Ainsi le portrait que Restif fait de lui-même laisse une impression d'arrogance rigide, de personnalité mégalomane, agressivement méfiante, caractérisée par un orgueil exagéré, un égoïsme outrancier et une susceptibilité anormale. S'il ne souffrit pas, comme remarque le Docteur Charpentier "d'un délire vrai de la persécution", il n'en est pas moins évident que les symptômes mentionnés, ci-dessus, sont caractéristiques d'une personnalité paranoïaque qui est tout à fait capable de fonctionner dans un monde réel à l'aide d'un système logique, systématique élaboré dans le but d'accommoder ses illusions et ses rêves. Restif paraît à travers ses écrits comme un cas classique de paranoïa :

The lives of paranoid individuals are replete with failures in critical life situations - social, occupational, and marital - stemming from their rigidity, their unrealistic goals, and their inability to get along with other people. Such failures jeopardize their view of themselves ... and expose their easily wounded pride to what they interpret as the rejection, scorn and ridicule of others¹²¹.

A cette personnalité paranoïaque vont se greffer comme nous l'avons déjà signalé certaines manifestations pathologiques de sa sexualité, qui, selon les psychologues modernes, sont fréquemment le résultat d'une adaptation et d'un apprentissage psychosexuels faussés, le fétichisme traduisant les doutes qu'il avait de sa masculinité et surtout sa crainte d'humiliation. Quant à l'inceste, c'est pour lui le moyen de se perpétuer

et d'approcher l'immortalité. Les actes incestueux qu'il commit avec ses filles alors qu'il était âgé et que toutes deux étaient adultes tendent à indiquer que l'on peut associer sa conduite à sa paranoïa et à un relâchement des contrôles internes qui lui permettaient de distinguer entre la réalité et le rêve éveillé.

Le caractère complexe, l'influence d'une personnalité pathologique qui souvent n'arrive pas à faire la part entre le fantasme et la réalité ont, sans nulle doute, influencé et coloré d'une manière toute personnelle la vision que Restif eut de l'éternel féminin. "Tout en lui est passion, aussi bien passion des femmes que passion d'action, passion de raisonner, passion d'écrire"¹²².

Dès lors, la connaissance psychologique de Restif l'homme représente une étape importante dans l'étude que nous avons entreprise.

Notes du chapitre I

- 1 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, introduction, p. XLV.
- 2 Ibid., p. XLI.
- 3 Ibid., tome III, p. 54.
- 4 Gilbert Rouger, "Restif auxerrois", Annales de Bourgogne, tome II, mars 1930, cité par J.R. Childs.
- 5 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, vol. IV, p. 19.
- 6 Ibid., vol. I, p. 387.
- 7 Ibid., vol. I, note de l'auteur.
- 8 Pierre Choderlos de Laclos, Les Liaisons dangereuses, p. 17.
- 9 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, vol. I, p. XLI.
- 10 Ibid.
- 11 Ibid., p. XIII.
- 12 Ibid., p. XXXVII.
- 13 Ibid.
- 14 Ibid.
- 15 La note de l'éditeur Liseux remarque que si la dédicace est bien datée de 1777, la phrase concernant J.-J. Rousseau a du être ajoutée plus tard puisque Les Confessions n'ont été connues qu'en 1782.
- 16 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, vol. I, p. XXXVIII.
- 17 Ibid., p. XXXIX.
- 18 Ibid., p. XLIII.
- 19 Ibid., p. XLII.
- 20 Ibid.
- 21 Ibid., p. XLIII.

Notes du chapitre I (suite)

- 22 Ibid., p. XLV.
- 23 Ibid.
- 24 Ibid.
- 25 Restif de la Bretonne, La Vie de mon père, p. VIII.
- 26 Ibid., p. IX.
- 27 Ibid., p. XLV.
- 28 Restif de la Bretonne, Le Paysan perverti, p. 14.
- 29 Restif de la Bretonne, La Vie de mon père, note 66, p. 281.
- 30 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, vol. I, p. LV.
- 31 Restif de la Bretonne, La Vie de mon père, chronologie par Rouger, p. XXXVIII.
- 32 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, vol. I, p. 462.
- 33 Pierre Trahard, Les Maîtres de la sensibilité française, p. 153.
- 34 Armand Bégué, Etat présent des études sur Restif de la Bretonne, p. 41.
- 35 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, vol. I, p. 7.
- 36 Ibid., p. 11.
- 37 Ibid., p. 39.
- 38 Ibid., p. 7, note 1.
- 39 Ibid., p. 7.
- 40 Ibid., p. 9.
- 41 Ibid., p. 17.
- 42 Ibid.
- 43 Ibid.

Notes du chapitre I (suite)

- 44 Ibid., p. 17.
- 45 Ibid., p. 19.
- 46 Ibid., p. 38.
- 47 Ibid., p. 39.
- 48 Ibid., p. 188.
- 49 Ibid.
- 50 Ibid., p. 497.
- 51 Ibid., vol. II, p. 90.
- 52 Ibid., p. 10.
- 53 Ibid., vol. I, p. 173.
- 54 Ibid., p. 57.
- 55 Ibid., p. 165.
- 56 Ibid., p. 173.
- 57 Ibid., p. 181.
- 58 Ibid., p. 237.
- 59 Ibid., pp. 259-260.
- 60 Ibid., p. 333.
- 61 Ibid.
- 62 Ibid., p. 335.
- 63 Ibid., p. 352.
- 64 Ibid., p. 353.
- 65 Dr Louis Charpentier, "Restif de la Bretonne, Etude psychologique", Hippocrate, p. 582.
- 66 Ibid.,

Notes du chapitre I (suite)

- 67 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, vol. I, p. 7.
- 68 Ibid., p. 10, note 1.
- 69 Ibid., p. 127.
- 70 Ibid., p. 121.
- 71 Paul Hoffmann, La Femme dans la pensée des Lumières, p. 338 : "L'avantage de l'amour sur la débauche, c'est la multiplication des plaisirs. Toutes les pensées, tous les goûts, tous les sentiments deviennent réciproques. Dans l'amour, vous avez deux corps et deux âmes; dans la débauche, vous avez une âme qui se dégoûte même de son propre corps".
- 72 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, vol. I, p. 40.
- 73 Ibid.
- 74 Ibid., p. 57.
- 75 Ibid.
- 76 Ibid., p. 55.
- 77 Marc Chadourne, Restif de la Bretonne ou le siècle prophétique, p. 29.
- 78 Armand Bégué, Etat présent des études sur Restif de la Bretonne, p. 46.
- 79 Ibid., note 1.
- 80 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, vol. I, p. 100.
- 81 Ibid., p. 44.
- 82 Alfred Adler, "Individual psychology", Personality and psychotherapy, p. 155.
- 83 Dr Louis Charpentier, ibid., p. 588.
- 84 Ibid.

Notes du chapitre I (suite)

- 85 Armand Bégué, ibid., p. 57.
- 86 Ibid., p. 46.
- 87 Ibid.
- 88 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, vol. I, p. 42.
- 89 Ibid., p. 43.
- 90 Ibid., p. 44.
- 91 Ibid., p. 42.
- 92 Ibid.
- 93 Ibid., p. 273.
- 94 James Leslie McCary, Human Sexuality, p. 288.
- 95 Armand Bégué, ibid., p. 63.
- 96 Ibid.
- 97 Béatrice Didier, Sade, p. 32.
- 98 Dr Louis Charpentier, ibid., p. 596.
- 99 Maurice Heine, "La vieillesse de Restif de la Bretonne", Hippocrate, p. 614.
- 100 Ibid., p. 615.
- 101 Pierre Testud, "Le Journal inédit de Restif de la Bretonne", Studies on Voltaire and the eighteenth century, p. 1578.
- 102 Ibid., p. 1579.
- 103 Maurice Heine, ibid., p. 621.
- 104 Armand Bégué, ibid., p. 59.
- 105 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, vol. I, p. 25.
- 106 Ibid.

Notes du chapitre I (suite)

- 107 Dr Louis Charpentier, ibid., p. 584.
- 108 Marc Chadourne, ibid., p. 50.
- 109 Ibid., p. 118.
- 110 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, vol. I, p. 468.
- 111 Marc Chadourne, ibid., p. 84, note I.
- 112 Armand Bégué, ibid., p. 56, note 4.
- 113 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, vol. I, p. 139.
- 114 Ibid., p. 173.
- 115 Ibid., vol. III, p. 654.
- 116 Maurice Heine, ibid., p. 627.
- 117 Havelock Ellis, From Rousseau to Proust, p. 170.
- 118 Ibid., pp. 178-179.
- 119 Dr Louis Charpentier, ibid., p. 580.
- 120 Ibid., p. 585.
- 121 Coleman, Butcher, Carson, Abnormal psychology and Modern Life, p. 435.
- 122 Vallery-Radot, cité par J. Rives Childs, Restif de la Bretonne, Témoignages et Jugements. Bibliographie, p. 7.

Chapitre II

Restif de la Bretonne et les femmes : La réalité et l'imaginaire

L'étude de la personnalité de Restif de la Bretonne est intimement liée à son inlassable prédilection et à son inaltérable fascination pour les femmes. Comme il a été signalé au cours du chapitre précédent, l'obsession de Restif l'homme pour Restif l'écrivain se confond le plus souvent avec l'intérêt tout aussi obsessionnel qu'il porta aux femmes. Il n'est donc guère surprenant que les femmes représentent un des thèmes principaux de sa création littéraire puisque c'est à travers les femmes et par elles qu'il va se chercher et se définir.

Jean Bloch, dans son article "Women and the Reform of the Nation" déclare : "The second half of the eighteenth century produced an upsurge of interest in the position of women and their role in society"¹. Ainsi qu'elle le signale, le rôle et la place de la femme dans la société fut très certainement remis en question à cette époque; non pas que cela fût un sujet nouveau. En effet, le dix-septième siècle produisit des études et des écrits qui se voulaient de réexaminer la femme et son rôle, ouvrant ainsi le débat sur la relation entre les différences sexuelles et les capacités intellectuelles.

C'est, cependant, au dix-huitième siècle, période d'engagement et de remise en question, qu'Helvetius identifia ainsi le problème : "L'organisation des deux sexes est sans doute très différente à certains égards : mais cette différence doit-elle être regardée comme la cause de l'infériorité de l'esprit des femmes?"².

La question ainsi posée fit couler beaucoup d'encre et fut résolue de manière diverse par ceux qui s'y intéressèrent. Helvetius répondit à sa propre question de manière catégorique :

Non : la preuve du contraire, c'est que nulle femme n'étant organisée comme un homme, nulle en conséquence, ne devrait avoir autant d'esprit. Or les Saphos, les Hyppathies, les Elizabeths, les Catherines II, Etc. ne le cèdent point aux hommes en génie. Si les femmes sont en général inférieures, c'est qu'en général elles reçoivent encore une plus mauvaise éducation³.

Diderot, toutefois, nous dit E. J. Gardner, exprime une opinion sensiblement différente et qui paraît plus proche de celle de ses contemporains. Il considère que les femmes ne peuvent revendiquer une égalité intellectuelle. Il rationalise son attitude "not on divine ordinance but on female anatomy and physiology, from which he derives psychological differences between the sexes"⁴. Pour Diderot, la cruauté de la société représente, tout simplement, la continuation de la cruauté de la nature⁵. Condorcet, nous dit E. J. Gardner, partageait avec Helvetius l'idée d'une égalité latente des sexes : "Les droits des hommes résultent uniquement de ce qu'ils sont des

êtres sensibles susceptibles d'acquérir des idées morales, et de raisonner sur ces idées. Ainsi les femmes ayant ces mêmes qualités, ont nécessairement des droits égaux"⁶.

Choderlos de Laclos envisage le problème quelque peu différemment. La femme naturelle fut sans aucun doute l'égale de l'homme naturel. Cependant, il écrit : "nées compagnes de l'homme, vous êtes devenues son esclave; comment enfin dégradées de plus en plus par votre longue habitude de l'esclavage, vous en avez préféré les vices avilissants, mais commodes, aux vertus plus pénibles d'un être libre et respectable"⁷. En fait, il compare le sort des femmes au sort des noirs dans les colonies et dans son "Discours sur l'origine de l'inégalité des femmes", il introduit la notion de colonialisme masculin. Malheureusement "le mal est sans remède" car tout esclavage étouffe les facultés et dès lors, la femme sans liberté ne pourra être éduquée et ne pourra donc aspirer à retrouver une égalité qu'elle perdit lorsqu'elle perdit la liberté de la femme naturelle. On peut dire que Laclos rejoint, en partie, la pensée de Condorcet qui lui aussi était convaincu que la femme avait perdu tout droit à l'égalité, dès le moment où elle avait perdu sa liberté, c'est-à-dire lorsqu'elle accepta, par la force des choses, de se subordonner à l'homme. Néanmoins, il existe une différence car Choderlos de Laclos, assez pessimiste, ne peut concevoir de changement à cet état de fait alors que

Condorcet, lui, au contraire, n'envisage de progrès possible pour la société que dans le rétablissement du principe d'égalité entre les sexes :

Parmi les progrès de l'esprit humain les plus importants pour le bonheur général, nous devons compter l'entière destruction des préjugés, qui ont établi entre les deux sexes une inégalité de droits funeste à celui même qu'elle favorise ... Cette inégalité n'a eu d'autre origine que l'abus de la force, et c'est vainement qu'on a essayé depuis de l'excuser par des sophismes⁸.

J.-J. Rousseau, lui, n'a vu aucune raison d'engager le débat puisqu'il lui semble difficile d'effectuer une comparaison entre deux éléments si différents. En réalité, il est clair que lorsque J.-J. Rousseau s'intéresse au problème de l'égalité, il n'envisage qu'une moitié de la population. Il paraît évident, d'après son oeuvre, que les femmes font partie d'une espèce inférieure. Si la liberté de pensée est jugée essentielle à Emile, il n'en sera pas question pour Sophie. Elle sera élevée de manière à être la digne épouse d'Emile après avoir été la fille dévouée de ses parents. Ce que l'on attend d'elle, c'est la soumission, et son éducation entière sera vouée à lui enseigner que "la femme est faite pour plaire à l'homme", idée que Restif de la Bretonne approuvera complètement et qu'il reprendra à son propre compte. Si J.-J. Rousseau recommande que Sophie acquière des connaissances qui iront en-deçà de celles nécessaires à la tenue de son ménage, c'est pour qu'elle devienne une compagne plus agréable. Son rôle de mère sera vu

comme la preuve irréfutable que toute son existence ne peut se concevoir qu'en relation avec les hommes et par rapport à eux⁹. Il n'est donc pas surprenant que J.-J. Rousseau ait pu déclarer :

Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance¹⁰.

En d'autres termes, les femmes ne peuvent exister qu'à travers les hommes et pour les hommes, n'ayant été mises sur terre que pour assurer le confort de ces messieurs. Notons, toutefois, que J.-J. Rousseau réserva un sort un peu moins avilissant à Julie de Wolmar. Grâce à sa noblesse d'âme et de caractère, à sa finesse, elle sera un modèle acceptable de la femme digne d'être le chef spirituel de la famille, de la mère idéale. Il est fort probable que Julie plus que Sophie fut responsable de l'adulation de J.-J. Rousseau par les femmes de son époque, ce qui conduisit Condorcet à commenter avec une ironie tempérée d'amusement : "... On peut me soupçonner d'une envie secrète de le diminuer; et depuis que Rousseau a mérité leurs suffrages, en disant qu'elles n'étaient faites que pour nous soigner propres qu'à nous tourmenter, je ne dois pas espérer qu'elles se déclarent en ma faveur"¹¹.

Voici, fort brièvement rapporté, un aperçu de la pensée de quelques philosophes et auteurs du dix-huitième siècle, au

sujet de la condition mais surtout de la place de la femme. Ces démarches ont représenté un exercice purement intellectuel; aussi nous a-t-il paru tout aussi essentiel de nous pencher sur ce que fut la réalité sociale, c'est-à-dire le statut de la femme au dix-huitième siècle.

Les frères Goncourt consacrerent un long volume à ce sujet. Malgré un examen qui fut influencé, sans aucun doute, par des préjugés communs au dix-neuvième siècle, il est possible de relever certains aspects de la condition de la femme qui apparaissent comme pertinents à notre étude. Tout d'abord, le rôle de la femme se définit essentiellement en fonction de la classe sociale à laquelle elle appartenait. Si elle était noble et de plus mariée, la soumission de la femme à l'homme semble avoir été un point de moindre importance, permettant à la femme de jouir d'une plus grande liberté, ce qui conduisit Poulain, Dinouart et Riballier à se permettre de déclarer que les femmes pourraient fort bien être aussi capables que les hommes¹². Selon les Goncourt, les jeunes filles bien nées, une fois mariées à celui choisi par leurs parents "acceptaient l'homme pour l'état qu'il allait leur donner, pour la vie qu'il devait leur ouvrir, pour le luxe et les coquetteries qu'il devait leur permettre"¹³. Le mariage ouvrait la porte à une vie de dissipation, à la poursuite d'un bonheur qui bien souvent leur échappait, égarant leur désillusion dans un

tourbillon effréné de plaisirs.

La femme appartenant à la classe bourgeoise, toujours selon les Goncourt, n'avait pas les loisirs, ni les moyens de s'étourdir dans une recherche vaine de plaisirs. Son rôle est tout entier dans l'accomplissement de son devoir de femme et de mère. Elle est la gardienne de "l'ordre du bonheur bourgeois"; à elle, revient la tâche de veiller aux soins du ménage, à l'éducation tant spirituelle que séculaire de ses enfants : "Ici dans les familles de labeur, les enfants ne sont pas détachés des mères par la dissipation et les exigences du monde : ..." ¹⁴. Oubliant, fort à propos, que les enfants sont détachés de leur mère par les exigences économiques et culturelles. Comme le remarque Elisabeth Badinter, la mise en nourrice, au dix-huitième siècle, s'étendait à toutes les couches de la société. Il semble que les Goncourt aient considéré comme fait acquis le thème du retour à la nature surtout en ce qui concerne les femmes de la classe bourgeoise. Il est vrai que les jeunes filles étaient formées dans le but de remplir leurs obligations du ménage, sans pour cela négliger l'étude des arts : "elles recevaient une éducation moitié populaire, moitié mondaine ..." ¹⁵, consacrant l'essentiel de leur temps à l'acquisition des connaissances utiles à leur vie future. Elles menaient une vie essentiellement simple et régulière au sein du cercle de famille se rendant à l'occasion

au théâtre. Quant au mariage, s'il fallait l'approbation des parents, à l'encontre de leurs soeurs bien nées, elles avaient le droit d'émettre une opinion, et leurs parents, le plus souvent hésitaient à forcer leur volonté. Une fois mariée, la femme bourgeoise menait une vie tout à fait différente de celle de sa contre-partie noble; "au lieu d'être une libération; il [le mariage] donne des devoirs à la femme, au lieu de lui apporter des droits; il lui ferme le monde au lieu de le lui ouvrir"¹⁶. Le mariage est, pour elle, un choix plein de gravité car si le choix n'est pas judicieux, elle se condamnera plus que certainement à une vie dans la misère. D'autre part, ayant eu l'exemple de ses parents "que le mari a conservé, dans la bourgeoisie, l'autorité de l'homme sur la femme"¹⁷ elle se contentera de conserver ce rôle à son mari, par tradition et par habitude. Toutefois, comme le remarquent fort judicieusement les Goncourt, la classe bourgeoise, de par sa composition, représente maints degrés, et de citer les femmes apparentées à la haute magistrature comme étant au sommet de la bourgeoisie et qui sont, pour eux, caractérisées par une certaine rigidité dans le devoir mais qui, néanmoins, au cours du siècle encourageront les échelons supérieurs de la bourgeoisie à se rapprocher du mode de vie des dames de qualité, empruntant le plus souvent les ostentations de la noblesse. Mais, ils signalent que les femmes qui

appartiennent à la grande majorité de la classe bourgeoise, semblent avoir résisté à ce qu'ils conçoivent comme une corruption : "Les vertus du mariage, du ménage, de la famille, se réfugient dans cet ordre moyen et s'y conservent"¹⁸.

Pour les Goncourt, le rôle de la femme du peuple se réduit à bien peu. Elle est décrite comme "une femme qui semblera d'une autre race que les femmes de son temps"¹⁹. Il est aisé de voir que les Goncourt furent évidemment victimes de leurs préjugés. Pour eux la femme du peuple est caractérisée, essentiellement par sa grossièreté physique qui reflète et qui s'allie inévitablement à sa grossièreté morale et intellectuelle. Elle est endurcie par les rigueurs des gros travaux, cherchant de la même manière que son compagnon, l'oubli de la misère dans l'ivrognerie. Elle est la poissarde à la langue savoureuse qui mêle la ruse à la bêtise, intéressante comme un animal exotique, ayant abdiqué toute humanité. Elle ne possède qu'une seule ressource, si elle veut échapper à une vie faite de privations, de maladies, et de misère : son corps. C'est dans cette classe de la société que vont se recruter les filles de joie, mais aussi les demi-mondaines qui iront chercher une vie meilleure comme figurantes, danseuses, chanteuses ou même actrices. Les planches les affranchiront de la pauvreté, tout en leur permettant de "ne plus être soumises au bon plaisir de la police, pour jouir de l'inviolabilité commune,

et entrer pour ainsi dire dans une possession absolue de sa personne"²⁰. Malgré une certaine tendance des Goncourt à moraliser, forts du bien-fondé de leurs opinions préconçues, ils sont pourtant parvenus à décrire d'une façon réaliste, la condition de la femme à cette époque. Si l'on s'en rapporte à divers écrits du dix-huitième siècle, ceux-ci semblent confirmer que la femme du peuple ou même la paysanne, épouse d'un journalier s'apparente plus à une bête de somme qu'à un être humain. Arthur Wilson dans son essai "Treated like imbecile children : (Diderot) : The enlightenment and the Status of Women", cite un passage du Journal d'Arthur Young alors que celui-ci visitait la France, témoignant des conditions de vie misérable de la femme du peuple. En date du 12 juillet 1789, il notait :

Walking up a long hill to ease my mare, I was joined by a poor woman, who complained of the times, and that it was a sad country ... This woman, at no great distance, might have been taken for sixty or seventy, her figure was so bent, and her face so furrowed and hardened by labor; but she said she was only twenty-eight²¹.

illustrant concrètement, le sort peu enviable de la femme du peuple. Nous voilà fort loin des descriptions idylliques de la vie des paysannes qui abondent dans La Vie de mon père. Nous voyons là, reflétée, à un degré extrême, il est vrai, la condition de la femme au dix-huitième siècle, profondément ancrée, non seulement dans les traditions mais aussi dans les

lois : "A woman had no status of her own according to Salic laws and was offered little protection in the courts"²².

Les démêlés de Barbe Ferlet, mère de Restif avec les héritiers de son mari seront un exemple concret de ce manque de protection. Légalement, la femme passe de la tutelle de ses parents à celle de son mari. D'après Robert-Joseph Pothier qui publia en 1770 Le Traité de la puissance du mari sur la personne et les biens de la femme, "La puissance du mari sur la personne de la femme consiste par le droit naturel, dans le droit qu'à la mari d'exiger d'elle tous les devoirs de soumission qui sont dus à un supérieur"²³. L'attitude traditionaliste s'accommodait fort bien de ces lois qui étaient, comme de bien entendu, sanctionnées par les autorités religieuses.

Comme nous avons essayé de la montrer, la réalité sociale semble fort éloignée des questions qui intriguèrent les penseurs du dix-huitième siècle concernant le bien-fondé de l'émancipation des femmes et plus encore, leur droit ou plutôt leur capacité de penser. A cette époque, les conditions de vie de la vaste majorité de la population étaient telles qu'aussi bien pour les hommes que pour les femmes, une seule idée vitale, à l'exclusion de toute autre, les hantait : survivre et cela par n'importe quels moyens.

La bourgeoisie bien que dans une situation moins désespérée mais néanmoins sous l'emprise de considérations écono-

miques, conserva une attitude traditionaliste fondée sur le système de la dot et, dès lors, la réalité économique et les influences puissantes qu'elles exercèrent, imposèrent aux femmes un certain mode de vie : n'existant au foyer qu'en fonction de leur rôle de mère et de ménagère : "They were confined to a life of domesticity, but this contributed to their adoption of a moral code of virtue and fidelity which served to enhance their status"²⁴. C'est un peu comme si on avait donné à la prisonnière l'honneur suprême de faire respecter les règlements de la prison. Les principes d'éducation réservés aux jeunes filles, comme nous le verrons en plus de détail dans notre prochain chapitre, serviront à assurer l'asservissement des femmes en leur inculquant les devoirs de leur condition tout en les maintenant dans une douce ignorance et totalement subordonnées à leur père et plus tard à leur mari.

Robert Niklaus comme la plupart de la critique moderne semble être d'accord avec les Goncourt en ce qui concerne les femmes qui appartenaient à la noblesse. Il rend les mariages de convenance responsables de la décadence des mœurs et de l'abaissement de l'amour. Bien souvent, mari et femme n'avaient que des rapports distants et sans valeur affective aucune, l'ennui alors poussait, nous dit-il, la femme à rechercher les plaisirs et l'étourdissement masquant ainsi le vide de sa vie.

Cependant, il remarque que "only the married woman enjoyed consideration et had a social importance"²⁵. Consciente de cela, la femme s'efforcera à tout prix de se maintenir dans cet état enviable qui lui accordait un semblant de liberté.

C'est à travers ce modeste aperçu de la condition de la femme au dix-huitième siècle, qu'il va convenir d'examiner pour notre propos, l'oeuvre de Restif de la Bretonne. Une étude superficielle suggérerait et pourrait nous conduire à conclure que Restif a bien fait partie du courant de la pensée de son siècle, en particulier en ce qui concerne les femmes. En fait, il se déclare lui-même comme extrêmement traditionaliste et en cela déplaisant aux relations parisiennes de Mme Parangon qui se considéraient d'un esprit plus moderne et surtout plus ouvert à ce sujet. Aussi pourrions-nous réduire son intérêt pour les femmes à un reflet des préoccupations de ses contemporains. S'il est indéniable qu'il n'ait pu résister, comme nous le verrons, à utiliser des lieux communs, à représenter les femmes dans un rôle traditionnel, solidement ancré dans les valeurs bourgeoises auxquelles ils souscrivaient; il n'en est pas moins vrai qu'il fit preuve d'une certaine originalité de par l'intensité de l'intérêt qu'il accorde à ce sujet et de par l'individualisation de ce thème.

Le roman au dix-huitième siècle, comme le déclare Marie-Laure Swiderski "apparaît comme la source rêvée d'informations

sur le sort de la femme ... puisqu'en dépit de ses limitations, il offre du personnage féminin un éventail d'une variété encore jamais atteinte"²⁶. Il va donc être possible de puiser dans l'oeuvre de Restif pour trouver des renseignements souvent fort détaillés sur la femme du peuple, la paysanne, l'ouvrière, la prostituée, la petitebourgeoise, non seulement en ce qui concerne les métiers qu'elles exerçaient, la vie qu'elles menaient, mais aussi leurs intérêts, leur manière de parler et même la façon dont elles s'habillaient. A l'encontre des romanciers contemporains, Restif n'éprouve de difficultés qu'à la description des personnages féminins de "la bonne société" qu'il ne parvient pas à rendre vivante, sinon réaliste, et cela fort probablement en raison des contacts peu fréquents qu'il eut avec cette classe de la société.

Comme nous l'avons signalé dans notre chapitre précédent, Restif connut toujours d'énormes difficultés à établir des rapports normaux avec autrui. Incapable de s'accepter en tant qu'individu, il n'existe pour lui qu'une seule méthode de se définir, de se faire connaître des autres : ses relations avec les femmes. N'a-t-il pas déclaré "Sans les femmes, j'étais un être nul"²⁷? Les femmes seront pour lui plus qu'un sujet littéraire ou d'intérêt psychologique, elles seront une idée fixe, une obsession qu'il ne pourra s'empêcher d'exprimer à tout propos, dans un nombre presque inimaginable d'ouvrages. Sans

doute la répétition de ce thème où infailliblement il se montrait à son avantage lui permettait de supposer qu'il découvrait et faisait découvrir à tous, l'homme supérieur qu'était Restif. Les femmes seront non seulement à la source mais aussi au coeur de ses romans ainsi que de ses oeuvres autobiographiques, leur importance allant toujours croissant. C'est en pensant à elles que Restif rédigea un bon nombre de ses écrits à caractère législatif ainsi que le fameux Calendrier qui lui permettra de léguer à la postérité "la liste historique et journalière des commémorations que je fais des femmes et des hommes dont il est parlé dans cet ouvrage-ci [M. Nicolas], soit dans le Drame de la vie"²⁸. Notons que ce calendrier ne comporte qu'un seul nom d'homme, celui d'Edme Restif, son "respectable père"; même son digne ami Loiseau n'y figure pas, et cette omission ne laisse aucun doute sur ce qui préoccupe Restif avant tout.

Pour les besoins de notre étude, il s'avère, dès lors, nécessaire de considérer en détail, non pas toutes les femmes qui retiennent l'attention de Restif, tâche qui sans nul doute s'avèrerait insurmontable mais plutôt de faire état de quelques-unes des femmes dont l'existence nous est connue ainsi que de quelques personnages féminins tels Barbe, Jeannette, Colette Zéphire et Agnès qui, malgré les démentis de notre auteur, seront presque entièrement le produit de son imagination, créées pour ainsi dire de toute pièce par besoin littéraire mais aussi,

bien probablement, par besoin de compensation ou même par vanité. Dans un cas comme dans l'autre, elles ont permis à Restif d'exposer ses préoccupations et lui ont permis d'établir les fondements des réformes qu'il jugeait indispensables à l'établissement d'une société meilleure où il pourrait enfin occuper la place qui lui était due.

Dans l'introduction de son Calendrier, Restif avait annoncé que la taille du caractère d'imprimerie employé annoncerait les "objets les plus intéressants". En fonction de cette révélation, il saute aux yeux que celle qu'il désigne ainsi : "BARBARE FERLET de Bertrô, ma digne mère, la meilleure des Femmes" occupe une place toute spéciale dans la nomenclature de Restif. Le caractère d'imprimerie en fait foi puisqu'il est égal au caractère d'imprimerie employé pour rendre hommage à son père. Il accordera ce suprême honneur à une seule autre femme : Madame Parangon. A l'exemple de Restif, nous avons ainsi choisi d'aborder notre étude par Barbe Ferlet.

Si dans M. Nicolas il est fort peu question de la mère de Restif, par contre La Vie de mon père sera le véhicule parfait, choisi par Restif pour nous raconter sa mère, puisque se justifiant comme il en a l'habitude, il écrit : "Je croirais ne faire qu'imparfaitement l'histoire du mari si je ne disais rien de la conduite de la femme, puisque le père et la mère de famille ne sont qu'un individu complet"²⁹. Commentaire sans

grande originalité mais qui lui permet de dévouer un certain nombre de pages à un sujet qu'il considère admirable.

Restif brosse un rapide portrait physique de Barbe Ferlet : "C'était une blonde de la plus aimable figure, mais d'une vivacité, et même d'une pétulance que l'éducation ne réprima pas"³⁰. Restif a jugé nécessaire de rendre hommage à sa mère "qui suivant l'usage ne fut pas aimée de ses beaux-enfants et n'eut personne de son parti dans le village, parce qu'elle était étrangère"³¹. Situation que Restif n'a aucune difficulté à reconnaître et pour laquelle il éprouve de la sympathie. Bibi, comme elle était affectueusement appelée dans son enfance, était la plus jeune des deux filles de Nicolas Ferlet. En raison de sa grande beauté, elle fut l'enfant chérie de son père et de sa belle-mère qui firent preuve d'une indulgence presque sans limite. Enfant gâtée, dominant la maisonnée, elle aurait, par étourderie et par paresse, causé la ruine de sa famille. Ces circonstances difficiles poussèrent ses parents à l'envoyer chez une dame Pandevant, une parente éloignée. Elle habita, tout d'abord à Auxerre puis elle suivit Madame Pandevant à Paris où comme de juste son joli minois et sa vivacité lui valurent l'attention des messieurs. Toutefois, Restif s'empresse de remarquer : "... mais incapable d'attachement, elle riait de leurs soupirs ou si elle faisait attention à eux, ce n'était qu'en raison de l'établissement qu'ils pouvaient

lui procurer"³². Commentaire curieux pour un fils qui voulait rendre hommage à "sa digne mère, la meilleure des femmes" mais qui ne choque cependant pas de trop lorsqu'on songe aux idées de Restif concernant la réciprocité. En fait, il est probable qu'elle ne paraîsse calculatrice qu'aux yeux des lecteurs de notre époque. Il semble vraisemblable que pour Restif comme pour ses lecteurs contemporains, Barbe soit imbue des vertus bourgeoises qui la font choisir avec soin un époux. Ce qui pour nous semble un odieux calcul serait en sorte la preuve d'un bon sens inné. Quoi qu'il en soit, cette attitude sera la cause de bien d'autres malheurs. Bibi qui voulait "une maison faite" rencontra un M. Boujat qui lui convint et qui fut agréé par Mme Pandevant. Elle l'épousa et de cette union naquit un fils qui fut mis en nourrice à Pourrain. Un jour, une autre Mme Boujat se présenta et l'univers de Bibi s'écroula : "L'infortunée Bibi était au désespoir : elle avait de l'ambition : ce motif seul l'avait déterminée au mariage; des amants jeunes et tendres n'avaient eu aucun pouvoir sur son coeur. Qu'on juge de sa situation"³³. Confiante en son innocence, sa grâce, sa beauté, elle se jeta en larmes "aux genoux de la dame" qui rentrée dans ses droits, eut la bonne grâce de pardonner à sa jeune rivale. Elle alla même fort loin dans son acte de magnanimité, s'il faut en croire Restif, puisqu'"elle l'adopta en quelque sorte pour sa fille"³⁴. Elle

même sans enfant, la seule légitime Mme Boujat ira jusqu'à s'occuper de l'enfant. Seul, l'infortuné Boujat fut condamné à l'exil. A la mort de cette bonne dame qui poussa son extrême gentillesse jusqu'à faire de Bibi son héritière, le Sieur Boujat offrit par l'intermédiaire de Mme Pandevant, chez qui Bibi était retournée vivre, de régulariser leur union. Bibi accepta et elle vécut heureuse, nous dit Restif, jusqu'à la mort de Boujat qui la laissa aux prises avec d'avidés collatéraux" bien résolus à contester, sans merci aucune, les droits de la jeune veuve et de l'orphelin. Le prêtre, Messire Foudriat, chez qui elle alla chercher un réconfort de même que le lieutenant "place qu'Edme Restif avait alors" essayèrent de l'aider mais en vain : "Mais l'acharnement des héritiers était indomptable contre une veuve jeune et jolie qui, adorée de son mari, les avait quelquefois de son vivant traités avec hauteur"³⁵. Pauvre Bibi qui une fois encore s'était montrée moins parfaite que ne le laisse entendre Restif mais surtout insuffisamment habile pour éviter de se faire des ennemis. Cependant toujours servie par sa beauté et sa jeunesse, Bibi n'éprouvera pas de grandes difficultés à trouver, à nouveau, "une maison toute faite". Messire Foudriat offre un remède à tous ses malheurs : par chance Edme Restif est veuf et a de nombreux enfants; si Edme accepte d'épouser Bibi tout rentrera dans l'ordre puisque sa "haute

réputation de probité fera taire les bruits injurieux; elle vous devra l'honneur et vous aurez une épouse aimable qui vous rendra heureux"³⁶. Ainsi donc, trois mois après la mort d'Edme Boujat, Barbe Ferlet épousa à Sacy, le 25 janvier 1734, Edme Restif. Tels furent, selon Nicolas Restif, les événements qui menèrent à cette union.

Gilbert Rouger estime que les aventures de Barbe Ferlet et du Sieur Boujat ainsi narrées peuvent s'apparenter à des épisodes romanesques dans le goût des intrigues compliquées qui sont si souvent utilisées par Restif. La vérité est plus simple que cela : Edme Boujat qui occupait la charge de procureur fiscal à Sacy avait épousé une demoiselle Pandevant, "fille d'un officier de la panneterie du roi". Les époux Boujat étaient considérés parmi les notables, et Gilbert Rouger de remarquer : "Dans tout cela, on en conviendra, rien qui puisse donner une apparence même de vraisemblance à l'usurpation d'identité dont parle Restif"³⁷. Selon lui, la jeune Bibi Ferlet fut mise en condition à Auxerre chez les Boujat. Son départ pour Paris eut très probablement pour cause le désir de "faire oublier aux Auxerrois les suites d'une trop grande complaisance à l'égard de son maître"³⁸. En confirmation de cette hypothèse il indique que le 16 janvier 1723 fut baptisé à Auxerre "Edme, fils naturel du Sieur Boujat, Bourgeois et de Barbe Ferlet". Ce qui est vrai, nous assure Gilbert Rouger,

c'est que Magdeleine Pandevant qui n'avait pas d'enfant et qui était de huit ans plus âgée que son mari, légua une bonne partie de son bien à Edme Boujat, fils naturel du Sieur Boujat, son mari pour la "bonne amitié qu'elle a pour lui". Barbe Ferlet épousa discrètement Edme Boujat sept mois après la mort de sa femme. Deux enfants légitimes naquirent de cette union mais tous deux moururent en bas âge. Edme Boujat mourut en novembre 1733 et trois mois plus tard Barbe, veuve avec un fils encore jeune et en butte aux tracasseries des collatéraux, accepta avec empressement, les conseils de Messire Antoine Foudriat et épousa Edme Restif. Gilbert Rouger note que les époux habitèrent la maison du défunt avant d'aller se fixer à la Bretonne où naquit M. Nicolas.

Il est clair que Restif comme à son habitude a choisi d'ignorer les ambiguïtés de la vie de sa mère et a préféré bâtir une jolie histoire, propre à émouvoir tout en rendant Bibi digne d'Edme Restif mais surtout d'être la mère de Nicolas. Il lui a fallu créer un passé respectable, au-dessus de tout soupçon, laissant seules son étourderie due à sa grande jeunesse et les actions d'autrui responsables de certains événements dont l'interprétation aurait pu être sujette à caution. Manière d'arranger les choses assez familière chez Restif et que nous avons déjà signalée dans notre chapitre précédent. S'il faut en croire Restif, le mariage arrangé par Messire Foudriat fut un succès. Non seulement les problèmes de

la pauvre Barbe furent résolus mais Edme Restif eut le bonheur de voir que "sa nouvelle épouse ... rétablissait l'ordre et l'abondance dans le ménage"³⁹. Il paraîtrait, à première vue, que la jeune étourdie fut transformée instantanément par son second mariage. Elle prit en charge la maisonnée et protégea son mari des tracasseries domestiques malgré les difficultés que lui créèrent ses belles filles. Restif, cependant, se doit de restaurer un semblant de vérité et il se voit donc obligé de nous expliquer que les choses ne furent peut-être pas aussi faciles que cela : "dans les commencements du mariage de [sa] mère, son extrême vivacité et l'éducation volontaire qu'elle avait reçue ne lui firent pas choisir les moyens les plus sûrs pour captiver l'affection de son mari"⁴⁰. Mais Edme, en mari prudent et sage, sut apprivoiser celle qui aurait très bien pu devenir une véritable mégère : "il la prit par les sentiments, pour l'engager à contraindre un peu sa vivacité; ensuite il l'instruisit solidement de ses véritables devoirs"⁴¹. Il lui rappela que la nature lui avait donné un rôle à jouer :

Votre lot est de plaître et d'adoucir par le charme des caresses les pénibles travaux qu'entreprend pour vous l'être fort qui vous est uni et qui ne fait plus qu'un avec vous; ce sourire charmant n'est fait que pour le délasser en un instant de tous ses travaux, et l'exciter à en entreprendre d'autres plus pénibles encore⁴².

Rappel à l'ordre qui est étrangement familier et où, sans aucun doute, il convient de retrouver des échos de J.-J. Rousseau. Tout comme Pierre Restif, Edme sut faire état d'une juste sévérité

qu'il tempéra, néanmoins, par du tact et de la considération mais qui fut ce qu'il fallait "à un sexe indomptable et qui ressemble au plus entêté des animaux"⁴³. Il lui inculqua les préceptes que Nicolas endossera comme nécessaires au bonheur conjugal qui selui lui ne peut s'obtenir que dans la mesure où chacun est prêt à remplir le rôle que la nature lui a assigné. La bonne harmonie conjugale repose donc sur une règle primordiale à laquelle Restif souscrivra toute sa vie : "C'est que le Chef commande et que l'épouse tendrement chérie fasse par amour ce qu'on nommerait dans toute autre qu'une épouse, obéir"⁴⁴. Edme Restif fort de son bon droit ainsi que de l'appui que lui donnait non seulement l'histoire mais aussi "l'Écriture Sainte" parvint à faire de celle que son "éducation d'enfant gâtée avait d'abord rendue une épouse ordinaire ... une véritable Anne Simon"⁴⁵. Dès lors, Barbe Ferlet, complètement réformée, ne parla plus à son mari qu'avec le respect réservé à "un souverain chéri" qui, à son tour, lui marquait la plus grande considération. On ne peut s'empêcher de remarquer la note d'envie qui perce lorsque Restif écrit ses mots : "Enfin, il était chéri et respecté de son épouse, comme Pierre l'avait été d'Anne Simon"⁴⁶ alors que lui-même ne connut jamais un tel privilège aux côtés de son épouse Agnès Lebègue.

Restif offre dans La Vie de mon père "le tableau d'une vertu de tous les jours ... vertu facile, aimable et qui est le seul fondement solide du bonheur pour cette vie et la réputation qu'on laisse à sa mort"⁴⁷. La Vie de mon père fut le véhicule qui permit à Restif de raconter l'histoire de "l'honnête homme" que fut son père. Il est donc juste que Restif dont nous connaissons le goût de l'ordre et le penchant pour la symétrie, consacre un ouvrage à la femme admirable que fut sa mère. Il lui dédiera une nouvelle "La Femme du laboureur" dans un ouvrage qui s'intitule Les Contemporaines et qui offre "un panorama complet des idées et théories de Restif concernant les femmes, l'amour, le mariage, la société"⁴⁸. Certains s'étonneront peut-être qu'il n'ait consacré qu'un court récit à sa mère alors qu'il dédia un roman entier à la gloire de son père. Charles Porter a trouvé une explication tout à fait convaincante : "The material is much more compressed here, making a very dry and factual short story instead of a novel, but then should not a wife be subordinate to her husband in everything"⁴⁹. La Vie de mon père avait pour but de révéler aux lecteurs la conduite exemplaire d'Edme Restif; "La Femme du laboureur" aura en quelque sorte le même objet : mettre en lumière la conduite remarquable de sa mère, cet écrit devenant pour reprendre l'expression d'Henri Bachelin "La Vie de ma mère". Toutefois, à l'encontre de La Vie de mon père qui, comme nous le savons, fut le plus souvent réimprimé, "La Femme

du laboureur" resta une nouvelle parmi tant d'autres dans Les Contemporaines, ne semblant pas retenir, outre mesure, l'attention des lecteurs, ni même de la critique. Ceci fort probablement vient du fait que Restif a trop essayé de nous convaincre de ce que cette femme était admirable et par là-même la rendit à peine croyable en tant qu'être fait de chair et d'os. Qui est donc cette femme du laboureur dont Restif nous chante les vertus? Elle est, nous dit-il : "la femme par excellence, c'est-à-dire, celle qui remplit tous ses devoirs à l'égard de la patrie, de son mari, de ses enfants, de de ses domestiques, en un mot : envers tout ce qui a quelque rapport à elle"⁵⁰. Remarquons ici, l'organisation strictement hiérarchique de ceux envers lesquels cette femme a des devoirs. Organisation propre à satisfaire ce désir intense d'ordre que l'on rencontre dans presque tous les écrits de Restif et qui est ici dans un degré croissant de subordination dont l'échelon le plus inférieur est représenté par la femme qui n'a que des devoirs. Cette hiérarchie représente pour Restif une distribution naturelle et inévitable qu'il adoptera dans ses écrits à caractère législatif et utopique.

Fidèle à lui-même, Restif a jugé bon de se débarrasser dans ce récit de tous les éléments qui ne servaient pas ses intérêts, incitant Henri Bachelin à déclarer : "Seul le début

en est un peu romancé en ce sens que la réalité y est légèrement déformée"⁵¹. En fait, contrairement à ce commentaire charitable, à la lecture, il devient vite apparent que l'altération de la vérité dans ce portrait est assez substantielle, allant du concret au psychologique pour livrer au lecteur le portrait de la femme idéale et en cela inhumaine dans sa perfection restivienne.

Dès le début du récit, Restif signale comme il se doit la beauté physique de la femme du laboureur. C'est cette beauté plus que tout autre aspect qui la fait admirer et préférer parmi tant d'autres, car rappelle-t-il : "... la beauté fut toujours la première divinité qu'ont encensée les mortels"²⁸. Cette beauté telle qu'il nous la représente correspond dans les grandes lignes à l'idéal de beauté féminine que Restif adopte pour la plupart de ses personnages féminins et qui rappelle curieusement le portrait de Restif enfant, déjà mentionné dans notre premier chapitre. Il décrit la belle laboureuse ainsi : "Barbare Ferlet, jeune blonde de la plus charmante figure, avait pour soeur aînée Elisabeth qui paraissait aussi bonne, aussi tranquille que Barbare était vive, malicieuse, espiègle et même un peu méchante"⁵². Cette description comportera le seul élément tant soit peu négatif de cette femme accomplie, la sauvant ainsi d'être totalement ennuyeuse et lui donnant ainsi un caractère un peu plus vrai.

A ce croquis sommaire, il ajoute une touche psychologique, Barbare est douée d'un solide bon sens qui lui permet de convaincre son père que l'époux qui lui était destiné ne valait pas grand'chose et que pour elle, fille d'un petit bourgeois ruiné par un incendie, un seul parti pourrait lui convenir, un laboureur. Restif relate la rencontre d'Edme Rameau et de Barbare comme une fantaisie romancée bien éloignée du récit de la rencontre de ses parents telle qu'il l'avait rapporté dans La Vie de mon père. Edme, lui aussi est doué d'une beauté physique peu commune qui s'allie merveilleusement et reflète une beauté morale et des qualités remarquables qui font de lui un être exceptionnel, digne de retenir l'attention d'une jeune fille aussi irréprochable que Barbare. En outre, elle n'ignore pas, et cela ne gêne rien, qu'Edme est le meilleur parti du pays. Ne possède-t-il pas le plus beau domaine du pays? N'est-il pas, tout laboureur qu'il soit, de bonne famille?

Par la répétition des qualités de la jolie laboureuse, Restif cherche à convaincre ses lecteurs et probablement à se convaincre lui-même de la valeur du modèle qu'il nous offre, non seulement comme jeune fille mais aussi comme épouse, mère et même belle-mère. Barbare possède toutes les qualités, tous les sentiments convenables permettant ainsi à Restif d'exposer, une fois de plus, un thème qui lui est cher et dont dont il ne se lasse pas :

Elle était loin de ce dangereux et criminel système d'égalité qui ne peut être préconisé que par les libertines des villes; elle se croyait dépendante, elle était soumise, non en esclave, mais en fille. Jamais femme n'aima autant son mari⁵³.

Contraste étonnant entre cette ménagère et cuisinière parfaite qui veille à tout, cette mère, déclare Restif, qui peut être regardée "comme un chef d'oeuvre"⁵⁴ et cette jeune fille qui sait ce qu'elle veut, qui grâce à son bon sens coloré d'une bonne dose d'intérêt personnel a fait preuve de sagesse et de prudence en convainquant son père de lui permettre de faire un mariage raisonnable. On ne peut s'empêcher de penser aux descriptions mentionnées plus haut dans notre chapitre concernant la très grande liberté accordée aux jeunes filles de la bourgeoisie qui une fois mariées se devaient d'abdiquer toute volonté, toute indépendance pour ne plus être que la "ménagère parfaite", celle qui, comme la femme du laboureur, "... tâche de faire beaucoup avec peu, comme ma mère et ma soeur"⁵⁵. De nouveau, Restif, tout en se targuant de ses origines paysannes, se fait l'apologiste des vertus bourgeoises basées sur une moralité digne de la comtesse de Ségur où toute vertu est récompensée par une abondance de biens. Cette attitude explique l'enthousiasme des personnages pour un travail infatigable qui aura pour résultat infaillible le confort matériel nécessaire au bien être psychologique et au bonheur d'une vie bien organisée où chacun remplit la tâche que le destin ou la nature lui a dévolue : "Il amassait comme c'est le devoir de l'homme, il apportait à la maison; et il était sûr de confier en de bonnes

mains le fruit de ses travaux qui était économisé, conservé par Barbare, comme c'est le devoir de la femme"⁵⁶. Ainsi donc, Restif dans son enthousiasme à décrire les qualités extraordinaires de sa mère a, une fois de plus, décrit les caractéristiques de la femme idéale. Ce qui ressort de toutes les louanges dont il comble sa mère c'est que l'obéissance de la femme est la première des vertus et que son rôle est surtout important en tant que bonne épouse et bonne ménagère. Le rôle de mère ne semble que secondaire, comme il se doit au dix-huitième siècle. La mère n'est en fait que l'agent du père chargée de la conduite et de l'éducation des enfants, en particulier des filles. Toutefois, son pouvoir ne lui appartient pas en propre. A travers le respect qu'on lui témoigne comme le signale Restif dans La Vie de mon père, c'est encore au père que les enfants rendent hommage. La mère est celle que l'on charge de perpétuer cette organisation hiérarchique de la famille car elle enseignera à ses filles que "... le seul moyen d'être heureuse en ménage, c'est d'être soumise à son mari, de le chérir, de le rendre si content qu'il soit forcé de sentir le besoin qu'il a de sa femme"⁵⁷.

Pour Restif les rapports entre hommes et femmes ne peuvent être établis que selon deux critères : d'abord, une solide base d'intérêt personnel, ensuite l'ensemble des éléments qu'il considère essentiels au maintien d'une société hiérarchisée en fonction de ce qu'il nomme le mérite personnel.

Sa description complaisante des égards dont Edme Rameau est entouré contraste brutalement dans l'esprit du lecteur avec le sort pitoyable du pauvre Nicolas aux mains d'Agnès : "En arrivant chez lui, Edme Rameau était un roi, un Dieu au-devant de qui tout volait : les soins les plus empressés l'accueillaient, en été dans un lieu frais, en hiver auprès du feu ..." ⁵⁸. L'admiration que Restif éprouve pour la conduite de "cette respectable femme" qui est sa mère le pousse à déclarer que : "s'il a soutenu avec force la nécessité de la soumission des épouses à leurs maris, c'est qu'il est persuadé qu'elles n'ont que ce moyen d'être heureuses" ⁵⁹. On se demande si Bibi fut aussi soumise que son fils aimerait nous le faire croire. "La Femme du laboureur" a permis à Restif de démontrer à sa façon et d'une manière pratique puisqu'il s'agit de sa mère, le bien-fondé de sa philosophie. C'est son exemple qui lui a fourni la justification de son opposition à une morale contre nature qui ose proposer une égalité entre les sexes. Chacun de ses écrits montre que le seul fait de réfuter ou même de mettre en question la situation de dépendance échue aux femmes équivaut à une infraction aux lois de la nature, de la société et même de la religion.

Il est certain qu'à l'aide des passages extraits de La Vie de mon père et de "La Femme du laboureur", Restif a brossé de sa mère un portrait idéalisé qui tient plus de la fiction et de moins en moins à la réalité. C'est cette figure

imaginaire qui deviendra le modèle exemplaire grâce auquel il évaluera toutes ses conquêtes. Rendue par l'écriture digne de cette autre femme parfaite, Anne Simon, elle, deviendra le prototype de la femme que Restif chercha à posséder tout au long de son oeuvre essayant par là de s'approprier le destin de cet autre être parfait, Edme, son père.

Si Barbe symbolise la perfection chez la femme mariée, Jeannette Rousseau sera la dépositaire de tout ce qu'il y a d'idéal chez la jeune fille. Restif lui voua une adoration perpétuelle et chaste. Il sut fort bien analyser ses mouvements du coeur envers la seule qu'il para de toutes les vertus sans jamais désirer la posséder en dehors du mariage. Restif révèle avec force détails le processus de sublimation de cet amour d'adolescent, Jeannette étant la synthèse de toutes les jeunes filles qu'il admira et désira. Il est étonnant de lire dans M. Nicolas une analyse aussi juste que détaillée, écrite par un homme d'âge mûr qui garda dans son coeur comme dans sa mémoire un rêve d'adolescent : "J'ai tout fait pour mériter cette fille que je n'ai pas eue, à qui je n'ai jamais parlé; dont le nom me fait tressaillir à soixante ans, ..." ⁶⁰. Restif s'avère fin psychologue et d'une précision étonnante lorsqu'il décrit le coup de foudre qui le frappa à la vue de Jeannette Rousseau : Nicolas à peine sorti de l'enfance est prêt à connaître "le véritable amour". En effet, fort des émotions

qu'il a déjà ressenties au contact de certaines jeunes filles, et qui s'ajoutèrent aux transformations physiques normales que lui-même avait subies, sa vive imagination aidant, il s'était créé :

un modèle aimable auquel (l'imagination) donnait toutes les perfections de l'esprit et du coeur ... Ce modèle ne ressemblait à aucune des filles qu'(il avait) encore vues; mais il avait quelque chose de Marie Fouard, de Julie Barbier, d'Edmée Boissard, d'Ursule Simon, et surtout d'une nouvelle beauté de Laloge, Marie-Jeanne; ⁶¹ seulement il était plus parfait que chacune d'elles ...

Ainsi pour paraphraser Chateaubriand, Nicolas s'est composé une jeune fille de toutes les jeunes filles qu'il avait vues. Le récit de sa rencontre avec Jeannette Rousseau montre à quel point l'écrivain mûr de M. Nicolas avait conservé vivant le souvenir des démarches intimes d'un coeur d'adolescent. Il lui fallait une expérience presque mystique, il la connaîtra lors de l'occasion solennelle des fêtes de Pâques où l'exaltation qu'il ressent l'entraîne à voir une belle inconnue un modèle de perfection et une muse. Lui qui dans son oeuvre fait sans peine la conquête de toutes celles qu'il rencontre entoure Jeannette d'un certain mystère grâce auquel elle reste à tout jamais l'incarnation de la beauté et de la pureté, le symbole de l'innocence, l'ange inaccessible :

Elle était comme les nymphes, mise avec plus de goût que ses compagnes, et surtout elle avait le charme tout puissant, auquel je ne pouvais résister, un joli pied. Son maintien, sa beauté, son goût, sa parure, son teint virginal, tout me présenta la réalité de l'adorable chimère de mon imagination⁶².

La vue de "cet ange" est suffisante pour transporter notre auteur. Il rêve, il s'invente un avenir où comme dans un conte de fée les héros s'épousent, ont beaucoup d'enfants et vivent heureux pour toujours. Innocente et pure, Jeannette Rousseau est seule digne d'être l'épouse de Nicolas. Elle devient son obsession, elle est présente partout, dans ses rêves éveillés, dans la nature lorsqu'il se promène. Elle est celle qui lui permet de goûter avec plus d'intensité à toutes les merveilles qui l'entourent. Elle est enfin le symbole de l'amour. Puisqu'elle occupe cette place privilégiée, il lui faudra rester immuablement jeune, innocente et chaste afin de préserver à cette période de la vie de M. Nicolas son intensité, son inaltérable magie. En toute conscience Restif choisit de poursuivre "sa chimère". Dans une note, il va informer ses lecteurs qu'il a appris que celle qu'il adora toujours : "... n'a jamais été mariée. ... Jeannette fournissait à une carrière innocente; tandis que je tâchais d'acquérir quelque gloire, elle pratiquait de paisibles vertus"⁶³. Jamais Restif ne revit ou n'eut de contact avec Jeannette qui resta éternellement :

Celle qui avait si délicieusement rempli mon coeur ...; que l'amour, Jeannette, le bonheur, le mariage, la paternité, l'illusion se confondaient ensemble; et ne formaient qu'un seul objet, Jeannette; elle seule réunissait tout, et le charme qu'elle a répandu sur la nature entière ne cessera qu'à mon dernier soupir!⁶⁴

Illusion quant au personnage, mais réalité des sentiments; Il importe peu que Jeannette ait été véritablement aussi belle ou aussi parfaite qu'il l'a décrite. Ce qui importe c'est qu'elle ait servi à dévoiler une fois encore et avec une vérité presque touchante "les Ressorts ... de (son) COEUR"⁶⁵. Restif poussé par une force invincible entonnera cette prière : "Unam petii a domino, et hanc requiram omnibus diebus vitae meae"⁶⁶ et c'est à cette poursuite qu'il dévouera si on veut bien le croire, sa vie entière, essayant de conserver vivant le rêve issu de l'imagination débordante d'un jeune homme de quinze ans.

Après de ces deux modèles de perfection, Colette femme de l'imprimeur Fournier, chez qui il fit son apprentissage, occupera sous le nom de Madame Parangon - notons en passant le symbolisme du nom, - une place aussi importante que celle qu'il accorda à Barbe dans son célèbre calendrier. Elle possède, également, cette "céleste Colette" ... "la même âme, la même beauté"⁶⁷ que la vertueuse Jeannette. Elle occupe une place essentielle dans la création littéraire de Restif. Elle est annoncée si l'on peut dire par les aventures de Restif et de Marguerite. Colette sera sans nul doute le personnage qui influença le plus Restif. En alliant un rôle maternel à une incarnation de toutes les vertus qui étaient présentes tant chez Jeannette que chez Barbe, elle aura droit à une place privilégiée.

A nouveau, Restif ne peut s'empêcher de mêler étroitement la réalité au mythe. Physiquement elle ne pourra être que digne de Barbe et de Jeannette. Elle aura cette beauté qui répète-t-il à longueur de pages ne peut être que l'indication de grandeur d'âme, de perfection morale :

Représentez-vous une grande femme, admirablement proportionnée, sur le visage de laquelle on voyait également fondus la beauté, la noblesse, et ce joli, si piquant des Françaises ... ayant une blancheur animée plutôt que des couleurs; des cheveux fins, cendrés et soyeux, les sourcils arqués, fournis, et paraissant noirs; un bel oeil bleu qui, voilé par de longs cils, lui donnait cet air angélique et modeste, le plus grand charme de la beauté; un son de voix timide, doux, sonore, allant à l'âme; la démarche voluptueuse et décente; une belle gorge, dont chaque demi-globe était presque horizontal avec ses épaules; la main douce, sans être potelée; le bras parfait; la jambe aussi bien que la plus belle jambe d'homme, et le pied le plus délicat, le mieux conforme qui jamais ait porté une jolie femme⁶⁸.

Portrait extraordinairement détaillé et qui semble fort familier au lecteur des ouvrages de Restif. Il suffit de songer à la description de Mlle Déliée ce "vrai bijou" du Ménage parisien ainsi qu'à tous les autres portraits de femme, plus ou moins détaillés qui parsèment l'oeuvre entière de Restif. Il est aisé de voir que Restif a donné à Madame Parangon toutes les caractéristiques physiques qui sont pour lui synonymes de la beauté féminine et qui rappellent non seulement le type de beauté qu'il attribue à sa mère mais plus curieusement peut-être évoquent dans les grandes lignes le portrait de l'auteur lui-même enfant.

La beauté extraordinaire de Colette Parangon ne fait qu'ajouter à ce que son nom annonce déjà. Elle ne pourra être que l'incarnation de la perfection et si elle n'inspire pas un amour aussi chaste que celui que Restif eut pour Jeannette, c'est la faute du destin :

Si j'avais connu Colette la première, au développement parfait de mon coeur, au lieu de Jeannette Rousseau, c'est Colette C... que j'aurais seule adorée. Mais ne l'ayant qu'entrevue, et toujours trop loin de moi, pour ne m'en rapprocher lorsque j'avais déjà le coeur effleuré non seulement par l'amour, mais par la jouissance, et surtout par les vices de la ville, Colette ma divinité, fut adorée moins purement ...⁶⁹

Il conviendrait d'ajouter que Restif est très certainement sensible au fait qu'il n'a plus quinze ans. En fait, il jugera nécessaire d'offrir une explication vraisemblable qui excusera sa conduite vis-à-vis de Madame Parangon, il écrit :

Je vis plus ses charmes que ses vertus, parce que mon coeur ne désira pas toujours que le sien fût pur : au lieu que j'avais toujours désiré à Jeannette autant de vertu que d'amour; et la cause, mon Lecteur, n'est pas dans le mérite moins grand de Colette; c'est qu'elle était mariée et que Jeannette était fille; toutes choses égales, j'aurais aimé plus vivement, plus ardemment, plus purement Colette C...⁷⁰.

Malheureusement, Colette C... est maintenant Mme Parangon et cette pensée, rapporte-t-il, lui inspire parfois des sentiments de jalousie aussi bien que des pensées lubriques. Ayant ainsi préparé l'explication rationnelle de sa conduite future, Nicolas s'empresse de démontrer pour quoi elle a droit à la place

privilégiée qu'elle occupe dans son calendrier.

Restif qui se trouvait à Auxerre, seul, sans direction, livré à lui-même, en butte aux tracasseries et à la méchanceté de ses compagnons, se réfugiera dans le bonheur d'être protégé par l'aimable Colette qui dès son retour restaure Nicolas à la place qui lui est due. Comme il l'indique "tout rentre dans l'ordre" puisqu'il fut admis au sein de la famille Fournier dont il partagea les repas et la vie : "Je fus considéré comme le fils de l'ami de son père; on ne me tutoya plus; on mit le Monsieur avant mon nom"⁷¹. Fils d'un ami de son père, certes, il ne lui reste plus qu'à suivre le conseil de sa tendre amie : "méritez d'être le nôtre"⁷². Tâche à laquelle il va s'appliquer et rôle qui déjà explique en bonne partie les rapports qui existèrent entre Restif et la vertueuse Madame Parangon dont il est déjà obsédé.

Madame Fournier, née Marguerite Collet, fut un personnage bien réel. Grâce aux vérifications minutieuses auxquelles se livra Gilbert Rouger, certains aspects de la vie de Mme Fournier nous sont connus. Elle semble avoir été une épouse bourgeoise typique de son époque. Elle eut sept enfants qui, comme il se devait en ce temps là, furent mis en nourrice. Elle était plus âgée que Restif nous le laisse entendre : "vingt-six ans au lieu de vingt-deux que la date de ce mémorable 22 novembre grava dans sa mémoire"⁷³. Elle mourut à trente-deux ans, non

des suites d'une chute comme Restif aimerait nous le faire croire, mais très certainement des suites d'un trop grand nombre de grossesses qui se succédèrent rapidement. Marc Chadourne précise qu'elle en eut quatre en moins de cinq ans de mariage.

Suivant son habitude, Restif ne peut se contenter d'une réalité par trop prosaïque. Il faut que la vie et le personnage de Colette soient intéressants : c'est pourquoi il n'hésite pas à transposer les événements, à remanier les personnages afin de mettre en valeur ses aventures. Se voyant loin des siens au seuil d'une liberté nouvellement acquise, le jeune Nicolas, effrayé du manque de direction dans sa vie, ressentit le besoin de se placer sous la garde d'un être capable de freiner ses élans. Notons que c'est à cette même époque qu'il fait intervenir pour la première fois ce génie du mal, son autre moi, le diabolique Gaudet d'Arras. Moine corrupteur, ce dernier sera le véritable coupable des crimes de Nicolas et servira de repoussoir à Colette, la fée protectrice, l'ange gardien, dont les interventions permettent à Restif de devoir son salut, une fois encore, à une femme.

Tel Pygmalion, il lui faudra modeler cette femme afin qu'elle corresponde à son idée de la perfection féminine. Puisqu'elle est déjà mariée, il semble impossible à Restif de faire de Colette un symbole de pureté ou d'innocence. Le

problème paraît insoluble, mais l'imagination restivienne ne s'en embarrasse guère. Il faut élever Colette au niveau de l'idéal, qu'à cela ne tienne; Restif emploiera plusieurs méthodes. Il suffira, pour commencer de rabaisser le malheureux Parangon plaçant ainsi, par simple contraste de description, Colette à un niveau supérieur. Il devient évident que la pauvre Colette, épouse modèle, ne fait que subir les attentions de ce rustre, Restif ne manquant pas de signaler que celle-ci se soustrait aux attentions de son mari aussi gracieusement que possible. Il s'avère également nécessaire de supprimer les enfants Fournier; cela ne pose pas trop de problèmes puisque suivant la coutume en vogue au dix-huitième siècle, les enfants sont, dès leur naissance, confiés à une nourrice; il devient donc facile soit d'éviter de faire allusion à leur existence, soit qu'on s'y voie forcé, de donner un beau rôle à Mme Parangon : Restif dévoilera qu'ils étaient le résultat des amours illégitimes de M. Parangon et que Colette dans son excessive bonté accepta de les élever comme ses propres enfants. Devant la curiosité anticipée de son lecteur, Restif s'empresse de fournir noms, dates et preuves, et même de révéler ses sources : il s'agit bien sûr de Gaudet d'Arras qui lui avait confié ce grand secret. La révélation de la générosité de Colette provoque chez Restif un redoublement de vénération et "... augmenta mon amour, mon respect, mon adoration, pour ma fée protectrice, et

j'eus pendant quelques jours l'idée qu'elle était une déesse"⁷⁴. Gaudet d'Arras conservera ce rôle de détenteur de secrets, de manipulateur, de mentor. Ce sont ses conseils qui influencèrent Nicolas et seront responsables de son attitudes vis-à-vis des femmes. En fait, il sera l'auteur d'une leçon que Nicolas n'oubliera jamais et qui lui fut enseigné au nom de l'amitié par Gaudet d'Arras :

... il fallait éviter un attachement romanesque, qui ne pourrait que me rendre malheureux; que l'unique moyen de ne pas être subjugué, anéanti par les femmes était de posséder celles que j'aimerais; qu'alors je changerais de rôle, et que maître de mes sentiments, je l'élèverais au-dessus de l'effervescence qu'ils exciteraient, de l'ivresse qu'ils entraîneraient, pour ne plus dépendre des femmes et les rendre dépendantes de moi; que je les maîtriserais, et je n'en serais que plus aimé⁷⁵.

Il n'était pas trop tard pour appliquer les directives offertes par son guide. Fort de cet enseignement, Nicolas trouvera toujours une justification à sa conduite souvent cavalière envers les femmes, et expliquera ainsi la force qui le pousse à rechercher la compagnie de toutes ces jeunes filles alors qu'il professe n'adorer qu'une seule femme à ce moment : "la céleste Colette".

Les rapports qui existent entre Restif et Mme Parangon sont curieux. Elle est, tout à la fois, la femme adorée, capable de provoquer des sentiments de jalousie et des désirs physiques et la personnification de la mère qui le protège, le dirige,

le prend sous son aile. Lorsque Restif nous la présente s'adressant à lui, le plus souvent elle est dans une position d'adulte qui interroge, s'intéresse et traite Nicolas comme un enfant. Que de fois, ne lui pose-t-elle pas de questions sur le ton d'une maman interrogeant son enfant sur ce qu'il a fait, lu ou vu? Que de fois ne lui dit-elle pas : on vous expliquera plus tard, tout comme on le dit à un enfant pas encore capable de comprendre certains faits. Il est donc aisé de se ranger à l'avis de Marc Chadourne lorsqu'il conclut que Mme Parangon a, certainement, beaucoup en commun avec la "petite maman" de Jean-Jacques.

L'attitude bien souvent respectueuse de Restif fait parfois place à une sorte de frénésie érotique qu'il ne parvient pas toujours à contrôler. Il est conscient de la violence de ses désirs qu'il rapporte avec une vraie satisfaction. S'il n'y a aucun doute qu'il fut un fils bien aimé, il n'y a aucun doute possible qu'il ne fut également : "... le tendre amant des m[ules] et des s[ouliers] de Madame Parangon"⁷⁶. Sa passion deviendra de plus en plus incontrôlable et culminera dans ce fameux attentat envers Mme Parangon. Entraîné par les perfides conseils d'Arras, excité par une situation propre à échauffer ses sens : Nicolas tend des paquets de fils à Colette qui est grimpée sur une chaise, il écrit :

Mon oeil ardent se fixait sur sa jambe fine, sur son soulier de droguet blanc, dont le talon mince, élevé donnait encore plus de délicatesse à son pied mignon, le mieux fait que j'ai vu de ma vie. ... son pied me touchait : c'était une mèche brûlante⁷⁷.

Les sens en désordre, incapable de se retenir, il s'écrie : "Je résolus de périr ou de triompher de cette femme si longtemps et si violemment désirée ..." ⁷⁸ et de raconter en détail cette scène si souvent citée du viol du "chef d'oeuvre de la nature". Les doutes nous sont permis quant au succès de son entreprise. Suivant son habitude, Restif offre un luxe de détails et parmi ceux-ci, assez discrètement il faut bien le dire, il laisse entendre que ses efforts ne furent pas totalement couronnés de succès. Il suffit de reprendre comme l'a fait Chadourne le passage du viol ⁷⁹ pour en arriver aux mêmes conclusions qui furent déjà avancées par Tabarant. En effet, l'insistance de Nicolas à décrire ce qui ne fut pas nous porte à croire qu'il fut la victime de ce que Marc Chadourne décrit comme "l'humiliante cause de leur insuccès : l'explosion qui punit les hyperémotifs de son espèce" ⁸⁰. En fait, Restif ne procède pas uniquement par sous-entendus mais révèle assez ouvertement la cruelle vérité. Ne fait-il pas dire à Mme Parangon : "Qui l'aurait pensé ... que le fils de tant d'honnêtes gens commettrait une action ... ou du moins la voudrait commettre? Si elle avait été consommée ... je n'y survivrais pas!" ⁸¹.

Quoi de plus clair? Mais pour Restif l'échec amoureux est impensable : aussi va-t-il par insinuations et répétitions des événements donner libre cours à ses "chimères" et réarranger cet épisode d'une manière plus digne de lui. En fait, il sera si convaincant qu'il s'attribuera la paternité d'un des enfants de Colette apportant ainsi la preuve de la véracité de ce qu'il avance. Il réussit à persuader certains critiques du succès de son attentat. Dans La Femme au dix-huitième siècle, les Goncourt rapportent les faits ainsi :

Quand elle revient à elle, sa vertu pardonne, mais ne s'humilie pas; son coeur oublie, mais les larmes de sa honte et la dignité de sa pudeur défendent jusqu'au désir au jeune homme. Elle ne veut plus avoir, elle n'a plus pour lui que les saintes tendresses d'une mère⁸².

Que de noblesse! mais tout cela ne sonne malheureusement pas trop vrai. Restif, fort astucieusement anticipe les événements qui suivront et établit immédiatement après cet incident ce qui servira de fond et d'explication à la mort de Colette. Bien sûr, il explique sa mort par une chute, mais le lecteur sait déjà, qu'elle est marquée par le destin. Elle-même le sait puisqu'elle a déclaré "je n'y survivrai pas" donnant ainsi la preuve du succès de son attentat. Restif ira même plus loin dans le rocambolesque, n'hésitant pas à transformer Colette en héroïne tragique qui ne peut échapper à la fatalité : "On imaginerait, dis-je à mon père, en l'arrêtant par la main, que Madame Parangon est couverte d'un linceul?"⁸³. Pressentiment qu'il fait suivre dans la

tradition des tragédies classiques d'un songe prémonitoire effrayant :

Je rêvais que je partais ... Je vis Madame Parangon tomber dans l'eau ... Je vole à son secours ... Toinette est là : "- Plus de remède!" dit-elle éplorée; "Elle en mourra ..." Colette alors disparaît; je ne vois à sa place qu'un corps sanglant...⁸⁴.

Si l'épisode du viol n'eut pas de conséquences immédiates, il servit néanmoins à effrayer Restif qui avoua avoir eu "pour la première fois, du mépris pour [lui-même]"⁸⁵. Alors pour preuve de son repentir et de son amour envers "la Divinité dans sa plus parfaite image" qui poussa la générosité jusqu'à lui pardonner, il s'offre, généreusement à renoncer à la main de la belle Fanchette, soeur de Colette qui lui avait été promise. Le lecteur a d'ailleurs pu s'interroger sur le rôle de Fanchette dans l'histoire de M. Nicolas. C'est un personnage assez commode car nous savons que Nicolas ne peut épouser Colette qui est déjà mariée et que d'autre part, tous les amours de Nicolas auront pour but ultime, le mariage. La promesse de Fanchette permet de réconcilier deux tendances opposées. Etrange, point du tout, Colette est celle qui a pensé à cette solution; n'a-t-elle pas déclaré à Fanchette : "Tu es le charme de ma vie; c'est par toi que je veux et j'espère être heureuse"⁸⁶. Quant à Nicolas, peu lui importe puisque, dit-il : "Je ne sentais pas la différence de mes sentiments pour elles; j'adorais la perfection; l'ivresse me la faisait croire Fanchette,

parce qu'on m'avait dit : "C'est Fanchette que tu épouseras"⁸⁷, faisant ainsi découvrir au lecteur ses véritables sentiments concernant les femmes. Ce qu'il poursuit à travers tous ces portraits de femme c'est "le prototype de la beauté", le souvenir de la femme modèle qu'il avait imaginée, adolescent; qu'elle s'appelle Mme Parangon ou Fanchette, Edmée Sévigné, Madelon ou Zéphire, cela n'a pas grande importance. Il est tout à fait convenable que Restif aime Fanchette puisqu'à travers cet amour, il reste fidèle à l'amour qu'il porte à son idole. Aimer Fanchette, c'est encore aimer Colette. Quant à ses nombreuses aventures à Auxerre, elles ne sont pas incompatibles avec son désir de rester fidèle à la passion que lui inspire Mme Parangon. Il n'a fait qu'obéir à ses ordres : "Dissipez-vous : au contraire des autres, je ne crains pour vous que la concentration ... la solitude vous est encore plus dangereuse"⁸⁸.

Dans M. Nicolas, Restif était resté aussi proche de la réalité qu'il lui a été possible de l'être, mais dans Le Paysan perversi, il sera libéré de toute contrainte et se sentira libre de transformer les faits encore plus à son avantage qu'il n'avait osé le faire dans M. Nicolas. Mme Parangon se rapprochera encore plus du portrait imaginaire de la femme idéale de son adolescence. Il peut sans aucun remords donner libre cours à ses "chimères" et faire de Colette

une bienfaitrice sans enfant, à l'exception, évidemment, de celui qu'elle eut d'Edmond. Parangon mourant fort à propos, permettra à Mme Parangon d'épouser Edmond alors que celui-ci est dans une misère abjecte et, pour comble d'horreur, aveugle. Edmond mourra à son tour laissant Colette veuve. Voilà bien une scène propre à attendrir le public et à faire pardonner toutes les horreurs commises par Edmond. Remarquons que Restif emploie ici un procédé qui semble relever de la psychologie enfantine. Coupable de quelque méfait, ne nous est-il pas arrivé d'imaginer avec délices et un petit frisson d'horreur la douleur de ceux qui nous aiment, lors de notre mort, alors qu'ils assistent à nos funérailles, transformant ainsi la colère des parents en douleur et, les punissant de nous en vouloir. Quel bonheur de se répéter comme le fait si souvent notre auteur : "comme je vais leur manquer". Réaction enfantine mais si caractéristique de Restif.

La mort de Mme Parangon survient dans Le Paysan perversi, bien entendu après celle d'Edmond, lui permettant de laisser des dispositions testamentaires qui furent instrumentales à la création de la première utopie restivienne. Dans M. Nicolas, Restif ne peut se permettre autant de liberté. Il raconte comment en quittant Auxerre pour Paris il eut la prémonition qu'il n'allait plus revoir ni Mme Parangon, ni Fanchette :
 "... Je les quittai pour jamais ... de ce moment, Ami Lecteur,

j'ai tout perdu! et je n'ai que vingt ans! ..."89, laissant au lecteur l'impression que ce départ et sa séparation finale de sa déesse ne furent dûs qu'aux circonstances de la vie. Chadourne interprète le départ de Nicolas en d'autres termes : Nicolas serait allé trop loin dans sa course au plaisir et il ne serait pas impossible que "Madame Parangon sût lui intimer qu'on ne court pas impunément deux ou trois héritières à la fois"90, citant à l'appui l'entrée que Restif fit en tête d'un poème dédié à Colette en date du 17 juillet 1755 : "Je commençais ces vers lorsque Colette m'aimait encore, et je ne les ai finis que lorsque accablé de ses rigueurs je les évitai par la fuite"92.

Agé de vingt ans, Nicolas, prit le coche d'eau pour la capitale, détaché de la tutelle maternelle et devenu selon les mots mêmes de Mme Parangon, son propre maître.

La mort de Mme Parangon surviendra, nous précise Restif, "le 27 [mars] au matin entre huit et neuf heures"93. La précision dans le détail semble bien ironique puisque nous savons qu'elle mourut à Auxerre le 28 décembre 1757 comme en fait foi l'acte de décès de "Marguerite Collet, âgée de trente-deux ans, épouse du sieur Fournier". Erreur de date intentionnelle, nous dit Chadourne puisqu'elle autorise Restif à omettre la dernière maternité de Colette et souligne "son désir de faire accroire que les enfants Fournier n'étaient pas d'elle"94.

Restif ayant sans doute besoin d'une douleur intéressante profite du décès de Colette pour s'attribuer la cause involontaire de sa mort. Elle mourut des suites d'une chute qu'elle fit alors qu'elle allait porter une lettre à la poste et, comme nous nous en doutons, cette lettre lui était destinée. Comment sait-il tout cela? Il l'apprend indirectement par une lettre que M. Parangon a envoyée à Tourangeot le Tartare qui ne sachant pas lire l'a remise à Nicolas. Cette lettre sert habilement notre auteur à se débarrasser de Fanchette qui ne lui est plus utile, tout en conservant le beau rôle à Nicolas. Parangon jaloux de Nicolas va se venger en empêchant un mariage entre Nicolas et Fanchette : "Je tiens Fanchette, par une lettre que je viens de découvrir; elle a rougi de honte. Le drôle n'aura pas les deux soeurs"⁹⁵, ce qui plonge Restif dans un désespoir profond bien apte à la rendre intéressante. Il écrit : "La douleur, le désespoir, l'indignation, la fureur, la vengeance se disputaient mon coeur ... la douleur fut la plus forte"⁹⁶. Ce qui lui permit de s'étudier, de s'exhiber en proie à un chagrin immense et de se lamenter sur son sort. Etouffant de douleur, songeant au suicide, dit-il, mais ne s'y résignant pas, il se laissera consoler par Loiseau et tous ses autres amis. Soulignons que sa douleur n'est jamais si profonde qu'il ne puisse se rendre compte de ce qui se dit autour de lui, en particulier si cela le concerne. Pendant quinze jours, il

laissera couler ses larmes. Alors Loiseau qui "connaissait le pouvoir du sexe sur (son) coeur"⁹⁷ trouva un moyen sûr pour calmer son désespoir. Il pria Mlle Zoé Delaporte de présenter au malheureux, trois de ses jeunes élèves. Eléonore, âgée de huit ans, retint toute son attention :

Je fus émerveillé de la figure angélique d'Eléonore!
 Cette enfant réunissait aux charmes de la beauté, ceux de l'ingénuité, de la candeur la plus touchante ... Je sentis pour elle quelque chose d'inexprimable, mais qui ressemblait à de la tendresse paternelle⁹⁸.

Plus que tout cela, nous découvrons que l'attrait d'Eléonore réside dans sa ressemblance à quelqu'un de chéri : la mère de Nicolas. C'est à cela que Restif attribue le pouvoir que cette enfant a de calmer son chagrin : "Ce fut elle qui me sauva la vie ... Elle la rendait à son père! ... Mais je l'ignorais"⁹⁹. Paroles énigmatiques qu'il explique plus loin et qui seront le point de départ d'une longue série de reconnaissances plus ou moins probables, et nous devons entendre qu'Eléonore est sa fille. Cette combinaison d'attachement à la fois paternel et filial marquèrent selon Chadourne "le réveil d'un feu sournois". Cette rencontre appartient-elle au domaine de la réalité ou de la fiction? Il est difficile de le savoir mais nous serions enclin à penser que Restif a utilisé ici une de ses "chimères". Il avait besoin d'un bon sujet pour clore le chapitre Parangon et nous entraîner à la poursuite de ses nouvelles amours qui auront, comme il se doit, comme but honorable le mariage,

donnant enfin libre cours dans le récit de ses aventures à sa "matrimomanie". L'effet thérapeutique de sa rencontre avec l'enfant fut immédiat; il rapporte : "Je fus en état de travailler dès le lendemain de la vue d'Eléonore"¹⁰⁰.

Il est curieux cependant que Restif ait voulu mêler le souvenir de sa mère à celle qu'il avait "si paternellement aimée". Peut-être ne peut-il s'empêcher d'annoncer par des moyens détournés la raison profonde qui l'amena à admettre sans grande difficulté la pratique de l'inceste avec ses filles, ou même le désir incestueux qu'il éprouva pour sa soeur, qu'il la nomme Geneviève ou Ursule. Systématiquement, il refoule toute idée d'inceste émanant d'un tabou primordial tel que le désir qu'il éprouve pour sa mère et peut-être plus encore celui d'usurper la place de son père, désir qui, comme ses tendances homosexuelles, ne peut être ouvertement révélé mais que sa compulsion exhibitionniste ne peut garder sous silence.

La thème de l'inceste apparaîtra avec plus en plus de fréquence dans les écrits de Restif, et cela à juste titre. En effet, l'explication de Béatrice Didier concernant le thème de l'inceste chez le Marquis de Sade s'applique remarquablement à celui qui s'est fait le porte-parole de la famille vertueuse. Ce "crime de l'amour" est presque exclusivement chez Restif l'amour du père pour sa très jeune fille. Dans ce cas, le père ajoute à ses droits traditionnels sur la fille

ceux de l'amant. La volonté de puissance ne connaît alors plus de bornes. D'autre part :

La joie fondamentale du père consiste à regarder le reflet de lui-même dans sa fille, mais un reflet suffisamment différent pour qu'il puisse être dominé. C'est alors que la jouissance est double, à la fois du maître et de l'esclave fondus dans cette joie unique¹⁰¹,

écrit Béatrice Didier à propos du Marquis de Sade mais voilà un commentaire qui sans aucune modification peut être repris au bénéfice de Restif. Restif lui-même a reconnu que ce qu'il poursuit à travers sa recherche de l'amour, c'est un bonheur narcissique qui trouvera son plein épanouissement dans son oeuvre à la fin de sa vie dans la rédaction des Posthumes où il reprendra avec fureur le thème de l'éternité de l'homme, en l'occurrence de l'auteur lui-même qui épouse de nombreuses femmes et procrée éternellement créant ainsi une nouvelle race. Il est aisé de voir que la hantise de l'inceste qui s'insinue dans l'oeuvre entière de Restif a pour origine des éléments aussi divers que complexes. L'Anti-Justine représente pour Charles Porter le point culminant de cette fascination pour l'inceste expliquant ce livre qu'il qualifie comme étant l'essence même du mauvais goût, par la rébellion de l'auteur contre sa stricte éducation religieuse. Il paraît fort généreux d'excuser ainsi un roman "infâme" que Maurice Béalu dans sa préface qualifie comme l'un des plus obscènes de la littérature française. Bien qu'il fut écrit, selon Restif, dans un but

moralisateur, il n'en reste pas moins vrai qu'il représente les "chimères" les plus osées, les plus repoussantes d'un auteur retombé dans "ses maniaques fureurs pornographiques. Comment réconcilier cette production et ses déclarations en faveur de la pureté et l'innocence des femmes? Certains ont vu là, le produit d'un Restif ruiné contraint d'écrire un livre pornographique afin d'en tirer des subsides. Cela paraît douteux si on considère le petit nombre d'exemplaires imprimés. Ce qui est plus probable, ce volume ayant été publié en 1798, c'est que ce livre fut issu de l'imagination malade d'un homme accablé de solitude et recherchant une 'autosatisfaction dans un délire érotique qu'il ne pouvait satisfaire que par l'écriture.

Maurice Heine dans "La Vieillesse de Restif de la Bretonne" suggère que L'Anti-Justine présente un intérêt psychanalytique :

Ce qui domine cet écrit et en oriente le sens, c'est le le plaisir évident de son auteur à s'y mettre lui-même en scène, dans des rôles que son impuissance sénile, à défaut de tout autre frein, suffisait à lui interdire¹⁰².

L'Anti-Justine représente l'effort littéraire de Restif à la fin de sa vie et, qu'il soit la conséquence de la sénilité de l'auteur ou le résultat d'une maladie vénérienne qui l'entraîne à un érotisme morbide, ce débat n'offre pas grand intérêt.

Il sera plus important pour notre propos de revenir en arrière et de nous reporter à son "hagiographie spéciale", ce calendrier qui reflète l'intensité de sa carrière amoureuse.

Au milieu de cette énumération, un nom se détache et va rejoindre Jeannette Rousseau et Madame Parangon dans ce que Vier appelle un "Olympe à étage"; il s'agit de Zéphire et elle sera la troisième incarnation de l'idéal qu'il a poursuivi depuis son enfance. Si Mme Parangon fut jugée moins pure que Jeannette, Zéphire, de par sa profession, sera un peu moins innocente que Colette. Tout cela étant, comme il se doit, en fonction des progressions si chères à Restif.

Depuis la mort de Colette jusqu'à sa rencontre avec Zéphire, Restif eut maintes aventures dont il ne fut pas toujours fier : Il se laissa entraîner par Gaudet d'Arras et d'autres, révélant ainsi son goût pour des "tendrons" de quatorze ou quinze ans. Nicolas s'avoue révolté mais néanmoins incapable de résister aux emportements de sa passion. Même atteint de la syphilis due aux bons offices de la Capargo et encore en traitement, il ne peut se contrôler : "Je ne vivais, je ne respirais, je n'étais heureux ou malheureux que par les femmes"¹⁰³. Sans doute est-il temps que notre héros, avant d'aller à sa perte, rencontre une jeune personne capable de prendre la place laissée vacante par la mort de Mme Parangon et lui offre l'appui nécessaire pour le ramener à la moralité et le remettre dans le droit chemin c'est-à-dire celui qui conduit au mariage.

C'est en se promenant du côté de la rue Saint-Honoré, que levant les yeux, il remarque au troisième étage, une charmante

petite figure, une enfant qui joue de la harpe et qui l'invite à monter, ce qu'il fait sans hésiter, intrigué nous-dit-il, "de voir une fille publique, qui cultivait un talent agréable"¹⁰⁴. Ainsi commence l'histoire de Zéphire, la très jeune prostituée au coeur d'or. Marc Chadourne n'hésite pas à déclarer que ce récit a dans ses grandes lignes de "sérieuses apparences de véridicité". A l'appui de ceci, il indique dans une note les témoignages de Cubière-Palmézaux, Lacroix, Assézat et Pierre Louÿs. Cependant, aucun ne semble avoir avancé de preuves irréfutables et vérifiables de l'existence de Zéphire alors que Tabarant jugea cette aventure comme l'un des "plus extravagants contes fabriqués par Restif"¹⁰⁵. Comme le remarque Armand Bégué il s'agit d'un thème que Restif reprendra souvent avec des variantes, comme dans l'histoire de Louise et de Thérèse. Restif, nous le savons, a souvent besoin d'un point de départ véridique, donc il est possible que son aventure avec Zéphire soit la sublimation d'un épisode réel.

La description physique de Zéphire correspond de manière appropriée aux critères de la beauté féminine selon Restif : "un sourire délicieux, l'air vif et doux ... taille fusée, mais animée par une gorge déjà refluant sous la gaze ..." ¹⁰⁶. Plus loin il complète son portrait : "ses cheveux d'un blond doré, bouclaient encore; ... sa jambe excitait le désir, son pied mignon paraissait l'ouvrage de la Volupté, fille d'Amour

et de la céleste Psyché"¹⁰⁷. Semblant plus jeune que les dix-sept ans qu'elle avoue et peut-être pour cette raison qui s'ajoute au fait que Nicolas soit encore mal assuré de sa guérison, il se contente de lui montrer "le même respect qu' (il aurait) eu pour Fanchette Collet en présence de sa soeur"¹⁰⁸. Le voilà sauvé de la débauche. Son esprit, son coeur, ne s'occupent plus que de cette jeune prostituée à l'âme innocente. Certes, elle est fille publique et peut s'enorgueillir de bien remplir sa tâche puisqu'elle rapporte le plus "quoique vierge encore"¹⁰⁹. Clarification curieuse et quelque peu surprenante dans son improbabilité, mais qui ne gêne nullement Restif. Bien au contraire, elle permet de rendre son idylle avec Zéphire digne des sentiments qu'il éprouva pour Jeannette et pour Colette. Il aura le bonheur suprême d'être le premier à obtenir ses faveurs. Ce sera "le bonheur enfin"¹¹⁰ dans les bras accueillants de celle qui était aussi innocente de coeur que de corps, échappant ainsi à l'avilissement de sa profession. Malgré les nombreuses déclarations de Restif concernant l'innocence de sa bien-aimée, il n'en est pas moins humilié par la profession qu'elle exerce, et il trouve difficile de se réconcilier à être "l'amant ... d'une fille perdue"¹¹¹. Il lui faudra trouver une solution qui préservera l'honneur et la dignité du héros tout en l'assurant de ne pas perdre celle qui lui "avait rendu le sentiment de vertu". Rien de plus simple, il suffit de superposer à une réalité vécue, une

réalité anticipée ayant pour source les fameuses chimères de notre auteur. Ayant recours à un mécanisme de défense infantin, il tombera sérieusement malade, et "ses anciens chagrins concentrés dans son coeur" seront la cause de sa maladie. Ses amis volent à son secours et bien entendu Zéphire se précipite à son chevet; ange bienfaiteur, elle sera l'instrument du salut de Nicolas mais aussi du sien propre : "Cette fille perdue, cette prostituée m'ennoblit assez à mes propres yeux ..." ¹¹². Alors va commencer l'éducation de Zéphire, la transformation de la fille perdue en bourgeoise vertueuse sous la direction de la bonne Zoé Delaporte. Et bien sûr Zéphire, en retour, fera preuve d'un attachement si vif, si profond envers Restif qu'on la saura prête à tout donner "son repos, sa santé, tout ce qu'elle possédait et sa vie même" ¹¹³. Constatation qui nous permet d'anticiper déjà le triste sort de Zéphire. Restif s'étant ainsi réservé un moyen d'échapper aux conséquences de sa liaison, peut déclarer sans crainte : "... Je l'aimais de cette passion brûlante égale à celle que m'avait inspirée Jeannette Rousseau et surtout Mme Parangon; Zéphire fut la troisième partie de ce tout, mon unique passion" ¹¹⁴. Comme il se plaît souvent à le faire, parmi les déclarations, produit de son imagination, Restif a laissé échapper une révélation psychologiquement authentique. Il ne peut s'empêcher

d'attirer l'attention du lecteur sur le fait qu'il sait que ces trois femmes ne seront que l'incarnation successive de cet idéal féminin dont il rêve depuis toujours. Si la pureté de ses personnages est établie dans une sorte de progression à rebours, cela n'est pas tout à fait gratuit, ni même involontaire; au contraire, cela reflète une progression de la conception de la femme chez l'auteur en fonction de son propre développement, chacune répondant, à sa manière, à un besoin différent. Ne déclare-t-il pas au sujet de Zéphire : "Je n'étais plus heureux comme avec Mme Parangon; je ne l'étais plus en jeune homme protégé, mais en homme protecteur"¹¹⁵.

Zéphire instruite de "l'infamie de son état" va avec la bénédiction de sa mère, pas si mauvaise femme après tout, entreprendre de se réformer afin de mériter de devenir l'épouse de Nicolas. Comme il se doit, elle révèle à Nicolas qu'elle va être mère et que de plus elle n'a pas dix-sept ans mais douze ans. Nous sommes en plein délire mais Restif offre une explication nécessaire, comme nous le verrons, à la suite de son récit, tout en soulignant avec insistance que la mère de Zéphire ne le connaît pas sous son vrai nom, préparant le lecteur à la conclusion théâtrale et mélodramatique de ses amours avec Zéphire. Le récit de la réhabilitation de Zéphire laisse entrevoir le délice et la joie que peut procurer une vie ordonnée dans une "céleste et divine pauvreté", dans la vertu

et le travail. Hélas! Ce bonheur ne pourra durer. En avril 1758, Zéphire donne le jour à une fille qui fut promptement remise à une nourrice et dès cet instant, la santé de la pauvre Zéphire s'altéra ce qui n'a rien de surprenant puisque Restif s'empressa de rappeler qu'elle n'était alors qu'âgée de "douze ans et quarante jours, encore qu'elle fut formée, pour l'achèvement du tempérament comme une fille de seize ans"¹¹⁶. Elle meurt, fort à propos, dix-huit mois après sa rencontre avec Nicolas, le laissant au comble du désespoir. Fort de cet égoïsme énorme qui le caractérise, il s'exclame : "Je ne plaignais pas ma Zéphire; elle ne souffrait plus; je l'enviais : je m'attendrissais sur moi-même, et ce fut moi ... que je pleurai ... je me fis pitié à moi-même ... C'est le comble de la douleur ... C'est le désespoir ..."¹¹⁷. Rien de moins spontané que cette souffrance bruyante, bien propre à le rendre captivant. Son chagrin, une fois de plus, le conduit aux portes du tombeau, dont il est sauvé, nous dit-il, grâce aux éloges de ses amis. Il est au comble du désespoir car il a perdu "la dernière femme qui [l'ait] véritablement aimé". Une fois morte, il peut sans inquiétude, apprendre que cette adorable jeune femme qu'il avait rêvé d'épouser et qui l'avait rendu père d'une fille, était en réalité le fruit de sa première union alors qu'il était lui-même âgé de onze ans. A ce coup de théâtre, il ajoute, pour comble d'invraisemblance, que la petite Eléonore qui l'avait

sauvé est également la fille qu'il avait eue de Melle Pâris, tout comme il informera le lecteur que Thérèse et bien d'autres seront ses filles. Ironiquement, un détail retient notre attention, Restif ayant changé à plusieurs reprises l'âge de cette malheureuse Zéphire, il semble s'y être un peu perdu lui-même car à la fin de l'épisode dédié à Zéphire, elle a quatorze ans.

Restif avait déjà narré sous une forme plus romancée dans La Fille naturelle ses amours avec Zéphire. Il avait alors établi le modèle de cet univers restivien où il est opportun de faire mûrir à la veille du mariage toutes les femmes belles et aimables qui allaient faire son bonheur et l'arracher au désordre. A ceci, il ajoute bien évidemment, une reconnaissance plus ou moins plausible, satisfaisant ainsi son désir de recréer un univers mythique dans lequel toute femme désirée est pour ainsi dire possédée en tant que maîtresse et que fille. Il en va de Zéphire comme de Mme Parangon : la réalité du personnage est sans importance; ce qui importe c'est que Restif établit sans l'ombre d'un doute qu'il est conscient du but de sa quête. La recherche du bonheur avec un être idéal selon ses vues est en fait une forme de narcissisme qu'il reconnaît fort clairement : "Ce n'est pas l'Objet que nous aimons, mais le charme instantané qu'il donne à notre existence, et que l'amour romantique, féérique de nous-mêmes"¹¹⁸, et de conclure : "Ainsi donc je

m'aimai par Jeannette, par Mme Parangon, par Madelon Baron, par Zéphire, par Nicard, par Louise et Thérèse! ... Ha! nous sommes tous des Narcisses!"¹¹⁹.

Les nombreuses aventures de Restif seront toujours contées, plus ou moins de la même manière, s'attardant sur le héros et ses élans du coeur, ses larmes, ses soupirs. Chaque aventure offre à Restif la possibilité d'explorer un reflet flatteur de lui-même. Si le nom de l'amante change, le fond de l'aventure reste bien monotone le même, peut être par principe restivien qui veut garantir la vérité par le processus de l'accumulation et la répétition de récits identiques. Chaque nom mentionné dans le calendrier de Restif témoigne d'une aventure presque semblable. Seule Sara, qui fut, selon Restif, l'une de ses dernières aventures, ajoute un élément nouveau. Nous serons loin du portrait de l'homme dans sa force de l'âge, maître de lui-même et des événements; il s'agira d'un Restif vieillissant, victime de sa trop grande passion et de la duplicité de la jeune Sara. Il désire toucher ses lecteurs, les voir s'attendrir et s'apitoyer sur lui, l'homme de quarante-cinq ans qui ne peut plus être aimé pour lui-même, prêt à renoncer "absolument aux femmes, comme maîtresses et même comme épouses"¹²⁰. Cependant, cette fois-ci il ne sombrera pas dans le désespoir, car signale-t-il : "... Il me vint en ce moment une belle réflexion! Ce n'était plus Sara que

j'aimais ce jour là; je la voyais avec mille défauts; c'était le bonheur dont elle m'avait fait jouir; sa personne j'ose le dire m'était indifférente"¹²¹, étalant enfin au grand jour et pour le bénéfice de ses lecteurs le sentiment profond de l'auteur vis-à-vis de sa partenaire.

Dans sa course au bonheur Restif s'attribuera deux mariages. L'un avec la plus insaisissable de ses héroïnes, la belle Anglaise "aux cheveux presque roses et bouclés" et à la taille parfaite, comme il se doit, Miss Harriet Kircher. La critique presque unanimement s'accorde pour déclarer qu'il s'agit là d'un récit inventé de toute pièce, et comme preuve, ils signalent qu'aucun document permettant de vérifier cet épisode n'a été retrouvé, et, selon Restif lui-même, cette histoire est "une vraie mosaïque où l'on trouve des vérités de détails"¹²². D'après Chadourne l'inspiration de ce récit serait le résultat d'un "mémoire de procureur que Knapen, imprimeur du Palais, donnait journallement à composer à ses typographes"¹²³. Maints détails tendent à prouver que Restif a bâti un roman en prenant comme point de départ un fait divers. Il l'intime lui-même dans La Femme infidèle, lorsqu'il dit reproduire une lettre de Milpourmil (Marlin) qui écrit : "Je crois bien que vous n'avez jamais été maudit ...; je crois bien que vous n'avez pas épousé l'Anglaise"¹²⁴. Il nous reste à nous demander la raison pour laquelle Restif a inventé ce personnage. Chadourne

avance l'hypothèse suivante : elle serait la projection du désarroi moral et mental qui résulta de la mort de Mme Parangon et de Zéphire ainsi que de la réalisation que "sa jeunesse est finie, ses chances bonheur évanouies l'une après l'autre, son âge d'homme voué à la nullité d'un travail de tâcheron"¹²⁵. Ceci suppose évidemment que les aventures de Restif et de Mme Parangon et Zéphire eurent bien lieu de la façon dont Restif les présente. Nous ne pouvons nous empêcher d'avoir des doutes. Nous voyons l'invention de ce personnage comme le résultat de la pathologie de Restif. Il a comme nous le savons un besoin maladif d'être le centre de l'intérêt et des préoccupations des autres. Ses mésaventures avec Henriette lui permettaient de se fabriquer un chagrin confortable, obligeant son entourage à trouver un moyen de "charmer sa douleur" tout en donnant une raison plausible à son dégoût et à sa dépression. N'a-t-il pas une fois encore été à deux doigts du bonheur et de plus avec un personnage aussi exotique qu'intéressant. De plus, ce soi-disant mariage lui permet de s'attribuer la paternité de jumelles "filles légitimes de Nicolas - Anne - Edme - Augustin Restifsh, Français de nation, mari d'Henriette Kircher"¹²⁶.

Apparemment, lassé de la dissipation et de la débauche, Restif trouve un prétexte pour quitter la capitale et se rendre à Auxerre.

Jusqu'à présent, nous avons montré les femmes dont Restif s'était entouré comme proches d'un idéal bien précis. Nous aurions tout aussi bien pu donner quelques exemples de femmes qui bien que loin de l'idéal de Restif avaient quand même reçu l'insigne honneur de l'aimer. Toutefois, comme Jacques Vier le signale avec à propos : "l'antithèse gouvernera sa vie. Il a besoin d'autels et de bouges, d'une Parangon qui le sauve aussi bien que d'une Agnès Lebègue, sa propre épouse qui le damne"¹²⁷.

C'est à cette épouse, ce tyran en jupon que nous allons consacrer la dernière partie de ce chapitre. En effet, il n'existe aucun doute quant à la réalité de l'existence d'Agnès Lebègue. Là, où la fiction va supplanter la réalité ce sera dans la conception que Restif veut transmettre de la personnalité de celle qui jusqu'à la fin de sa vie il rendit responsable de sa souffrance et de sa misère.

Selon M. Nicolas, Restif aurait quitté Paris en 1759, pour la deuxième fois afin de se rendre à Auxerre en réponse à une offre de travail faite par Fournier. C'est lors de ce séjour que Restif rencontra cette "beauté du Diable" Agnès Lebègue. Comme toujours il n'acceptera aucune responsabilité et il présentera les circonstances qui menèrent à son mariage comme un complot ourdi contre lui par Parangon, aidé involontairement par son défunt ami Loiseau qui eut la parole malheureuse

lorsqu'il suggéra à Restif qu'Agnès, cousine de Maine, paraissait d'un rare mérite. Restif rencontra sa future femme chez Parangon où elle avait été invitée avec sa mère par le typographe Ruttôt. D'après les recherches publiées par Forestier et Rouger dans Les Annales de Bourgogne sous le titre "En marge de M. Nicolas", Agnès fille de René Lebègue "apothicaire et médecin tout à la fois" et d'Agnès Couillard, appartenait à une famille auxerroise qui était jadis "riche et honorée, mais singulièrement discréditée à l'époque de son mariage"¹²⁸. Au dire de Restif, Agnès Couillard aurait contribué à la ruine de la famille et ainsi forcé René à s'expatrier, la laissant libre de dissiper les restes de sa fortune. Rouger et Forestier pensent "qu'il est plus probable que la fortune de René fut engloutie par les procès sans nombre auxquels nous le trouvons mêlé et qu'à son départ pour l'armée (vers 1753), la prodigalité et l'esprit de dissipation dont Restif accuse sa belle-mère étaient devenus - faute de ressources - assez peu dangereux"¹²⁹. M. Nicolas ne pourra pas compter sur Agnès Lebègue et sa dot pour s'établir et malgré la générosité de sa propre famille il restera compagnon puisqu'il n'y a plus de "coi" dans la famille Lebègue. Parangon fut bien vengé.

Comme le signale Charles Porter, on ne connaît que peu de choses sur Agnès. La plupart des renseignements que nous

possédons viennent de Restif et sont donc sujets à caution puisqu'on le sait depuis bien longtemps aigri et enragé contre "la laide Agnès", cette mégère qu'il ne sut apprivoiser. M. Nicolas semblerait avoir été aussi séduit par les charmes d'Agnès la mère que par ceux d'Agnès la fille : "Insensiblement un goût factice naquit de l'habitude; ... je pris malgré mon expérience, ce goût factice pour de l'amour"¹²⁹. Il écrivit à ses parents et malgré des doutes quant à la chasteté de sa promise, il l'épouse le 22 avril 1760 à l'église de Saint Loup. Restif qui à longueur de pages nous rappelle qu'il n'a qu'une seule ambition, celle de connaître un bonheur bourgeois à la Edme et Barbe, déchanta bien vite. Après la naissance d'Agnès qui sera Ingénue Saxancourt, Restif et sa femme quittèrent Auxerre pour Paris, où il fut employé comme ouvrier imprimeur et où Agnès, s'il faut en croire Restif, lui fit mener une vie d'enfer. En 1788, il publia sous un pseudonyme un roman qui lui servit de tribune pour décrire avec tout le venin qu'il fut capable d'accumuler contre Agnès, les horreurs de sa vie mariée. Elle le bafoua, le persécuta mais plus que tout, elle commit un crime impardonnable envers Restif : elle eut l'audace de s'imaginer qu'elle pouvait elle aussi écrire. Restif aurait hésité entre trois titres pour ce roman, montrant ainsi à quel point il était bouleversé. Il avait songé à : "La Femme lettrée" ou "La Femme monstre" mais c'est "La Femme infidèle" qu'il adopta

finalement pour titre. Les personnages de ce roman sont si peu déguisés et si maltraités qu'Agnès et son gendre furent contraints de protester vigoureusement. D'après Restif, c'est dans un but altruiste qu'il avait entrepris de traîner la malheureuse Agnès dans la boue. Il fait dire à Jeandevert que son but est de :

présenter au commun des lecteurs le tableau des maux qui résultent de la faiblesse d'un mari; de la coquetterie, de l'impudence, de la présomption et de l'inexpérience d'une femme; montrer combien il est dangereux que les femmes soient savantes, qu'elles abandonnent le soin du ménage, pour tenir la plume; faire tout cela dans une brochure, c'est mettre au jour le plus utile des livres¹³⁰.

Il est clair que Restif va s'en donner à cœur joie. L'ouvrage entier sera consacré à peindre Agnès comme une intrigante, une femme manipulatrice jugeant son mari comme un sot, un brutal. Il se dégage de l'ensemble des lettres que Restif a beaucoup de difficultés à lui pardonner son manque d'admiration pour lui. Il fera d'elle une femme égoïste même vénale. Mauvaise épouse, elle sera tout aussi mauvaise mère. Restif lui reproche amèrement son rôle dans les malheurs conjugaux de sa fille aînée dont elle encouragea le mariage, dit-il, par méchanceté pure. Toutes les aventures servent à faire ressortir l'horrible conduite d'Agnès. Comme d'habitude, c'est à une autre qu'il va laisser le soin de faire la liste des torts d'Agnès. On ne pourra pas l'accuser de parti pris puisque c'est la propre mère d'Agnès qui va écrire à Marie Beau cousin pour l'informer

qu'Agnès est menteuse, coquette, dépensière, vaine, changeante, adorant le mal pour le plaisir mais par dessus tout "elle a un défaut plus essentiel encore : c'est la fureur d'écrire, à tort, à travers, tout ce qui lui vient à l'esprit : critique, satire, lettres amoureuses ou d'intrigues"¹³¹. Curieusement, Tabarant voit cette lettre comme "une de celles qui dans ce haineux livre ont le meilleur accent d'authenticité"¹³². La Femme infidèle est une attaque directe contre "la fureur du bel esprit" dont il accuse Agnès d'avoir été saisie. C'est à ses prétentions littéraires que Restif s'en prend et c'est avec une virulence acharnée qu'il va partir en guerre contre sa femme, déterminé à la détruire par l'écriture et noircissant avec plaisir la réputation de sa femme. N'entendant "rien à l'économie"; elle l'accula à la misère, le forçant à se réfugier dans la solitude par honte. Il la rend directement responsable de "ces années de mort" :

En effet, j'étais courbé sous le poids de la misère, également malheureux par le caractère d'Agnès Lebègue, qui était la dissipation, et par le mien qui était l'économie. Je végétais dans l'Imprimerie Royale, travaillant faiblement, faute de forces, ayant la face hâve, l'air malpropre; avili, méprisé¹³³.

Mais ce fut en vain qu'Agnès travailla à sa ruine car il trouva le salut, comme il le déclare dans son calendrier, auprès d'une "céleste, adorable fille, qui m'a rendu auteur [comme Jeannette Rousseau m'a fait étudier]"¹³⁴. C'est

Rose Bourgeois qui sera sa muse. Il recommença à écrire, devenu indifférent à la conduite d'Agnès. Finalement son calvaire prit fin, Agnès le quitta, ne lui laissant, rapporte-t-il, que ses dettes "mais ce n'était pas le pis; elle oubliait de dire qu'elle me laissait la haine et le mépris de toutes celles de nos connaissances"¹³⁵. C'est dans une lettre de Jeandeverte dans La Femme infidèle que Restif révèle avec brutalité l'opinion qu'il a de sa femme : "Oh! l'abominable monstre qu'une femme perfide, hypocrite, sans moeurs, sans vertu! Qu'une infidèle épouse, une mauvaise mère, une Furie, vomie par l'enfer, peut désoler la terre! Je suis malade ..."¹³⁶. Doit-on croire Restif et accepter que l'auteur a fait d'Agnès un portrait réaliste, sa noirceur, son hypocrisie ne devant rien à l'imagination de l'écrivain, ou doit-on considérer tout ce qui se rapporte à Agnès comme un tissu de mensonges, de calomnies issues du délire paranoïaque de Restif? S'il lui fallait un responsable à tous ses malheurs, Agnès fera une excellente coupable! Les avis seront partagés. En fait on hésite à croire qu'Agnès fut aussi dépravée que Restif aurait aimé le faire croire. Armand Bégué constate raisonnablement qu'il est difficile d'évaluer la part de responsabilité d'Agnès dans les malheurs de Restif, mais il note toutefois :

Restif l'accuse tant de fois, et si violemment, et si ignoblement, qu'il est très difficile de ne pas la

croire de moeurs faciles, de caractère insupportable, en famille tout au moins, dépensière et bas-bleu; mauvaise mère à coup sûr, ...¹³⁷.

Ce commentaire nous laisse rêveur et confirme que Restif avait bien évalué la réaction de ses lecteurs puisqu'il utilisa cette méthode de répétition afin d'établir l'authenticité des faits, procédé qui paraît avoir atteint son but. On est en droit de se demander pourquoi les prétensions littéraires d'Agnès, qu'elles fussent valables ou non, sont considérées avec une sévérité telle qu'elle autorise Bégué à traiter Agnès de bas-bleu alors que les efforts de Restif qui, comme nous le savons ne sont pas toujours de la meilleure veine, ne prêtent pas à la raillerie? Serait-elle même aujourd'hui simplement victime de la critique masculine? On l'accuse d'être mauvaise mère, oubliant fort à propos de replacer les événements dans leur contexte chronologique. En effet comme le remarque Elisabeth Badinter dans L'Amour en plus, la femme qui devait travailler n'avait pas d'autre choix que celui de se séparer de ses enfants. D'autre part, cette réputation de mauvaise mère lui est due en grande partie aux dires de son époux dont on a bien voulu croire les accusations. Par contre, les nombreuses preuves que Restif a laissées dans ses écrits et qui tendent à prouver que son intérêt paternel fut très souvent en fonction de son intérêt sexuel pour ses filles, n'entraînent pas automatiquement des jugements au détriment de

Restif. Charles Porter, pense qu'il ne faudrait pas blâmer trop rapidement la pauvre Agnès des malheurs qui arrivèrent à son mari notant : "It is true that Restif appears to have been hard to get along with, had few friends and shows us in his autobiography how insufferably self-centered he could be"¹³⁸.

Chadourne remarque avec amusement que Restif aurait sans doute accepté de se faire une raison au sujet des infidélités d'Agnès si elle eût au moins employé "les ressources de l'amour pour soutenir la maison"¹³⁹. Chadourne ne semble pas particulièrement soucieux quant à la culpabilité d'Agnès. Il donne en fait l'impression que Restif et Agnès étaient fort bien assortis et se méritaient l'un l'autre. L'opinion d'Havelock sera diamétralement opposée : pour lui, loin d'être le monstre décrit par son mari, "Agnès Lebègue was a refined and cultured girl far above the average ability, brought up in easy circumstances as the daughter of a highly esteemed apothecary at Auxerre"¹⁴⁰. Il s'appuie sur le témoignage de Beaunier qui décrit Agnès comme belle et malheureuse; il cite également comme raison de l'attitude de Restif l'explication donnée par Iwan Bloch qui a suggéré que la force qui pousse Restif à peindre sa femme comme un monstre s'explique comme une continuation des cauchemars de son enfance. Ellis remarque, d'autre part, qu'Agnès fit preuve de générosité car jamais elle ne réfuta

les attaques de Restif contre elle alors qu'il lui aurait été facile de le faire et de nous assurer : "We have ample testimony to Madame Restif's grace, nobility, intelligence from unimpeachable witnesses"¹⁴¹. L'un de ces témoins fut Paul Lacroix qui dans Bibliographie de Restif de la Bretonne dévoile qu'il connut Agnès dans les dernières années de sa vie et qu'il la trouve "infiniment respectable, par ses moeurs, son honnêteté, son esprit et son caractère"¹⁴². Il nous informe également qu'Agnès écrivait facilement en prose et en vers mais fort incorrectement et qu'il n'a eu aucune difficulté à croire qu'elle eut quelque part aux ouvrages de son mari, quoique celui-ci n'en convienne jamais. Pour preuve de la bonté d'Agnès, Paul Lacroix cite une lettre datée du 18 octobre 1806 qu'elle aurait écrite à Cubières-Palmezeaux qui la reproduisit dans sa longue introduction de L'Histoire des compagnes de Maria :

... durant tout le temps que j'ai passé avec lui, j'ai eu la satisfaction de voir dans mon mari un homme fort utile au public, de plusieurs manières : j'ai vu avec admiration plus de vingt pères de famille ne subsister, un nombre d'années considérables, que sur le travail que leur procurait cet auteur si laborieux ...¹⁴³.

Agnès continuait sa lettre en déclarant son mari charitable, ayant eu la malchance d'avoir été ruiné par les assignats, et en partie par sa "grande bonté". Si Ellis a vu dans cette lettre la preuve qu'Agnès fut calomniée, Charles Porter nous

rappelle, lui, que la vérité n'est pas toujours aussi simple à déterminer : Agnès fut-elle vraiment comme Restif s'est plu à la décrire ou fut-elle innocente de toutes les horreurs que Restif lui reproche? Nous sommes tentés de dire que la vérité se situe en toute probabilité à mi-chemin entre ces deux extrêmes, et que les accusations de Restif reflètent un véritable délire de la persécution symptomatique de sa paranoïa lui faisant reprocher à Agnès de ne pas posséder toutes les qualités qui selon lui étaient essentielles à la rendre digne d'être l'épouse dont il rêvait. Il existe un autre aspect singulier et révélateur qui transparaît dans La Femme infidèle et qui concerne la perception que Restif eut de sa femme. Il fait dire à Agnès dans une lettre à un horloger : "Enfin, je suis libre ... me voilà comme fille. Plus de mari, plus de fille, plus d'amant : je vis de mon travail, et je sens mon indépendance, avec un plaisir que je n'avais jamais éprouvé"¹⁴⁴.

Agnès poursuit sa lettre en parlant de la pièce qu'elle avait écrite pour l'Ambigu-Comique : La Fille naturelle. Il reprend une même idée lorsque dans une autre lettre il lui fait dire au sujet de La Fille naturelle : "... J'espère que ce drame pourra obtenir les honneurs de la représentation. Que je serais glorieuse! C'est alors qu'en véritable femme de lettres je serais absolument indépendante"¹⁴⁵. Restif a-t-il vu dans le

désir d'indépendance d'Agnès un crime contre lui qui avait souffert de sa dépendance d'autrui? Ou à travers sa haine féroce envers Agnès, s'est-il identifié avec sa femme, transférant sur elle ses propres désirs et ses propres terreurs, et la punissant d'avoir nourri les aspirations qu'il lui supposait et refusait de reconnaître en lui-même? En définitive, pour Restif "jamais femme ne fut aussi coupable, jamais mari ne fut aussi malheureux"¹⁴⁶. Son mariage, le seul documenté, avec Agnès Lebègue, "ce tyran en jupon", selon lui, a inévitablement contribué à colorer ses idées concernant les femmes dans son oeuvre. En effet, son premier ouvrage ne parut pas avant 1767, c'est-à-dire, sept ans après son mariage avec Agnès. Il est vraisemblable que sa description des femmes a été fortement influencée et par là même tributaire des sentiments négatifs qu'il nourrissait à l'égard de sa femme. Si La Femme infidèle et plus tard M. Nicolas ont servi de tribune à Restif pour livrer au public ses tristes démêlés conjugaux, chaque ouvrage futur comportera une critique implicite de sa femme en offrant un portrait idéalisé de celles qui l'aimèrent. Pour Restif, l'amour ne peut se concevoir qu'en ses propres termes et selon un modèle très défini qui ne tienne jamais compte du point de vue de l'autre : "Je suis moins amant d'une femme que des femmes et plus épris du sexe que

de l'individu, quelque charmant qu'il fût"¹⁴⁷. Dès lors, si dans l'oeuvre de Restif les femmes se succèdent et s'accumulent, elles ne sont que rarement individualisées, restant singulièrement fidèles à un modèle prescrit : mince, fluette même, à la gorge "floconneuse", à la taille "joncée", "guépée", aux pieds minuscules, aux vêtements gracieux et propres établissant par la répétition un idéal de beauté féminine qui, comme nous l'avons signalé plus haut, tient pour beaucoup à sa mère et même à lui-même. Cette beauté sera dans tous les cas l'apparence extérieure d'une beauté morale et de coeur. A partir de lieux communs et de répétitions des portraits de femmes, il se dégage une image très précise de la femme telle que Restif la conçoit. Elle représentera son idée de la perfection. Elle sera donc à travers différents personnages une seule et même femme, produit de son imagination, assumant toujours un rôle unique, ayant perdu toute individualité, toute humanité pour ne plus être qu'une caricature de femme qui existe seulement pour plaire, sans idées ni désirs qui lui soient propres, contrôlée totalement par son seigneur et maître, Restif. La seule fonction de cet être sera l'agrandissement de l'auteur ainsi que la possibilité d'étaler, d'exhiber ses désirs, ses rêves, ses cauchemars. Si la femme ne peut se définir ou acquérir de vie propre qu'à travers l'homme, Restif incapable de s'identifier à un modèle masculin réaliste tentera d'apporter

une crédibilité au personnage qu'il aurait aimé être justement à travers ses aventures avec ces femmes parfaites ou presque. Malheureusement, ses efforts ne sont pas souvent couronnés de succès et ont pour résultat, comme Henri Bachelin a raison de le remarquer, des aventures qui sont interchangeable. Restif étendra l'utilité du personnage féminin à lui offrir une rationalisation, par contraste souvent, de sa propre conduite. La femme, comme il se plaît à le répéter, ne forme qu'une partie d'un être complet, elle est "l'être développant" qui ne peut avoir son existence, sa raison d'être qu'à l'homme, de même que lui s'est senti sans les femmes comme "un être nul". Mais de par leur différence fondamentale ces deux éléments d'un tout seront régis par des lois différentes qui, incidemment, ne sont restrictives que pour les femmes. Ainsi réclame-t-il une fidélité totale chez la femme alors que chez l'homme cette qualité deviendra un défaut puisqu'anti-naturelle; "L'homme désire toutes les femmes, même lorsqu'il n'en adore qu'une, c'est le but de la nature, qu'un mâle suffise à plusieurs femelles"¹⁴⁸. Ceci représente un exemple de la manière de penser de Restif qui va lui permettre de s'engager à promouvoir et perpétuer l'idée que la femme n'est pas un être doué de pensée ni de sensibilité mais plutôt une machine reproductrice enfermée à tout jamais dans son rôle d'épouse, de ménagère et surtout de mère. Elle occupe à tout jamais une position subalterne

et présentera au monde un visage rayonnant de satisfaction à l'idée d'avoir eu la bonne fortune d'être capable de remplir ce rôle avec "amour et reconnaissance".

Comme nous avons essayé de le montrer, réalité et fiction sont bien souvent confondues, les figments de l'imagination de Restif étant souvent devenus une réalité qu'il désirait faire partager à ses lecteurs sans toujours y parvenir. Marlin aurait écrit : "Je sais très bien que vous n'êtes pas le héros principal de tous vos livres mais toujours vous y prenez un rôle et c'est votre faute si vous le chargez de manière à vous faire imputer ce que vous ne faites pas"¹⁴⁹. Alors pourquoi toutes ces déclarations qui professent de ne dire que la vérité? L'oeuvre de Restif n'a pas pour but unique de nous faire participer à une hallucination collective afin de satisfaire le désir exhibitionniste de Restif, ni même uniquement par esprit de vengeance comme le laisse entendre J. Vier¹⁵⁰. Il écrit sous la pression d'une nécessité psychologique afin de dominer son monde au moins par procuration et de se convaincre qu'il contrôle sa propre vie. Mais plus encore il se sent chargé d'assurer "le bonheur des hommes" et plus particulièrement celui de M. Nicolas. Les romans et même son autobiographie n'y suffiront pas. Convaincu que le moment est venu d'offrir à la patrie et au monde, s'il en veut bien, le bénéfice de ses réflexions, il va codifier allègrement ses découvertes de

manière à consolider sa place dans le monde, et, ce faisant, instituer des règlements propres à maintenir les femmes à la place qui leur revient dans l'ordre naturel des choses. Le bonheur de Restif est apparemment en fonction de la domination masculine et de la soumission féminine.

Notes du chapitre II

¹ Jean Bloch, "Women and the reform of the Nation", Women and Society in the Eighteenth Century, p. 3.

² Helvetius, De l'Esprit, pp. 184-185, note 6.

³ E. J. Gardner, Woman in the Eighteenth Century, p. 20.

⁴ Ibid., p. 23.

⁵ Ibid., p. 24.

⁶ Ibid., p. 25.

⁷ Pierre Choderlos de Laclos, L'Education des femmes, p. 404.

⁸ Marquis de Condorcet, Oeuvres, VI, pp. 263-264.

⁹ P. J. Jimack, "The Paradox of Sophie and Julie", Women in the 18th Century, p. 153.

¹⁰ Ibid.

¹¹ Condorcet, Oeuvres, IX, p. 20.

¹² P. J. Jimack, ibid., p. 157.

¹³ Goncourt, La Femme au XVIIIème siècle, p. 26.

¹⁴ Ibid., p. 249.

¹⁵ Ibid., p. 255.

¹⁶ Ibid., p. 265.

¹⁷ Ibid., p. 266.

¹⁸ Ibid., p. 273.

¹⁹ Ibid., p. 278.

²⁰ Ibid., pp. 291-292.

²¹ Arthur Wilson, Women in the 18th Century, p. 91.

²² Robert Nklaus, "Diderot and Women", Women and Society in the Eighteenth Century, p. 69.

Notes du chapitre II (suite)

- 23 Arthur Wilson, Ibid., p. 93.
- 24 Robert Nklaus, Ibid., p. 69.
- 25 Ibid., p. 71.
- 26 Marie-Laure Swiderski, Women in the 18th Century, p. 106.
- 27 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, III, p. 78.
- 28 Ibid., IV, p. 511.
- 29 Restif de la Bretonne, La Vie de mon père, p. 135.
- 30 Ibid., p. 109.
- 31 Ibid., p. 108.
- 32 Ibid., p. 110.
- 33 Ibid., p. 114.
- 34 Ibid.
- 35 Ibid., p. 115.
- 36 Ibid.
- 37 Ibid., introduction, p. xx.
- 38 Ibid.
- 39 Ibid., La Vie de mon père, p. 117.
- 40 Ibid., p. 136.
- 41 Ibid.
- 42 Ibid., p. 137.
- 43 Ibid., p. 120.
- 44 Ibid., p. 137.
- 45 Ibid., p. 139.

Notes du chapitre II (suite)

46 Ibid., p. 130.

47 Ibid., p. 129.

48 Restif de la Bretonne, Les Contemporaines, introduction,
p. 4.

49 Charles Porter, Restif's Novels, p. 264.

50 Restif de la Bretonne, Les Contemporaines, p. 242.

51 Henri Bachelin, Les Contemporaines, note, p. 479.

52 Restif de la Bretonne, Les Contemporaines, p. 242.

53 Ibid., pp. 258-259.

54 Ibid., p. 262.

55 Ibid., p. 256.

56 Ibid., p. 258.

57 Ibid., p. 265.

58 Ibid., p. 259.

59 Ibid., p. 269.

60 Ibid., M. Nicolas, I, p. 242.

61 Ibid., p. 241.

62 Ibid., p. 242.

63 Ibid., p. 244.

64 Ibid., p. 250.

65 Ibid., p. 243.

66 Ibid., p. 250.

67 Ibid.

Notes du chapitre II (suite)

- 68 Ibid., pp. 464-465.
- 69 Ibid., p. 473.
- 70 Ibid., p. 474.
- 71 Ibid., p. 468.
- 72 Ibid., p. 465.
- 73 Marc Chadourne, Restif de la Bretonne, p. 70.
- 74 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, III, p. 66.
- 75 Ibid., II, p. 11.
- 76 Ibid., p. 29.
- 77 Ibid., p. 229.
- 78 Ibid., p. 229.
- 79 Ibid., p. 231.
- 80 Marc Chadourne, ibid., p. 103.
- 81 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, ii, p. 232.
- 82 Goncourt, La Femme au XVIIIème siècle, p. 227.
- 83 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, p. 647.
- 84 Ibid., p. 648.
- 85 Ibid., p. 233.
- 86 Ibid., p. 315.
- 87 Ibid., p. 315.
- 88 Ibid., pp. 381-382.
- 89 Ibid., p. 647.

Notes du chapitre II (suite)

- 90 Marc Chadourne, Restif de la Bretonne, p. 112.
- 91 Ibid.
- 92 Ibid.
- 93 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, III, p. 67.
- 94 Ibid., p. 119.
- 95 Ibid., p. 68.
- 96 Ibid., p. 69.
- 97 Ibid., p. 73.
- 98 Ibid.
- 99 Ibid., p. 74.
- 100 Ibid., p. 75.
- 101 Béatrice Didier, Sade, p. 36.
- 102 Maurice Heine, "La vieillesse de Restif", Hippocrate, pp. 619-620.
- 103 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, III, p. 114.
- 104 Ibid., p. 115.
- 105 Adolphe Tabarant, Le Vrai Visage de Restif de la Bretonne, p. 104.
- 106 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, III, p. 115.
- 107 Ibid., p. 157.
- 108 Ibid., p. 116.
- 109 Ibid., p. 117.
- 110 Ibid., p. 119.
- 111 Ibid., p. 126.
- 112 Ibid., p. 131.

Notes du chapitre II (suite)

- 113 Ibid., p. 140.
- 114 Ibid., p. 140.
- 115 Ibid., p. 196.
- 116 Ibid., p. 158.
- 117 Ibid., p. 211.
- 118 Ibid., p. 603.
- 119 Ibid.
- 120 Ibid., Sara, p. 371.
- 121 Ibid., p. 277.
- 122 Marc Chadourne, Restif de la Bretonne, p. 131.
- 123 Ibid.
- 124 Restif de la Bretonne, Oeuvres, V, p. 284.
- 125 Marc Chadourne, Restif de la Bretonne, pp. 132-133.
- 126 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, III, p. 274.
- 127 Jacques Vier, Histoire de la littérature, p. 459.
- 128 H. Forestier-G. Rouger, Annales de Bourgogne, p. 212.
- 129 Ibid., p. 213.
- 130 Charles Porter, Restif's Novels, p. 304.
- 131 Restif de la Bretonne, Oeuvres, V, pp. 159-160.
- 132 Marc Chadourne, Restif de la Bretonne, p. 144.
- 133 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, III, p. 469.
- 134 Ibid., IV, p. 585.
- 135 Ibid., III, p. 654.
- 136 Ibid., Oeuvres, V, p. 261.

Notes du chapitre II (suite)

- 137 Armand Bégué, Etat présent des études sur Rétif de la Bretonne, p. 67.
- 138 Charles Porter, Restif's Novels, p. 300.
- 139 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, III, p. 470.
- 140 Havelock Ellis, From Rousseau to Proust, p. 157.
- 141 Ibid., p. 169.
- 142 Paul Lacroix, Bibliographie de Restif de la Bretonne, note 1, p. 11.
- 143 Cette lettre est également reproduite par Charles Porter, p. 301.
- 144 Restif de la Bretonne, Oeuvres, V, p. 224.
- 145 Ibid., p. 227.
- 146 Ibid., p. 242.
- 147 Ibid., M. Nicolas, p. 284.
- 148 Ibid., p. 50.
- 149 Ibid., Oeuvres, V, p. 284.
- 150 Jacques Vier, Histoire de la littérature, p. 461.

Chapitre III

Projets de réforme

Le dix-huitième siècle a été dominé, comme nous l'avons dit dans notre introduction, par la recherche d'un principe de moralité, d'une éthique qui guiderait les hommes vers le bonheur. A une époque marquée par l'instabilité sociale aussi bien que politique, on se laisse à rêver, à espérer même, une société à venir, parfaite. On se fait avec délice, prophète d'un ordre social nouveau mais surtout d'un ordre social sûrement meilleur dont l'excellence toutefois reste encore du domaine des conjectures. On établit par la pensée un état idéal, peuplé d'êtres parfaits qui agissent et s'intègrent à une société qui n'aurait plus à être améliorée, sans se préoccuper ni de la complexité, ni de la variété qui dans notre monde bien réel sous-tend l'édifice social. On crée pour son propre bénéfice mais surtout pour l'édification d'autrui, un monde imaginaire qui au lieu d'offrir une description de l'expérience collective humaine, fonctionne à l'aide d'un système régi par des institutions qui, selon leur auteur, auraient été améliorées au point d'avoir atteint la perfection, mais qui en réalité représentent "un monde constitué sur des principes différents de ceux qui sont à l'oeuvre dans le monde réel"¹.

L'utopiste, signale Raymond Ruyer "attend de son lecteur qu'il croie sérieusement et durablement au 'possible' qu'il

décrit, même si le cadre géographique n'est pas convaincant"². De par sa nature même, il sera un observateur des conditions sociales de son temps et naturellement, il se fera critique de son époque puisqu'il est parfaitement conscient des imperfections de son univers. Le don que les utopistes entendent faire à ceux qui voudront bien les écouter sera d'anticiper la possibilité d'une perfection humaine dans une société idéale. Cette attitude conduit Joyce Hetzler à déclarer que ce qui a caractérisé les utopistes de tous temps, et cela sans exception, c'est qu'ils ont été "men of intellectual originality and constructive imagination"³. Que le résultat de leurs capacités ait eu un effet pratique ou même bénéfique reste à débattre et demeure sujet à controverses. Toutefois, ce qui est certain, c'est que cette aspiration à un monde idéal, fait partie d'un désir universel; on peut même employer le mot archétype, sans pour cela perdre de vue que l'idée de perfection représente des choses bien différentes pour différentes personnes. Ce qui reste constant c'est la nécessité que l'être humain éprouve à croire à la possibilité d'un monde meilleur, qu'il existe un espoir de bonheur malgré les vicissitudes et les injustices de la vie.

Selon Lewis Mumford le mot utopie "stands in common usage for the ultimate in human folly or human hope - vain dreams of perfection in a Never-Never Land or rational efforts to remake

man's environment and his institutions and even his own erring nature, so as to enrich the possibilities of common life"⁴.

Les bâtisseurs d'utopie se donnent pour mission de combattre ce qu'ils perçoivent comme une injustice, une inadaptation ou même une détresse sociale. Ils offrent à leurs concitoyens la seule et unique solution qui, selon eux, permet de remédier aux multiples maux de la société. Entreprise qui, sans doute, demande du courage mais qui indique, également, une certaine naïveté optimiste qui les porte à réclamer des changements capables, ils en sont persuadés, d'ouvrir la voie à un eudémisme collectif, le but de toute vie étant, d'après les utopistes, le bonheur.

Lewis Mumford a cru bon de diviser les utopies en deux types principaux : l'utopie d'évasion et l'utopie de reconstruction. C'est ce dernier genre qui, selon lui, fera oeuvre utile puisque comme son nom l'implique, il s'agit d'une utopie qui cherche à reconstituer un milieu mieux adapté à la nature et aux buts des êtres humains⁵. Or c'est l'utopie d'évasion qui représente la catégorie qui va retenir l'attention de Restif de la Bretonne. Elle s'avère fréquemment futile car si elle offre souvent une oasis d'ordre et de paix dans une "cité du bonheur", elle se montre, en même temps, fort éloignée de la réalité de notre monde, en raison de son isolement et de sa capacité à se suffire à elle-même, soutenue par une législa-

tion et un mode de vie tels que notre société n'a jamais pu les reproduire. Ceci autorise Lewis Mumford à décrire ce genre d'utopie comme une île enchantée où "... life is too easy (...) too blankly perfect - there is nothing to sharpen your teeth upon"⁶. L'utopie d'évasion, faite de rêves purs qui amènent la réalisation de désirs infantiles, sera bien propre à plaire à Restif qui verra là un moyen sûr de réaliser, à travers le groupe, son autorité individuelle sans avoir à s'engager outre mesure.

Restif et les utopistes de son temps ont cru à la perfectibilité de l'humanité grâce à la raison mais surtout grâce à la vision exagérée qu'ils ont eue de la malléabilité de la société et des êtres. Lewis Mumford qui, selon Frank Manuel, fait encore autorité à ce sujet, a relevé cette caractéristique si capable de fausser leur jugement. Il a déclaré, au sujet de ces utopistes du dix-huitième siècle, qu'ils ont cru tout comme Locke que : "Human society was a product of the human mind, and might be treated as a blank sheet of paper, on which each generation could by erasing the past, leave its own ideal imprint"⁷. A cette façon de penser va s'ajouter une idée qui dominera cette époque et dont la plupart des philosophes et penseurs se firent l'écho : l'homme originellement parfait a été corrompu par la société. J.-J. Rousseau assure ses lecteurs que l'homme naturel est bon par instinct; Diderot affirme dans

quelques écrits qu'il l'est par nature. Tous s'accordent pour dire que tout bien chez l'homme vient de la nature, tout le mal de la société. Cependant malgré l'admiration sans borne dont ils font preuve à l'égard du "bon sauvage", ils ont conscience qu'il va être impossible à l'homme de retourner aux sources puisqu'il est devenu un être social. Néanmoins, ils ne perdent pas de vue l'idée que la société telle qu'ils la voient est corrompue; dès lors, l'homme devra travailler à l'amélioration de cette société. Les utopistes s'approprièrent le rôle de prophètes et chercheront à enseigner aux hommes un mode de vie nouveau. Une transformation aussi radicale de la société ne pourra s'opérer sans une transformation toute aussi radicale de l'être humain. Rien de plus simple; puisque les utopistes sont convaincus que les hommes tout comme les institutions sociales sont capables de changement, et que, comme le dit Raymond Ruyer, "la vérité est une force et (qu') elle triomphe par elle-même"⁸. Il suffira donc de la révéler pour convertir les êtres humains à la nécessité de réformer les institutions et les hommes.

Le dix-huitième siècle a cru fermement en la valeur intrinsèque de l'éducation. Pour les penseurs de cette période, elle représente le moyen le plus sûr permettant de transformer et ainsi de perfectionner l'être humain. Puisque l'homme est le produit de son milieu, l'éducation représentera, également,

un instrument de contrôle par excellence qui jouera un rôle décisif au maintien "du monde parfait". Raymond Ruyer signale qu'il est évident que les utopistes ont attaché plus d'importance à l'éducation qu'à l'hérédité. Il va même jusqu'à affirmer qu'elle a acquis une valeur suprême et de ce fait l'éducation est même devenue un "fétiche" pour les utopistes. Aussi, on ne s'étonnera pas si toute nouvelle société doit être étayée par un système nouveau d'éducation qui supplantera celui qui existe alors et le remplacera par un autre souvent plus pratique. Cette méthode aura généralement pour but d'élever les enfants de manière à leur donner la compétence nécessaire à leur intégration dans la nouvelle société, au niveau qui leur a été assigné, soulignant, ainsi, l'attachement des utopistes à une sorte d'égalitarisme mécanique auquel nous reviendrons lorsque nous serons amenés à discuter de Restif de la Bretonne et de son utopisme social.

A partir de la seconde moitié du dix-huitième siècle, les philosophes et penseurs élargiront leur intérêt pour les systèmes d'éducation afin d'inclure les femmes, car il est évident que la transformation d'une partie de la population à l'exclusion de toute autre serait insuffisante à assurer le bonheur de "la grande famille humaine". Les ouvrages concernant le mérite ou même la possibilité d'éduquer les filles vont donc se multiplier à cette époque, et révéler sur

le sujet une grande diversité d'opinions. Jean Bloch dans son article "Women and the Reform of the Nation" note, entre autres, la publication en 1744 par Boquet d'un traité intitulé La Supériorité de l'homme sur la femme; en contraste, l'Abbé Dinouart, en 1749, dans Le Triomphe du Sexe, avance que les femmes sont les égales des hommes; Philippe Joseph Caffiaux s'est joint au débat en 1753 lorsque dans La Défense du beau sexe il essaie de remettre en vogue les idées préconisées par Poulain de la Barre, au dix-septième siècle. Jean Bloch ne manque pas d'ajouter que "women too wrote in defence of their own sex, Mme d'Archambault and Mme de Puisieux, both in 1750, the latter, like Poulain, advocating equality even professionally"⁹. Toutefois, pour beaucoup d'auteurs de cette époque, c'est Fénelon, plus conservateur, qui fera figure d'autorité en ce qui concerne l'éducation des filles. En effet, s'il déclare cette éducation comme ayant autant d'importance que celle des garçons parce qu'elle contribuera au bienfait général, il n'en n'insiste pas moins sur l'idée que le domaine de la femme se devra de rester limité à la famille. La contribution des femmes aux réformes de la société ne peut alors être considérée qu'à travers l'influence qu'elles exerceront sur leur mari et sur leurs enfants. Il est, dès lors, évident que tout système d'éducation les concernant devra s'attacher à les préparer à ce rôle. Parmi ceux qui s'intéressèrent à ce sujet, il en fut qui voulurent démontrer

que les femmes avaient le droit d'aspirer à une éducation qui leur permettrait de développer leurs capacités intellectuelles et leurs talents. L'Abbé Fromageot, par exemple, pensait que les femmes étaient destinées à et avaient le devoir de servir la patrie en éduquant leurs enfants, c'est pourquoi, il convenait qu'elles soient mieux préparées intellectuellement afin de devenir des éducatrices capables. L'Abbé Le More dans ses Principes d'Institution, datés de 1774, recommandait une éducation identique pour garçons et filles¹⁰, et en 1779, Riballier dans De l'Éducation physique et morale des femmes¹¹, insiste tout comme le fit Poulain de la Barre au siècle précédent, sur le droit des femmes au savoir, liant la dégénérescence de la nation à l'éducation détestable imposée par les hommes. Il recommande donc une réforme de l'éducation pour les filles comme moyen de parvenir à régénérer la nation. Malgré tous leurs efforts, les promoteurs d'un système plus équitable d'éducation restèrent une minorité. La plupart des auteurs qui se penchent sur cette question continuent à envisager une éducation séparée, le plus souvent renforçant leur programme, en s'appuyant sur les différences naturelles qui existent, selon eux, entre les sexes et qui nécessairement entraînent une différence de fonction dans l'ordre social. Aussi, si on revendique une amélioration de l'enseignement pour les filles, ce n'est pas pour reconnaître qu'il existe une possibilité

d'égalité entre les sexes mais plutôt pour rendre l'esprit féminin aussi attrayant que possible selon la notion traditionnelle concernant le rôle des femmes qui est de plaire. Rarement s'attarde-t-on à lui accorder une individualité ou une autonomie quelconque. La femme est définie essentiellement en tant qu'épouse et mère. On considère à peine la femme sans enfant; Jean Bloch signale à ce propos que M. de Cerfvol, en 1772, s'étant déclaré en faveur du divorce "... maintained that it is motherhood that makes women particularly respected..."¹². Lorsque J.-J. Rousseau publia en 1762 L'Emile, le débat sur l'éducation des filles battait son plein et comme le remarque Jean Bloch "many now favored improved intellectual education for girls". Toutefois, L'Emile, traité d'éducation suivant les principes naturels, s'adresse plus particulièrement comme son titre en fait foi, à l'instruction d'un enfant du sexe masculin. Cette oeuvre, dit J. S. Spink dans son introduction, représente "son livre le plus complet, et par son contenu et son influence, l'une des oeuvres clefs de notre civilisation"¹³. Dans cette ouvrage pédagogique, J.-J. Rousseau ne s'intéresse que périphé-riquement à l'éducation des filles, et ainsi il réserve le dernier livre à la future épouse d'Emile, Sophie car, déclare-t-il, s'inspirant de la Genèse [II, 18] "Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Emile est homme; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner"¹⁴, annonçant sans doute possible,

que pour lui, la place de la femme sera déterminée en fonction de l'homme. Il rejette, dès le départ, toute notion d'égalité entre les sexes comme absurde puisque, nous dit-il, il ne peut y avoir de comparaison possible. En fait, il suggère que l'homme et la femme sont à la fois semblables et différents. Toutefois, il s'empresse de souligner que la femme ne peut s'identifier que par rapport à l'homme, rappelant à ce propos, tout au long de son ouvrage qu'il faut tenir compte de la primauté masculine. Ayant établi comme principe que le sexe masculin est actif et fort et le sexe féminin passif et faible, il déclare : "il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme"¹⁵. J.-J. Rousseau attire alors notre attention sur le fait que les différences naturelles qui existent entre les sexes auront une autre conséquence extrêmement importante : la dépendance, qui selon Rousseau est "un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir"¹⁶. D'autre part, J.-J. Rousseau a clairement indiqué que l'éducation des filles ne peut être négligée. En effet, au début de L'Emile, il avait insisté sur l'idée que les moeurs des hommes dépendent des femmes car ce sont elles qui sont chargées de la première éducation des hommes¹⁷. Aussi, le système d'éducation qu'il va préconiser pour les filles reflètera bien évidemment les diverses fonctions auxquelles on devra les préparer. J.-J. Rousseau, comme la plupart de

ses contemporains, n'envisage, en aucune façon, un rôle public, ni même professionnel pour les femmes. Elles devront se limiter essentiellement à leur rôle naturel, c'est-à-dire, à celui d'épouse et de mère. Comme le rappelle J. S. Spink : "elle ne vit pas pour soi, mais pour l'Homme, elle attend sa fin de sa triple fonction d'amante, d'épouse et de mère. Son éducation 'naturelle' se conçoit dans cette situation"¹⁸.

Dès lors, l'éducation de Sophie sera presque l'antithèse de celle recommandée pour Emile. Les critères étant différents, on exigera d'elle une conformité aux règles sociales. Loin de l'inviter à une pensée autonome, on l'encourage à se rendre compte qu'elle n'existe qu'en fonction du rôle principal que la nature lui a assigné. Elle doit plaire, même séduire s'il le faut; aussi lui sera-t-il nécessaire d'accorder de l'importance à tous les éléments qui lui permettront de remplir ce rôle car "elle vit du jugement porté sur elle, non seulement par ses éducateurs, mais par tout le monde : les femmes, ses rivales, les hommes qu'elle émeut"¹⁹. Si Emile reste pour ainsi dire asexuel jusqu'à l'adolescence, tel n'est pas le cas pour Sophie qui, elle, au contraire, est définie, dès sa naissance, en fonction de son sexe. Pour Rousseau chaque sexe a un rôle bien spécialisé à jouer et "l'essentiel est d'être ce que nous fit la nature"²⁰.

Il lui semble dénué de sens que les femmes puissent aspirer à rivaliser avec les hommes puisqu'elles leur sont bien évidemment inférieures dans un grand nombre de domaines. La force de la femme, si on peut s'exprimer ainsi, réside dans l'art qu'elle acquerra à manipuler les hommes : "Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même et qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir"²¹. C'est pourquoi son éducation devra être organisée de manière à la préparer sans jamais lui donner l'idée qu'elle puisse être l'émule des hommes. A l'encontre des hommes, les femmes ne peuvent se laisser guider par la raison qui les sert bien mal; elles devront au contraire, suivre leur "coeur". Il existe pour J.-J. Rousseau, un autre élément essentiellement féminin, la vertu. En effet, si on enseigne aux femmes à aimer et à désirer la vertu, on assurera aussi celle des hommes puisqu'en tant que mères, elles sont responsables de guider leurs fils et de "les préparer pour être élevés"²²; de plus, le fait que "les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes"²³ amènera grâce à elles l'amélioration de la société. L'enseignement qu'elles recevront aura pour but de les préparer à devenir la véritable compagne de l'homme. Si d'après Rousseau, comme le remarque J. S. Spink, la femme à l'état simple n'avait que faire d'une

culture qui allait à l'encontre de ses fonctions féminines, la femme dans la société ne peut s'en passer : "Elle doit donc apprendre la société, ses institutions, ses usages, ses préjugés. Elle doit savoir son premier devoir qui est de faire honorer son mari"²⁴. Rousseau tout comme Fénelon s'est déclaré en faveur d'une éducation à la maison, reposant sur les exemples et les habitudes. Cependant, selon J. S. Spink, cette éducation loin d'en être véritablement une, s'apparente plutôt à un dressage qui s'appuie sur un système de punitions et de récompenses et qui s'applique à enseigner à la jeune fille "la maîtrise de soi, tant dans sa nourriture, en faisant appel à la coquetterie, que dans son comportement dans la société"²⁵. Remarquons qu'on se garde bien de faire appel à sa raison. L'éducation de Sophie paraît entièrement conçue en fonction de sa féminité et des rapports qu'elle entretiendra avec son époux et ses enfants. J.-J. Rousseau a donc préconisé une éducation propre à préparer les femmes à occuper une place bien déterminée dans la société, tout en s'efforçant de ne jamais perdre de vue le support principal sur lequel repose cet enseignement : "Il est dans l'ordre de la nature que la femme obéisse à l'homme"²⁶.

Diderot, lui aussi participa au débat ayant trait au problème de l'éducation des filles mais il le fit, il faut bien le dire, d'une manière à la fois plus limitée mais aussi

plus personnelle. Les idées exprimées par "Moi" dans Le Neveu de Rameau concernant l'enseignement qu'il aimerait donner à sa fille, font assurément écho à l'intérêt que Diderot apporta à l'éducation de sa fille bien-aimée, Angélique. En réponse à "Lui" qui se prononce en faveur d'une éducation froidement utilitaire et amoral, "Moi", réplique plus sérieusement en se prononçant pour un programme qui aurait pour tâche principale d'apprendre à sa fille à raisonner juste. Il ne marque aucune opposition à l'enseignement de la musique, du chant et de la danse tant qu'il reste modéré et surtout si on prend soin d'y ajouter "... de la grammaire, de la fable, de l'histoire, de la géographie et beaucoup de morale"²⁷. Eva Jacobs, dans son article "Diderot and the Education of Girls" remarque que Diderot qui, nous dit-elle, adorait sa fille et qui avait laissé le soin de son éducation première à sa mère dans l'intérêt de la paix du ménage, obtint enfin l'autorisation de se charger d'organiser son enseignement. Il s'empressa de mettre en pratique certaines de ses idées. Il engagea, nous dit Eva Jacobs, Bemetzrieder qui se disait qualifié pour enseigner les mathématiques et le droit. Diderot, rappela au tuteur ce que l'on attendait de lui : "Monsieur ... vous montrerez à ma fille un peu de géographie et d'histoire; le reste du temps sera employé au clavecin et à l'harmonie..."²⁸.

Diderot se réserve l'enseignement d'une morale propre à inciter Angélique à reconnaître les mérites et à l'encourager sur le chemin de la vertu. Ce programme ainsi décrit pousse Eva Jacobs à poser la question suivante: "In what does this differ from what the convents offered?"²⁹. Effectivement, ce qui frappe, c'est la nature fort limitée de l'éducation qu'il juge appropriée pour sa fille unique. Il est vite apparent que le but de l'éducation d'Angélique sera d'assurer un bon mariage. Eva Jacobs qualifie ce désir chez Diderot d'obsessif. Attitude curieuse pour celui qui ne fit pas preuve d'un enthousiasme débordant envers l'institution du mariage. Son intention, nous dit-on, est d'être l'artisan du bonheur de sa fille; aussi ne peut-il que lui conseiller la conduite suivante qui lui garantira le bonheur :

Ayez pour votre époux toute la condescendance imaginable. Conformez-vous à ses goûts raisonnables. Tâchez de ne rien penser que vous ne le puissiez lui dire; qu'il soit sans cesse comme au fond de votre âme. Ne faites rien dont il ne puisse être témoin³⁰. Soyez en tout et toujours comme sous ses yeux .

Conseil d'un conservatisme bourgeois qui souligne que tout comme J.-J. Rousseau et tout, comme nous le verrons, Restif de la Bretonne, Diderot ne peut accepter l'idée d'une égalité possible entre hommes et femmes. Comme nous en avons discuté dans notre chapitre précédent, pour Diderot, c'est la nature même qui est responsable de cette inégalité. La femme, quoi qu'elle fasse, ne peut échapper à son rôle biologique; c'est

à la nature qu'elle doit son "organisation délicate", son "assujettissement à une maladie périodique, à des grossesses, à des couches"³¹. Dès lors, l'idée d'une éducation identique pour garçons et filles devient impensable. Diderot dont la grande préoccupation est le bonheur de l'individu, est convaincu qu'il ne peut y avoir de bonheur possible pour la femme que si elle accepte sa condition et admette qu'elle est prisonnière de sa physiologie. Il en résulte que : "The proper education for girls had to be directed toward making the prison as comfortable and fulfilling as possible"³². Diderot ira jusqu'à encourager sa fille à prendre des leçons d'anatomie sexuelle chez Mlle Biheron car, selon Eva Jacobs, "if a relatively poor intellectual education was necessitated by a girl's biological condition, so the biological condition demanded an advanced sexual education"³³. Eva Jacobs voit dans ce radicalisme apparent la preuve du conservatisme profond de Diderot à propos de l'éducation des filles, qui s'allie fort bien à la piètre opinion qu'il avait des femmes :

Impénétrables dans la dissimulation, cruelles dans la vengeance, constantes dans leurs projets, sans scrupule sur les moyens de réussir, armées d'une haine profonde et secrète contre le despotisme de l'homme, il semble qu'il y ait entre elles un complot tacite de domination, une sorte de ligue telle que celle qui subsiste entre les prêtres de toutes les nations; elles en connaissent les articles sans se les être communiqués³⁴.

Bernardin de Saint-Pierre, dans son essai pour l'académie

de Besançon se range à l'opinion déjà familière selon laquelle le jeune fille devrait rester fidèle à la nature et aux mœurs domestiques. Ainsi son éducation devra être telle qu'elle lui inculquera la vertu, l'amour maternel, la religion, les arts domestiques. Là non plus, il n'est nullement question de considérer une égalité possible entre garçons et filles.

Choderlos de Laclos participa également au débat concernant l'éducation des filles. Il écrivit à l'occasion d'un concours de l'académie de Châlons-sur-Marne, en 1783, un essai intitulé De l'Education des femmes. Dans cet écrit, il présente des méthodes capables d'apporter aux femmes une éducation conforme à leurs capacités réelles, mais il reconnaît que les lois et la nature s'opposent à tout progrès dans ce domaine. Laclos considère en effet que l'obstacle fondamental à une meilleure éducation réside dans le fait que la femme est devenue l'esclave de l'homme : "dégradées de plus en plus par votre longue habitude de l'esclavage, vous en avez préféré les vices avilissants mais commodes aux vertus plus pénibles d'un être libre et respectable"³⁵. Voilà, d'après lui, une condition irrémédiable car "la nature crée des êtres libres, la société ne fait que des tyrants"³⁶. La femme étant physiquement plus faible que l'homme deviendra son esclave et cela partout où les êtres vivront en société. Laclos établit en axiome la notion suivante :

tant qu'il y a esclavage, il ne peut y avoir d'éducation possible puisque l'esclavage étouffe les facultés : "on ne peut sortir de ce principe général que sans liberté, point de moralité et sans moralité, point d'éducation ..."³⁷.

Toutefois, Laclos suggère qu'une femme pourrait peut-être trouver le bonheur malgré son manque de liberté si :

celle qui née d'une mère tendre, n'aura pas été livrée en naissant aux soins d'une mercenaire, qui plus grande, aura été sous les yeux d'une institutrice également indulgente, sage et éclairée qui, sans jamais la contraindre et sans l'ennuyer de ses leçons, lui aura donné toutes les connaissances utiles et l'aura exemptée de tous les préjugés; ...³⁸,

la préparant ainsi à son rôle d'épouse mais surtout à celui de mère rejoignant ainsi le but assigné par la nature. Laclos s'est effectivement joint à ceux qui conseillaient aux femmes d'écouter la voix de la nature : "Mesdames, si vous écoutez la voix de la nature vous serez récompensées, mais si vous la méprisez, elle se vengera et vous serez punies"³⁹. Il est aisé de voir que malgré un raisonnement original et fort différent en substance, Laclos, néanmoins, arrive à la même conclusion que la plupart de ses contemporains qui soutenaient le thème du retour à la nature et s'efforçaient de convaincre les femmes de "remplir leurs devoirs de mère" à l'exclusion de toute autre fonction.

Nous avons essayé de souligner, grâce à une étude succincte de quelques auteurs du dix-huitième siècle, que malgré leur

déclaration de libéralisme, ils s'opposèrent tous avec plus ou moins d'âpreté à toute idée d'égalité des sexes, même dans le domaine du savoir. Ils s'accordèrent pour nier aux femmes toute autonomie intellectuelle, se refusant à faire de l'éducation des filles le moyen de leur émancipation. Ils s'appuyèrent sur ce qu'ils considérèrent le caractère universel de la dépendance féminine pour, au contraire, faire de l'enseignement une méthode permettant de les maintenir dans un état de subordination en les reléguant à des soins domestiques et surtout en leur inculquant l'obligation d'être mère avant tout. Paul Hoffmann dans La Femme dans la pensée des Lumières suggère qu'il existait là un rapport de force et non de vérité, ni de justice et qu'en fait la soi-disant infériorité féminine n'était rien de plus qu'un préjugé hérité qui servait à justifier l'asservissement des femmes.

Restif de la Bretonne, influencé par J.-J. Rousseau qu'il avait lu avec un intérêt non dépourvu d'envie ne s'éleva pas contre les idées courantes concernant l'éducation des filles. A son tour, il se crut capable de réformer la société et n'hésita pas à se joindre à ceux qui se penchèrent sur l'épineux problème que représentaient l'éducation des filles et le rôle de la femme dans la société. Plus que jamais, son oeuvre devra servir à faire avancer ses idées. Il aura besoin d'un véhicule capable de lui permettre de démontrer sa supériorité naturelle

et d'établir sans doute possible qu'il dirige son univers et dès lors sa vie. Les chimères qui le hantent et lui permettent de transformer à son avantage les événements de son passé seront orientées vers l'avenir, le laissant donner ainsi libre cours à "sa réformanie, restive de nature"⁴⁰, clamant à qui veut bien l'écouter qu'il a entrepris là, une oeuvre d'utilité pratique nécessaire à l'intérêt public.

Restif comme beaucoup de ses contemporains a considéré la possibilité d'un monde nouveau. Tout comme les encyclopédistes, il a cru en la perfectibilité de l'humanité et s'est offert à être le guide qui conduirait les hommes à l'ère du bonheur. Il occupa donc une bonne partie de son oeuvre à condamner une société qu'il ne pouvait accepter pour en construire une autre plus à sa convenance. Déjà, enfant, il avait eu une sorte d'aspiration, de désir pour un monde différent. Il s'était créé à Sacy un royaume :

Il me vint alors une idée : "Ce vallon n'est à personne : je le prends; je m'en empare; c'est mon petit royaume. Il faut que j'y élève un monument, comme mon père lit dans la Bible, pour qu'il me serve de titre. Je mis aussitôt la main à l'ouvrage. Lorsqu'il fut achevé, je montais dessus pour contempler mon empire, car ne voyant personne, je me trouvais maître; je sentais avec mon imagination vive et réalisante ce que l'on n'a peut-être jamais senti en Europe, la situation de l'homme avant les rois, avant toutes les entraves et toutes les lois ...⁴¹.

Voilà, en effet, une première utopie enfantine, égocentrique,

où il rêve à un temps où l'homme ignorait tout de la société et où il se voit déjà comme maître incontesté d'un domaine tout à lui. Voilà, déjà tracé, le chemin que Restif poursuivra par l'écriture. Ne peut-on considérer son oeuvre comme ce monument dont il parle? Un monument littéraire, propre à le rendre maître d'un monde neuf où il aurait une place de choix. Les entraves qu'il rencontre, il les abolira d'un trait de plume. Les lois qu'il refuse, il les remplacera par d'autres plus proches de ses aspirations. Ainsi, devenu réformateur, il sera aussi prophète. Il se donnera pour tâche de ramener les hommes dans le droit chemin, sur la voie du bonheur. Il s'accorde le rôle de chef, de pater familias, de patriarche qui conduira l'humanité à une "médiocrité heureuse". Trop conscient des passions et des instincts qui poussent les individus, Restif n'a guère foi en la bonté originelle de l'homme. C'est dans sa condamnation de la société contemporaine et surtout urbaine vue comme élément corrupteur, qu'il rejoint les philosophes de son époque. Il croira comme eux à une morale sociale qui sera le fondement d'une société nouvelle nécessairement meilleure. tout comme les autres utopistes, et cela en dépit de sa propre expérience, il croira fermement à la possibilité de réformer les êtres humains par l'éducation.

Délibérément, Restif semble avoir choisi d'ignorer les désirs et les instincts profonds qu'il a su si bien reconnaître en lui-même, pour essayer de recréer la nature humaine, en ne laissant, comme nous allons le voir, aucune place ni à la spontanéité, ni à l'originalité. En fait, Restif qui, sa vie durant, rêva d'indépendance et de liberté, insistera sur la stricte dépendance d'autrui. Pour notre auteur, l'éducation sera l'instrument par excellence de manipulation sociale et de contrôle des idées. Elle permettra d'établir les normes, les valeurs, la manière de s'habiller, de penser et d'agir, et ira jusqu'à contrôler les rapports sexuels. Ainsi donc, rêvant d'arranger le monde à sa guise, et sous le prétexte de perfectionner l'être humain pour lui procurer le bonheur, Restif va, au nom de la liberté mais surtout au nom de l'égalité qui, nous assure-t-il, engendre le bonheur et la vertu, faire le tableau d'une tyrannie complète, sinistre écho d'une rêverie adolescente de domination. Tout d'abord, il imagine une utopie à intention constructive, en s'essayant à des projets de législation. Toutefois, seul le format de ses projets s'avèrera constructif puisque son but ultime, comme nous le verrons, sera d'assurer à son auteur une place prépondérante dans le système ainsi préconisé.

Restif traduira ses aspirations dans Les Idées singulières, série de projets destinés à changer complètement toutes les

institutions existantes pour leur substituer les fondements qui conduiront à l'établissement d'une société nouvelle. Sous ce titre sont réunis les essais suivants : Le Pornographe, 1769, ou réforme de la prostitution; La Mimographe, 1770, réforme du théâtre; Les Gynographes, 1777, réforme des femmes; L'Andrographe, 1782, réforme des hommes; Le Thesmographe, 1789, réforme des lois; Le Glossographe, 1796-1797, réforme de l'orthographe. Ces projets de réforme lui serviront de tribune pour réitérer l'idée fondamentale qui imprègne son oeuvre et qui formera la base de la vision qu'il a d'un monde idéal : l'infériorité génétique de la femme.

Pour les besoins de notre étude, nous nous limiterons à l'examen de deux de ces essais : Le Pornographe et Les Gynographes qui s'adressent plus particulièrement aux femmes.

Dans Le Pornographe qui a pour sous-titre : Idées d'un Honnête Homme sur un Projet de règlement pour les prostituées et qui est le premier de ses projets, Restif expose ses idées qui seront le produit de son expérience personnelle et de ses observations. Il utilisera Sparte comme source d'inspiration et comme modèle d'organisation. Son but sera de transformer les prostituées qui représentaient un élément malsain, vivant en marge de la société, en membres d'une profession respectée, assumant une fonction sociale utile; à ses yeux, le mal réside non dans la prostitution elle-même

puisque la sensualité et la sexualité ne peuvent être ni ignorées, ni rejetées par un argument moral ou religieux, mais dans la manière dont la société perçoit cet état de fait et y répond. Convaincu que l'élimination définitive de la prostitution est une impossibilité, il propose un système de réglementation dont la société bénéficierait grâce à la disparition tant du viol et des séductions que des maladies vénériennes devenues plus faciles à dépister. Restif imagine ainsi tout un ensemble de principes propres à démontrer l'utilité que l'on peut tirer d'une maison publique bien administrée :

Il m'a toujours paru qu'en remettant les choses sur l'ancien pied, et donnant même au nouvel établissement un degré de perfection qui en ferait résulter de l'utilité pour l'Etat, on verrait disparaître une foule de désordres; on éviterait les honteuses maladies qui ravagent depuis si longtemps le genre humain surtout en Europe, et que le pendant le plus doux et le plus noble de la nature serait moins avili⁴².

Il s'agit là d'un document assez curieux et dont Restif n'était pas peu fier. En effet, il fut convaincu que son projet de réforme de la prostitution allait être adopté par l'Empereur d'Autriche, Joseph II lorsque celui-ci entreprit sa réforme du Code Civil. Restif écrivit le 27 décembre 1786 : "Vu, dans la Gazette de Leyde, que l'Empereur va réaliser mon Pornographe"⁴³. Toutefois, Henri Bachelin, éditeur de

L'Oeuvre de Restif de la Bretonne, remarque dans une note que les recherches entreprises prouvent que dans la Gazette mentionnée plus haut, il n'est nullement question du Pornographe, ni de ses réformes. Néanmoins, une tradition de famille voulait qu'il eût reçu de Joseph II "une tabatière avec son portrait enrichie de diamants et contenant un diplôme de baron du Saint-Empire"⁴⁴.

Restif propose dans Le Pornographe un système où tout est organisé jusque dans les détails les plus infimes. Il réclame pour les prostituées le droit de travailler dans la dignité, sous la protection des lois. Pour cela, il recommande la création d'établissements, sous contrôle gouvernemental, qu'il nomme Parthénions et où les prostituées auront le droit d'exercer leur profession. Ces établissements seront surveillés par un conseil de douze citoyens "remplis de probité". Il établit une organisation interne qui rappelle celle d'un pensionnat ou même ironiquement celle d'un couvent. Il donne le titre de supérieure à celle qui sera responsable de la bonne marche de l'établissement et exige que, à quelques exceptions près, les pensionnaires y résident à vie. Restif, en bon paysan, ne néglige pas l'importance des arrangements financiers de l'établissement, insistant que le détail du tarif et des dépenses soit fait au sou près. Il charge un

conseil d'administration dont les membres sont élus, de strictement comptabiliser les dépenses et les gains. Restif insiste sur une prostitution par choix et signale que si une jeune fille vierge est amenée au Parthénion par ses parents et qu'elle se refuse à embrasser cette profession, on lui enseignera un métier. Pour celles qui, au contraire, font preuve d'un penchant pour cette occupation, Restif établit une réglementation remarquable dans son détail et sa sévérité, couvrant l'emploi du temps des filles depuis leur lever jusqu'à leur coucher. Elles devront se conformer à tout moment à ces règles sous peine de punition féroce pour celles qui les enfreindraient.

Restif insiste également sur une hygiène scrupuleuse afin de limiter les maladies. En fait, il destine un certain nombre de règlements aux maladies vénériennes qui, comme nous le savons, furent chez lui l'origine de bien des misères. Il voit, en fait, dans cette "horrible maladie" la raison pour laquelle la création de Parthénions est souhaitable car ceux-ci rendront possible une surveillance médicale et une discipline préventive. Non seulement les filles seront contrôlées mais aussi les hommes malades "qui auront eu l'impudence de se présenter". Restif ne néglige aucun détail dans son projet de réforme. En effet, il se penche avec un égal intérêt sur le problème de la maternité chez les prostituées. Il laisse entendre que pour des raisons utili-

taires il serait idéal d'empêcher autant que possible les grossesses. Cependant, il se déclare absolument opposé à l'avortement qui, pour lui, est un "grand crime" qui devrait entraîner automatiquement une punition rigoureuse. Aussi les enfants des prostituées seront-ils pris en charge par l'état et contribueront à l'accroissement de la population ce qui, à cette époque, semblait désirable. C'est donc dans Le Pornographe que Restif va établir formellement, et cela pour la première fois, un système précis d'éducation aussi bien pour les filles que pour les garçons. Il donne véritablement libre cours à son imagination, tous ses rêves de régimentation lui seront permis et trouveront là, leur réalisation. Les garçons, s'ils s'avèrent aptes, seront préparés à servir "joints aux Enfants Trouvés" dans les milices. Leur vie entière, après diverses étapes, sera dévouée au service de l'Etat comme soldats car, explique Restif : "Il est dans la nature que l'homme qui ne tient à rien, comme le bâtard, soit plus propre qu'un autre à servir l'Etat, qu'il soit surtout dévoué à son maître, car il réunira pour lui ce que les autres hommes partagent entre leurs pères, leur famille et l'Etat"⁴⁵. Le commandant est alors imbu de l'autorité paternelle et lui seul aura le pouvoir d'autoriser le mariage de ces hommes. Restif, conscient que tous ne pouvaient être soldats, déclare que ceux qui n'auront pas fait preuve d'aptitude

pour cette profession seront pourvus de métiers selon leur capacité. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que le soi-disant champion du prolétariat, qui s'éleva si souvent contre l'inégalité produite par la naissance, inégalité qu'il rêva, nous assure-t-il dans bien de ses écrits, de remplacer par la seule inégalité juste, celle qui a pour origine le mérite, ne voit aucune contradiction dans l'élaboration d'un tel système. Mais peut-être raisonne-t-il, qu'il s'agit là d'enfants en marge de la société qu'on associera sans peine aux enfants trouvés et qui ordinairement sans son système seraient voués aux malheurs et au crime.

D'une manière parallèle, Restif va s'adresser au problème de l'enseignement que l'on devrait donner aux filles "nées dans la maison". La distinction ici ne sera pas faite en fonction des capacités de ces filles mais plutôt, et cela il ne faut pas nous en étonner, en fonction de leur aspect physique, "Les laides ou malfaites" apprendront des métiers et si elles ont la bonne chance d'être "d'un tempérament sain", elles deviendront "les ouvrières en robe, et en mode qu'emploieraient les filles; elles apprendraient à coiffer et tout ce qui est nécessaire à la parure"⁴⁶. On sent une certaine fierté chez Restif qui a, à son avis, trouvé une solution très satisfaisante au difficile problème posé par les filles laides qui, il en est

sûr, ne pourront trouver à se marier, ni à s'établir. Il se sent absolument vertueux de leur avoir trouvé un si bel établissement. Quant aux jeunes filles qui auront eu la chance d'être nées belles, il ne sera pas question de leur enseigner un métier pratique. Elles devront être instruites avec soin : "On leur enseignera différents arts, tels que le dessin, la peinture, la danse, la musique, les modes et surtout le grand art de la parure;" et d'ajouter en guise d'explication, sans intention ironique, on l'espère, mais en faisant preuve d'une mauvaise foi flagrante : "On attendra qu'elles se décident d'elles-mêmes sur le choix d'un état; on ne les excitera pas à prendre celui de leurs mères : au contraire l'éducation honnête qu'on leur procurera sera propre à leur inspirer de l'éloignement"⁴⁷. Alors, on est en droit de se demander pourquoi il attire l'attention du lecteur sur cette possibilité? Pour quelle raison recommande-t-il un enseignement centré autour de sujets frivoles, qu'il jugea inutile et souvent même pernicieux pour toutes les jeunes filles faisant partie d'une autre classe de la société? On ne peut s'empêcher de penser qu'il s'agit bel et bien d'une éducation propre à les inciter ou, tout du moins, à les préparer à suivre dans les brisées de leurs mères. Si en dépit de tout ceci, elles se décident à vivre suivant l'euphémisme de Restif

"dans le monde", lui, qui insiste sur le volontariat, ne leur refusera pas l'apprentissage d'un métier approprié. D'autre part, grâce à leur beauté, "on les destinera au mariage avec une dot de mille écus, observant de ne les accorder qu'à des gens rangés qui aient établissement et un bien égal à la dot de la fille ou un talent supérieur pour leur profession"⁴⁸. Restif conclut le passage ayant trait à ces enfants, en signalant que c'est parmi ces enfants qu'il sera possible de recruter ceux qui, soit par leur aspect, soit par leurs dispositions se verront destinés au théâtre.

Pour celles qui auront choisi comme profession, la prostitution, à l'article XLII, Restif institue : "Les filles, une fois entrées, ne sortiront jamais"⁴⁹. Néanmoins, il tempère ce prononcement, en introduisant certaines exceptions. L'une d'elles a retenu notre attention, en particulier : si une prostituée devient héritière, elle aura le droit de sortir du Parthénion afin d'administrer ses biens tout en restant, bien entendu, sous l'autorité du conseil d'administration qui peut la forcer à revenir au Parthénion si sa conduite, déclare Restif, laisse à désirer. Une fois encore, Restif, qui par ailleurs imagine un système d'avancement à l'intérieur de la maison publique, basé sur le mérite, laisse paraître en

bon paysan, le sain respect qu'il possède envers l'argent et surtout les héritages.

Restif achève son projet de règlement en rappelant qu'il a fait sans nul doute "honneur à la sagesse et à l'humanité". Il est, de toute évidence, très fier d'avoir abordé un sujet à même d'effrayer tout autre que lui. Son oeuvre, assure Restif, offre :

un moyen infailible d'anéantir le levain vénérien, de chasser de l'Europe ce monstre qui n'était pas fait pour notre climat, de diminuer le scandale de la prostitution, d'arrêter dans sa marche l'indécence des moeurs et, par surrogation, de mettre dans l'Etat une pépinière de sujet qui ne lui serait pas directement à charge et sur lesquels il aura une puissance illimitée, puisque les droits paternels et ceux du souverain se trouvent réunis .

Restif se défend vigoureusement de vouloir donner l'impression qu'il approuve la prostitution. Il ne veut faire qu'oeuvre de bien public, et à cette fin, il offre en justification du bien-fondé de son règlement, la description détaillée des conditions qui existaient alors.

Pour la première fois, Restif a laissé libre cours à sa passion de tout vouloir ordonner. Selon toutes apparences, celui qui dans sa vie réelle, semble n'avoir eu qu'un contrôle limité sur les événements, trouva là, une méthode propre à remédier à un état qui le chagrînait fort. Il est évident qu'en adhérant à des règles de vie fort strictes, qui ne

laissent rien au hasard, on parvient idéalement à éliminer toute possibilité de surprise désagréable ou d'erreur. Dans un tel système, chacun est sûr de ce que l'on attend de lui. Mark Poster dans The Utopian Thought of Restif de la Bretonne considère ce projet particulier de réforme comme fort probablement l'un des plus pratiques mais aussi comme l'un des plus humanitaires qui ait été envisagé par Restif. Une analyse superficielle supporterait en effet ce point de vue. Toutefois, comme nous avons essayé de l'indiquer, ce projet, sous des apparences altruistes, institue une réglementation qui rend possible l'asservissement d'un certain groupe de femmes.

Encouragé par des résultats qui lui paraissent brillants, Restif ne s'arrêtera pas à ce seul projet. Il propose un programme de réformes immédiates qui couvrira tous les aspects de la société et auxquels nous ne nous attarderons pas. Parmi tous ces projets de réformes, il convient de remarquer que Le Pornographe tout comme La Mimographe s'adressaient à des institutions bien spécifiques, et que pour cette raison, malgré leur conformité avec l'esprit général de l'oeuvre et leur valeur exemplaire, ils ne furent jamais véritablement intégrés à la grande vision utopique de Restif⁵¹.

Les Gynographes, daté de 1777, est un ouvrage qui retiendra particulièrement notre attention, puisque les

réformes projetées dans ce volume s'adressent tout spécialement aux femmes et portent un sous-titre qui ne laisse aucun doute sur les intentions de notre auteur, car il est conçu "pour mettre les Femmes à leur place et opérer le bonheur des deux sexes".

Restif qui a insisté sur la primauté des forces biologiques qui rendent les hommes et les femmes esclaves du but ultime de la race humaine, c'est-à-dire, la procréation, va ancrer fermement son projet à la notion d'identité sexuelle. Si d'après sa cosmogonie, l'homme assure le rôle d'être actif, la femme, son antithèse devra se borner à un rôle passif totalement dépendant de l'homme, et Les Gynographes seront le véhicule nécessaire pour atteindre ce but.

Pénétré des théories sur l'éducation qui ont cours au dix-huitième siècle, Restif va souscrire à un système qui assurera le succès de son projet. Il convient de noter, ici, que Restif, contrairement à nombre de ses contemporains et surtout à J.-J. Rousseau, ne s'est pas préoccupé de l'éducation des filles comme d'une réflexion après coup. Il s'est inquiété de rédiger son projet de règlement pour les femmes bien avant de se pencher sur le besoin de réforme pour les hommes. C'est en 1782, qu'il publia L'Andrographe, projet de réforme concernant les hommes qu'il justifia avec

sa générosité coutumière, en déclarant dans Mes Ouvrages :
 "On ne peut réformer la Femme sans réformer l'Homme".
 Cependant, c'est presque toujours L'Andrographe qui a fait,
 et fait encore l'objet d'études et de commentaires. La
 critique se contente de signaler Les Gynographes comme un
 texte faisant pendant et s'opposant à L'Andrographe, ce qui
 représente, à notre avis, une erreur fondamentale dans une
 étude de Restif de la Bretonne. En effet, ce n'est pas par
 accident que notre auteur a choisi de discuter des femmes
 et de leur éducation en premier lieu; si on décide d'ignorer
 ce fait on risque de fausser le jugement porté sur Restif
 surtout en ce qui concerne les femmes et leur importance.

S'il est vrai, comme le signale Mark Poster que "the
 Enlightenment stressed reason and equality in education as
 prime foundation stones for building the Heavenly City on
 earth"⁵², il est tout aussi vrai, comme nous avons essayé
 de le souligner que peu de penseurs du siècle des Lumières
 se montrèrent aussi larges d'esprit que Condorcet en ce qui
 concerne le droit des filles à une éducation égale à celle
 des garçons. Loin de se montrer le défenseur des anciens
 usages comme il est souvent accusé de l'être, il semble qu'en
 réalité, dans ce domaine, Restif ait repris à son compte
 bon nombre des idées populaires plus modernes qui avaient

cours alors et que l'on retrouve sans peine dans le livre V de L'Emile, dédié à Sophie. La grande et peut-être l'unique différence, à notre avis, se trouvera dans le ton indéniablement personnel que Restif emploiera et auquel il ajoutera une délectation, un entrain tout à fait restiviens et qui auront pour source les éléments auxquels nous avons fait allusion dans son profil psychologique.

Tout comme beaucoup d'utopistes de son temps, Restif va comprendre l'éducation comme le moyen suprême de diriger les êtres; de plus, comme nous l'avons déjà noté dans notre introduction, tout système d'éducation préconisé par Restif, reposera, comme de bien entendu, sur sa propre théorie des passions. Aussi tout comme L'Andrographe servira à présenter un modèle de masculinité propre à satisfaire Restif, Les Gynographes s'attachent à fournir un modèle de féminité puisque pour Restif "education was the means of character formation of imprinting a pattern on the personality of each child and the syllabus consisted in the ideal types that Restif elaborated for each sex"⁵³.

Comme toujours, Restif aura besoin de justifier la valeur de son projet. C'est dans la définition du mot "femmes" qu'il démontrera comment il est arrivé à leur assigner le rôle qu'il leur réserve. Il rappelle que, selon le grec et le latin, la femme ressemble à la terre qui est

fécondée par le soleil. Il indique également, qu'étymologiquement, le mot femme a un sens moral puisqu'il implique l'idée de "faible, honteuse, timide, épouse ou concubine" destinée à l'homme.

Remarquablement, ce fameux "projet de règlement proposé à toute l'Europe" sous le titre Les Gynographes est offert par deux "honnêtes" femmes qui sont de toute évidence, les porte-paroles de l'auteur, utilisant ainsi un moyen subtil mais fort approprié qui servira à renforcer l'argument qu'il va développer en faveur de son système. C'est sous la forme d'un roman épistolaire qu'Adélaïde Des Tiantes et Honorine Des Arcis vont se raconter à l'aide de nouvelles morales, des histoires propres à démontrer, entre autres, que la faiblesse des maris sera en grande partie responsable de la mauvaise conduite des femmes. Bien sûr, d'autres facteurs contribueront eux aussi au malheur des familles. Chaque nouvelle, elles sont au nombre de huit, va illustrer tout ce qui est mauvais chez les femmes, tissant ainsi une toile de fond qui soulignera la logique et le bien-fondé des réformes annoncées.

Dès les premières pages, Restif à travers ses interprètes; reconnaît sans doute possible, ce qu'il doit à J.-J. Rousseau : "[L'éducation] des Hommes, mon Amie, est bien importante sans doute; ... je suis bien convaincue, que le Livre de M. Rousseau sur cette matière, est à suivre à la lettre en tout;"⁵⁴.

Restif par le truchement de ses personnages affirme que "Rien n'est plus important que l'Éducation des Femmes" car à son avis "les femmes font les mœurs publiques", déclaration qu'on ne peut s'empêcher de comparer à l'idée que Rousseau exprime dans L'Émile lorsqu'il déclare : "... du soin des femmes dépend la première éducation des hommes; des femmes dépendent encore leurs mœurs ..."⁵⁵.

Restif rend l'éducation responsable de la conduite des êtres. Sans elle, on donne libre cours aux vices et aux crimes qui rendent l'homme dangereux à la société, rejoignant ici, dans les grandes lignes, la pensée de Foigny et même celle de Mercier qui, eux aussi, considéraient que le développement de l'identité sexuelle ne pourrait que contribuer à l'amélioration de l'humanité. Restif, en fait, rejoint même de plus près Boudier de Villemert, un moraliste qui dans un écrit datant de 1774, énonçait l'idée que le vice est la conséquence de l'effacement des démarcations sexuelles et exprimait un désir de retour à une époque où les mœurs étaient plus simples. D'après Mark Poster : "Boudier's statement was an expression of a large section of educated opinion"⁵⁶. Restif se déclarera en faveur d'une éducation qui réclame l'institution d'un maximum de différence entre les deux sexes, contribuant ainsi à l'établissement de relations harmonieuses en éliminant par là même toute possibi-

lité de conflit, qui souvent se traduit par l'adultère, la jalousie, la haine et contribue à la destruction de la famille et entraîne le vice et la débauche, si nuisibles à la société. Dans Le Nouvel Abeilard, Restif s'élève avec force contre l'éducation des femmes telles qu'elle était comprise alors. Il rend les philosophes de son temps coupables de vouloir créer des femmes savantes, raisonneuses et surtout adoptant une conduite contraire au but de la nature⁵⁷. Il rejette avec force toute idée d'égalité entre hommes et femmes puisque le bonheur des êtres ne peut exister en dehors du rôle assigné par la nature, et l'éducation devra refléter cet état de fait. S'inspirant, d'autre part, des idées alors courantes, Restif rappelle aux lecteurs des Gynographes que l'éducation façonne des êtres raisonnables. Il croit en la perfectibilité de l'homme et donc en la possibilité de faire profiter autrui de son expérience, de sa sagesse, soulignant une fois encore le côté si personnel de son oeuvre. C'est aux parents que revient le rôle de veiller à l'éducation de leurs enfants, et c'est à eux qu'il assigne la responsabilité totale de la conduite des enfants. Toutefois, comme nous le verrons, il n'aura qu'une confiance limitée quant à leur capacité à assumer cette responsabilité; aussi il rappelle que l'homme social a pour moteur l'intérêt personnel, responsable de son bien-être et surtout de sa

conservation, et qui sera alors une motivation suffisante; de plus, il organisera des conseils qui se substitueront aux parents lorsque cela paraîtra nécessaire.

Mark Poster écrit :

Sophie's education is only justified by Emile and does not imply the valuation of women so much part of Restif's utopia. Rousseau restricted the place of women to mere instruments for the pleasure of men whereas Restif made deliberate efforts to structure society around the specific needs of women as he saw them⁵⁸.

L'étude que nous avons entreprise va s'attacher à démontrer que loin de se soucier des besoins de la femme, ou même de lui montrer de l'estime, Restif a bâti tout un système qui l'oblige à n'être rien d'autre qu'un instrument, un objet pour le plaisir et l'agrandissement de l'homme. La seule différence notoire entre Restif et les autres écrivains tels que Rousseau, réside dans l'hostilité latente et même la virulence avec lesquelles il traitera ce sujet.

Dès le début des Gynographes, Restif souligne que le mode de vie contemporain accentue et aggrave les faiblesses féminines et doit être considéré anti-éducatif. Il va rappeler avant tout que les enfants du sexe féminin sont caractérisés par leur physiologie; elles ont "des organes plus mous, plus susceptibles d'impression, l'imagination qui les [les rêves] retrace est plus vive"⁵⁹. Selon sa technique habituelle, Restif appuie sa démonstration sur des détails qu'il formule

en termes pseudo-scientifiques afin de les ériger en des principes rationnels sur lesquels il échafaude tout son système :

Il faut donc, dès le berceau, préserver les Filles avec plus de soin que les Garçons, de toute impression qui peut devenir dangereuse; il en est encore une seconde raison qui fortifie la première; c'est que notre sexe, fait pour être passif dans la plupart des choses, doit en ignorer beaucoup, que l'Homme peut savoir sans inconvénient⁶⁰.

Répétant une idée évidemment glanée chez J.-J. Rousseau, Restif mentionne la lourde responsabilité qui incombe aux femmes chargées d'inculquer aux enfants leurs premières idées; à ceci il ajoute une autre responsabilité toute aussi importante puisque d'elle dépendra, nous assure-t-il, la prospérité d'une maison ainsi que le bien-être de ceux qui font partie de sa famille. Si elle a pour tâche essentielle de faire le bonheur de son mari, c'est en tant que mère qu'elle acquerra la place la plus importante qu'elle puisse revendiquer. Une fois épouse et mère, la femme selon notre auteur, perd le peu d'individualité qu'il avait bien voulu lui concéder pour ne plus exister qu'en fonction de son mari et de ses enfants : "... une Mère qui veut l'être véritablement, doit être attachée à ses Enfants après leur naissance comme lorsqu'elle les portait dans son sein; elle ne doit avoir de libre que le temps de leur sommeil"⁶¹. Restif voit dans l'allaitement maternel un moyen supplémentaire de maintenir

les femmes dans un état de dépendance et d'asservissement. Dans une lettre à Ursule de La Paysanne pervertie, Mme Parangon avait avancé la même idée, celle d'une existence féminine totalement consacrée à son rôle de mère à l'exclusion de tout autre, introduisant ainsi une nouvelle forme d'esclavage à laquelle toute femme doit aspirer si elle veut être heureuse : "Un fils est tout pour sa mère. Elle doit lui tout immoler, hors l'honneur, mais la vie et le bonheur sont au nombre des sacrifices à lui faire; sans cela, elle n'est pas mère, elle est marâtre"⁶². Ayant établi ainsi les attributs et les devoirs de la femme, Restif va se pencher sur les moyens qui permettront de les mettre en valeur.

Les Gynographes où Restif aborde avec une grande précision de détails, tous les éléments et tous les principes qui devraient régir l'éducation et le "déportement" des filles, et par la suite celui des femmes, vont lui fournir la possibilité de remédier à ce qu'il considère les abus engendrés par l'éducation des filles qui a cours à son époque et qui selon lui s'avère déraisonnable et mal comprise faute d'une idée juste "de la définition de la femme". Qu'à cela ne tienne, il va se faire un devoir de rectifier cette lacune : "Plaire est le lot des femmes : une Femme qui ne plaît pas est un être nul, au-dessous de tous les autres Êtres, qui remplissent au moins leur destination physique"⁶³. Une fois encore, on

ne peut s'empêcher de songer au prononcement de J.-J. Rousseau. Restif à la suite de cette constatation remarque que l'éducation des filles, telle qu'elle est en usage, ne sert qu'à renforcer les caractéristiques les plus propres à déplaire. La campagne reste le seul lieu où les filles sont encore élevées d'une manière convenable, c'est-à-dire, selon la place qu'elles seront amenées à occuper dans la société. Idée importante chez Restif qui lui permet d'établir ce qu'il considère comme le précepte fondamental qui gouvernera l'enseignement qu'il entend réserver aux filles et qui établira leur soumission dès le berceau. Afin de ne laisser aucun doute, il déclare :

elles sont soumises à leurs Frères, ceux-ci ont sur elles le droit de commandement; elles les servent à la maison et partout ailleurs obéissent à leurs ordres : elles se préparent ainsi dès l'enfance à la Soumission pour des Maris brutaux, ivrognes, qui les feraient mourir de chagrin, si elles avaient été autrement élevées⁶⁴.

On note ici peut-être un esprit de revanche envers ses soeurs, mais on est également en droit de s'étonner de l'insensibilité dont il fait preuve envers ces malheureuses paysannes.

Dès le début de son ouvrage, Restif établit en axiome que les filles durant toute leur vie occupant une position différente de celle des hommes, leur éducation devra forcément refléter cette différence. A cette proposition, il greffe un

corollaire qui étayera solidement son système : "Le plus grand bien de l'Homme c'est la liberté; mais ce n'est pas celui de la Femme"⁶⁵. Curieusement, sous prétexte d'expliquer les rapports qui font que la femme a besoin de la tutelle paternelle de son mari, il laisse son penchant pour l'inceste pointer l'oreille : "Le plus délicieux pour un Mari, c'est d'aimer à-peu-près sa Femme comme une Fille unique, tendre, respectueuse"⁶⁶. En fait, il déclarera à la fin des Gynographes que "la parenté ne sera pas toujours un obstacle absolu au mariage"⁶⁷ sans pour autant préciser ce qu'il entend par là, mais rappelant discrètement au lecteur que cet ouvrage comme tous ceux qui composent son oeuvre concerne tout particulièrement les rapports de Restif avec les femmes. Convaincu que la soumission des femmes est essentielle, il la qualifie de véritable "cri de la nature". Citant une autorité digne de foi, Pope, Restif déclare : "Deux passions principales agitent les Femmes, l'amour du plaisir et celui de dominer"⁶⁸; aussi est-il essentiel de guider et de contrôler la première tendance afin de la rendre gouvernable et d'éliminer catégoriquement la seconde. Telles sont les bases de son projet de règlement régissant les femmes, car comme il se plaît à le souligner: "Point d'ordre, ni de bonheur sans subordination; c'est une vérité dont personne ne doute"⁶⁹. Restif moins que tout autre.

L'éducation des filles sera entièrement consacrée à les convaincre dès le plus jeune âge que : "... la destination physique [des femmes] est de faire des Enfants, de les nourrir et de les élever; ... la destination morale de la Femme, est la soumission, l'économie, l'amour de l'ordre, de l'occupation et de la vie sédentaire"⁷⁰. En d'autres mots, il exige précisément tout ce qu'Agnès ne fut pas. Nous voyons également que tout comme chez Rousseau, il existe chez Restif une morale distincte pour chaque sexe. Il va d'ailleurs s'appuyer sur Molière afin de démontrer la justesse de ce qu'il avance. Il cite L'Ecole des femmes et plus particulièrement les idées d'Arnolphe qu'il considère fort justes et qui le poussent à regretter que "cet auteur a sacrifié son excellente morale au rire du Parterre"⁷¹. Pour Restif, la source des fautes de la plupart des femmes réside dans l'ignorance qu'elles ont de leurs devoirs : aussi tout devra être mis en oeuvre afin de les leur inculquer. Puisqu'elles sont destinées à un rôle passif, il faudra, dès leur naissance, renforcer cette passivité. Il se déclare, alors, en faveur de l'embaillotement des nourrissons du sexe féminin. Cette restriction des mouvements non seulement les forcera à la passivité qui est leur lot mais sera, aussi, propre à leur inspirer la pudeur, qualité qu'il exige de toutes. Il permet qu'on fasse preuve d'une certaine douceur et qu'on accorde

même quelques caresses. Toutefois, il considère les baisers comme néfastes, car propres à éveiller les sens, et donc à éviter. En tête de son règlement, Restif, souligne le thème fondamental de son système d'éducation des filles : il faut leur inculquer dès leur naissance, "qu'elles sont destinées pour l'homme qui est le chef et le souverain de la société"⁷², idée que Restif ne se lassera pas de rappeler. Aussi le but de l'éducation des filles sera-t-il avant tout de leur enseigner la soumission et d'établir leur subordination. Il va, alors, sous des titres divers, instituer un règlement très précis qui servira à maintenir les filles à la place que la nature leur a assignée dans la société.

Les occupations qui leur seront réservées sont celles utiles au ménage. Sous le titre "Séquestration", Restif explique que l'idéal serait d'élever les filles solitairement. Il admet cependant que cette idée n'est pas pratique; aussi, il recommande que les filles soient élevées dans un groupe où au moins existera une disproportion entre les âges, afin, explique-t-il, d'empêcher "un épanchement qu'entraîne l'égalité des âges"⁷³. De plus, à un mélange des âges correspond un mélange des caractères qui ne peut être que bénéfique puisqu'il enseignera la souplesse, qualité nécessaire au rôle d'épouse. Dans ce passage, il suggère de laisser les filles avec les garçons jusqu'à l'âge de neuf à douze ans car, remarque-t-il,

l'influence des garçons rendra les filles "plus liantes, moins bavardes, moins médisantes"⁷⁴. En conséquence, elles seront capables de faire preuve d'une sagesse plus solide, elles seront plus "rassises". Les garçons en tireront aussi un certain bénéfice car ce contact les rendra "moins évaporés, moins portés au libertinage"⁷⁵. Toutefois, n'oubliant pas les principes de sa théorie sur les passions, il recommande d'exercer de la prudence dans le contrôle et la surveillance de ces enfants.

Puisque Restif s'attarde à élaborer un système d'éducation, il va, bien sûr, toucher au sujet des études des filles. Il note à ce sujet : "Leurs études seront les ouvrages de leur sexe et quelques talents agréables pour les Filles aisées"⁷⁶. En effet, aussi surprenant que cela puisse sembler, s'il recommande les ouvrages d'aiguille pour les fillettes jusqu'à l'âge de douze ans, au-delà de cet âge, les études seront en fonction de la position sociale de ces filles. Si elles sont riches, après une matinée consacrée au travail, l'après-midi sera réservée à l'enseignement de la danse, de la musique, et même à l'enseignement de la lecture; cependant, l'enseignement de l'écriture sera omis. Il convient peut-être, de voir là une assurance contre une rivalité possible des femmes dans un domaine qui lui tient à coeur. N'a-t-il pas reproché avec aigreur à Agnès, son épouse de "manifester une fureur

d'écrire"⁷⁷ ? En fait, il a déclaré dans l'épigraphe de La Femme infidèle : "Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il y aura des hommes sensés". Quant aux jeunes filles pauvres, leur éducation "occupative" continuera jusqu'à l'âge de seize ans, et pour elles, il ne sera pas question d'apprendre à lire, ni à écrire car cela ne pourrait que leur être préjudiciable.

Restif consacre un règlement aux divertissements qu'il juge indispensables car "la gaieté forme le coeur et rend le caractère agréable"⁷⁸. Sous cette rubrique, il favorise les exercices et jeux au grand air, les lectures à haute voix, soulignant cependant que les lectures amusantes ne conviennent en aucune façon aux filles de la campagne et de condition commune. Le genre et la quantité des divertissements sont, une fois encore, en fonction de la condition sociale des jeunes filles, et favorisent celles qu'il nomme les filles de première condition, soit les jeunes filles de condition aisée ou noble.

Sous le titre "Service", il indique que les filles de première condition seront servies par des filles de condition inférieure, mais seulement pour des travaux difficiles. Dans les états inférieurs, "depuis le bourgeois aisé inclusivement"⁷⁹, les filles se serviront elles-mêmes. Comme il nous est permis de le constater, Restif qui s'est considéré lui-même et qui surtout a été considéré comme le champion de l'égalité et le

représentant du peuple, ne s'attache guère à instituer une égalité entre hommes et femmes, ce qui serait impensable pour lui, mais il ne songe même pas à une égalité entre les femmes : il se trouve même fort satisfait d'établir un règlement basé sur une hiérarchie qui a pour origine une inégalité économique et qui contribue à perpétuer l'inégalité. Aussi peut-on se demander comment il a pu envisager un système qui suppose une évolution vers l'égalité, ce bien suprême?

Sous le chapitre des "Habits", Restif signale que "leur chaussure sera blanche ou noire, et de la plus grande propreté"⁸⁰ ; il recommandera plus loin que les filles soient vêtues à la Polonoise, habillées de vert et rose, avec une mantille blanche⁸¹, rappel plus ou moins discret de son obsession. Restif reprend une idée chère aux utopistes : les vêtements des filles seront différents de celui des femmes et d'une même couleur pour les filles de toutes les classes. Doit-on voir là une maigre concession au principe de l'égalité ou plutôt le renforcement concret de l'inégalité fondamentale des femmes, quelle que soit leur classe, vis-à-vis des hommes, auxquels, par définition, elles doivent être soumises et qui eux échappent à toute contrainte vestimentaire?

Deux fêtes publiques seront réservées aux filles. Une, au solstice de juin qui est "une distribution de prix de travail, de propreté, d'adresse" et une deuxième, au solstice

d'hiver, où on récompense les filles les plus douces, les plus économes, et les mieux entendues. Tout le système d'éducation que Restif formule repose sur la motivation qu'engendre un système de récompenses et de punitions et de ce fait ressemble à un système plus de dressage que pédagogique. La conduite des filles est évaluée d'après un registre où est noté, sous une colonne intitulée "bien" et une autre "mal", tout ce qui a trait à chacune d'elles. Restif s'étend longuement et comme à plaisir, sur ce qu'il nomme le Tribunal des Filles et sur la nomenclature des prix, mais surtout des punitions. Il est à remarquer que la perte de la virginité entraîne une punition sévère qui peut toujours être adoucie selon les circonstances qui l'ont entourée. Les punitions ne sont pas uniquement en fonction de la faute commise, mais encore une fois en fonction de la position sociale de celle qui a transgressé. Ainsi, si une fille a cédé par libertinage et si elle est aisée, l'enfant qu'elle aura sera confié au père; rappelons que pour Restif, l'acte sexuel porte toujours des fruits; quant à la coupable, elle sera "renfermée". Si la fille est pauvre, elle devra servir à l'hôpital des femmes, ou même elle sera mise dans une manufacture de force où elle sera condamnée à un travail rigoureux accompagné de punitions corporelles comme l'administration de verges, si elle ne donne pas satisfaction. L'amour étant la grande affaire de la jeunesse,

Restif s'arrête longuement à son organisation et formule un grand nombre de règles. Partant de la constatation qu'"un objet neuf plaît toujours", il s'efforce d'encourager ce goût pour la nouveauté par des décrets spéciaux.

Connaissant bien l'obsession de notre auteur concernant la beauté, on ne s'étonne pas de le voir accorder une attention toute spéciale au problème de la fille laide. Même si elle est honnête, déclare-t-il, elle ne trouvera pas à se marier; s'appuyant, selon son habitude, sur le rôle qu'il réserve aux femmes et sur les différences de classe qui les séparent, il destine ces malheureuses à la place qui leur revient dans la société : les nobles seront supérieures de couvent ou abbesses, et à l'autre pôle, les ouvrières seront admises au bureau de domesticité.

Les Gynographes, ouvrage qui recommande une éducation simple et pratique pour les paysannes, confie l'éducation des filles d'ouvriers de ville à des institutrices, veuves qui leur enseigneront à lire et à écrire mais seulement si cela est nécessaire à leur profession. Quant aux filles de petits bourgeois, leur éducation sera surveillée par des inspectrices qui seront responsables de s'assurer qu'on leur enseigne "les choses utiles et capables de les maintenir dans le goût des choses de ménage et d'économie". Il est fort possible que cette déclaration soit une référence indirecte à Agnès Lebègue et à ses insuffisances. Les filles de bourgeois

aisés auront le droit de s'adonner aux arts agréables et à la lecture. Si elles doivent tenir les comptes, elles auront alors, la permission d'apprendre à écrire et d'étudier les rudiments d'arithmétique. Les demoiselles seront élevées par des gouvernantes et n'apprendront jamais à écrire.

Aucune des catégories de femmes signalées par Restif ne sera exposée à l'enseignement des sciences qui pourrait nuire à la jeune fille

parce que l'expérience apprend que les sciences lui donneront de l'éloignement pour ces petites choses indispensables, qu'elles les lui feront négliger, opéreront ainsi la ruine de sa maison, et feront qu'elle ne sera ni bonne Epouse, ni bonne Mère, qualités essentielles pour lesquelles seule elle existe².

Voici donc clairement énoncée et cela sans ambiguïté aucune, la vocation unique que Restif a cru devoir réserver aux femmes. Comme nous pouvons le remarquer, il attache une importance énorme à l'éducation des filles. Son insistance à vouloir limiter et même supprimer tout enseignement intellectuel en faveur d'un enseignement strictement pratique, tend à prouver que Restif avait fort bien compris que c'est dans l'acquisition du savoir que les femmes peuvent espérer arriver à un semblant d'égalité avec les hommes et même à une certaine indépendance, ce à quoi Restif s'est toujours opposé avec véhémence.

Sous le chapitre intitulé, "Les Jeunes Femmes", il poursuit la rédaction des statuts qui devront régir la vie des femmes. En tête, il rappelle que : "Les Femmes obéiront en tout à leurs Maris, ne prendront jamais que la seconde place et seront sous leur puissance comme un de leurs enfants; toute idée d'égalité sera absolument abolie; le père ou le chef sera le souverain de la maison"⁸³. Toute infraction à cette règle entraînera une punition rigoureuse. De cette soumission résultera la fidélité, élément qui s'avère nécessaire afin de régler les problèmes de paternité. Il songe à la création d'un comité qui serait chargé de la surveillance et même de la punition des femmes coupables d'infidélité : "on pourra épurer et corriger les mœurs, le plus souvent sans que les maris soient interrompus et troublés par la connaissance de choses toujours désagréables"⁸⁴. Restif imagine un système de sanctions assez féroce pour celles qui se seront rendues coupables d'infidélité, sujet auquel Restif semble apporter une certaine délectation. Afin de limiter les tentations, il introduit l'idée d'un gynécée où seul le mari ou le père aurait le droit de pénétrer. Remarquons que Restif a soin d'inclure le père comme visiteur du gynécée afin sans nul doute de ne point être lui-même exclus au cas où son projet serait adopté.

Restif profite de ce chapitre pour donner un modèle d'un règlement de maison qui, dans un court paragraphe, indique les devoirs de l'homme mais consacre le reste de cet article aux multiples obligations de la femme. Tout y est, jusqu'à l'heure du lever de la femme, ainsi qu'un rappel : le mari a priorité absolue sur les enfants. La réglementation outrée qui va jusqu'à exiger de la femme une profession de foi : "si mon mari a des torts, je les dissimulerai ..." ⁸⁵ sert à souligner et à maintenir les femmes dans la dépendance totale des hommes. Il fait des femmes l'instrument qui perpétuera cette dépendance puisqu'elles seront, en effet, chargées de l'éducation des filles. Il note, sans intention humoristique, on suppose, que l'éducation des filles sottes et laides sera un "chef d'oeuvre" de l'éducation en raison de l'énorme difficulté que représente la nécessité d'inspirer aux laides le désir de plaire. L'élaboration d'un tel programme d'éducation montre clairement que Restif manque totalement de connaissances en ce qui concerne les besoins et les capacités des enfants. Selon lui, chaque enfant, loin de posséder une individualité propre, est susceptible de se laisser modeler au gré de ses éducateurs. Par contre, quand il s'agit du problème familial de la dépendance des femmes, la réaction de Restif touche à l'obsession, et semble en proportion directe avec son désir d'indépendance et de suprématie.

Il semble satisfaire ainsi à son intense besoin de réduire la trop indépendante Agnès et de la reléguer à un rang propre à apaiser notre auteur.

Dans Les Gynographes, Restif ne se limite pas à l'éducation des filles et des jeunes femmes. Chaque aspect de la vie de la femme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort sera étudié avec minutie et réglementé à outrance. Comme tout utopiste qui se respecte, Restif ne laissera rien au hasard. Il s'efforcera d'arriver à une organisation méthodique qui ira jusqu'à la manie, traduisant bien par là, une tendance à la schizophrénie qui se greffe sans doute sur son tempérament paranoïaque. Restif, compulsivement, uniformise les fonctions qu'il permet aux femmes non seulement à l'intérieur des classes sociales, mais aussi et surtout à l'intérieur de groupes définis par l'âge. Il est remarquable de noter que pas une seule fois, Restif ne s'arrête à imaginer la possibilité d'une opposition ou d'une revendication émanant d'un être pensant et voulant faire preuve d'une liberté d'opinion. Le monde qu'il nous présente confirme la remarque de Raymond Ruyer: "il n'y a guère de dissidents dans les sociétés utopiennes"⁶⁶. Ce que Restif nous convie à admirer comme la justification de son système ne représente en réalité qu'un exemple flagrant de totalitarisme spirituel.

Restif fait appel à la raison pour convaincre de l'utilité de sa réglementation! Il déclare que l'homme sans lois est malheureux et que le bonheur ne peut exister que si l'on reconnaît les devoirs réciproques à remplir. Ce règlement est un véritable chef-d'oeuvre d'oppression qui rationalise la supériorité masculine en soulignant la force, la fermeté morale des hommes. Il conclut ce règlement de maison, en enjoignant les femmes à reconnaître leur place car, dit-il, l'égalité des sexes est contraire à l'ordre. Le seul bonheur possible pour la femme réside dans la soumission : "L'Homme est à l'égard de la Femme ce qu'est la divinité à l'égard de l'Homme"⁸⁷, et pour bonne mesure, afin qu'il n'y ait aucun doute sur ce qu'il pense, il ajoute :

... les femmes ne sont capables, ni d'amour, ni d'amitié ni même de vouloir dans le sens que les hommes donnent ordinairement à ces termes. Notre âme n'est pas faite et n'existe pas comme la leur; les femmes n'ont qu'un sentiment naturel : l'envie de plaire⁸⁸.

Il est essentiel que la femme comprenne que c'est seulement grâce au titre de mère qu'elle a droit à une réalité, une existence, et de ce fait, puisque le mâle est l'être reproducteur, elle devra même considérer son fils comme un être plus noble qu'elle. Aussi devra-t-elle accorder un intérêt tout spécial au rôle qu'elle aura à remplir comme éducatrice de ses fils. Ceci va amener Restif à examiner le rôle de celles qu'il nomme les "Femmes-Faites" ou mères de famille. Quel est le

critère qui permet de revendiquer une appartenance à cette catégorie? Etrangement, il n'est pas suffisant d'avoir donné naissance à un enfant, il faut attendre que cet enfant ait atteint l'âge de douze ans, et alors, faisant preuve d'une générosité extrême Restif concède qu'il importe peu que cet enfant soit mâle ou femelle. De nouveau soulignant son désir d'éliminer toute individualité, Restif assigne à la "Femme-Faite" des attributs vestimentaires qui la marqueront comme appartenant à ce groupe. Cet habit lui sera remis au cours d'une cérémonie, en même temps qu'elle recevra un livre d'instructions tirées de la Bible et qui sera bien propre à la guider dans l'accomplissement de ses devoirs. Le titre que Restif accorde à ces femmes paraît marquer la fin de leur pouvoir de séduction. Elles seront donc plus libres que les jeunes femmes puisque moins susceptibles de plaire et surtout moins accessibles à la séduction. Restif considérerait qu'à ce stade de leur vie elles ne présentent plus de danger pour les mœurs; aussi peut-il se permettre de déclarer : "Une mère en sera considérée comme une seconde divinité; la tendresse, le respect, le dévouement, l'obéissance, n'auront point de borne"⁸⁹. En l'occurrence, Restif voit la maternité comme ôtant à la femme toute signification sexuelle, surtout lorsque l'enfant atteint un âge où il peut être considéré

comme indépendant et non comme une extension de ses parents. Ainsi, on peut aisément imaginer que cette manière de voir explique le manque d'enthousiasme de Restif à reconnaître Mme Parangon comme mère de famille puisque ce rôle l'aurait éloignée de toute possibilité de séduction et aurait forcé Restif à la respecter en pensée comme en action. Restif qui n'a pas du tout confiance en une moralité naturelle, a prévu un comité dans chaque paroisse chargé de contrôler la conduite des parents. Il anticipe des sanctions contre les mauvaises mères, celles qui auraient, nous dit-il, négligé leur devoir soit par haine, soit par indifférence. Aurait-il songé à son épouse qu'il considérerait comme responsable du malheur de ses filles lorsqu'il exigea la condamnation officielle d'une telle conduite, qu'il qualifie de "monstrueuse".

A mesure que les femmes avancent en âge, on leur accordera plus de liberté mais aussi plus de responsabilités. Elles pourront, si leur conduite est exemplaire, se joindre à un Grand Comité ou Comité des Anciennes qui aura pour tâche principale d'arranger les mariages. Toutefois, il note certaines restrictions qu'il n'imaginerait jamais imposer aux hommes. Pour celles qu'il nomme les veuves du troisième âge, il indique qu'elles n'auront pas le droit de se remarier car d'après lui, il "semble toujours [y] avoir quelque chose de scandaleux dans une femme âgée"⁹⁰ qui se remarie. Convaincu

de l'importance et de la nécessité du travail pour tous les êtres, il leur assignera une occupation. C'est parmi elles que se recruteront les éducatrices des filles dont les mères auront été privées du droit de les élever.

Les femmes qui auront atteint un âge avancé ne seront pas non plus oubliées. Sous la rubrique intitulée "Femmes-caduques", Restif décrit une sorte de maison de retraite d'un modernisme étonnant

dans laquelle elles finiront leurs jours dans le repos et une honnête abondance; ... le traitement général qu'on leur fera, pour la nourriture, le linge, le couché, etc., sera inscrit sur un tableau et le traitement particulier sera prescrit par le Médecin de la maison⁹¹.

Il décrit, comme toujours avec minutie, l'organisation de cette maison.

Cet essai où Restif s'est arrogé le pouvoir de refaire la nature humaine, crée une société totalement artificielle ne laissant aucune place aux impulsions naturelles, à la variété. Sous prétexte de corriger les équivoques, les anomalies, les irrégularités qui abondent dans la nature, Restif donne libre cours à l'horreur qu'il a du hasard, du désordre et de la concurrence individualiste. Lui seul aura le droit d'être différent, donc supérieur. En dépit de la minutie de son programme, il semble manquer totalement de confiance quant à la valeur morale de son enseignement puisqu'il considère nécessaire de déclarer : "DEPUIS l'Enfance jusqu'à la Vieillesse, il y aura toujours des yeux ouverts sur la

conduite du second sexe" ⁹².

Dans Les Gynographes, la pensée de Restif trahit un certain flottement quand il traite du problème de l'égalité, Il concède pourtant une égalité entre les femmes de la campagne qu'il refuse aux filles de la ville où les différences sont accusées par les classes sociales. Néanmoins, en tant que groupe, les femmes quelle que soit leur condition sociale resteront en raison de leur faiblesse originelle totalement sous la dépendance des hommes qui se verront soumis à leur tour à certaines obligations :

La Femme est un être qui, unie à l'Homme, fait un tout complet, capable de se reproduire. Elle est le dépôt sacré, où l'Homme principe générateur, dépose une existence nouvelle : Sous ce point de vue, qui est le seul véritable, l'Homme doit à la Femme, défense, substance et tendresse : La Femme de son côté, doit attachement, douceur et soumission pour se concilier de plus en plus son protecteur⁹³.

Répétant avec clarté et sans se lasser, la raison fondamentale qui oblige à une séparation stricte des sexes.

Les Gynographes que Restif avait commencé dans un esprit de réforme, destiné à amener un semblant d'ordre dans le chaos de la vie quotidienne, prend bien vite une toute autre dimension. Cet ouvrage devient, en fait, une tribune qui, sous le couvert de trouver un remède à un état de malaise et de désordre dans la société, lui permet de se venger de celle qu'il a cru être la cause de tous ses malheurs. Bien qu'il n'en dise rien,

il est aisé de concevoir qu'il a pris un malin plaisir à rédiger son chapitre sur "Les Jeunes Femmes". En effet, lui qui dût attendre, comme il nous le dit dans M. Nicolas, qu'Agnès Lebègue se décide à le quitter, a pu ici prendre une douce revanche. Nous n'aurons aucune peine à croire que c'est à Agnès qu'il pensait lorsqu'il rédigea son article XLIII du projet de règlement où il montre le sort qu'il entend réserver à la femme mariée qui oublierait sa place et qui surtout se serait rendue coupable d'une conduite que Restif juge indigne :

Une Femme qui aura souffert des libertés, comme des baisers, autres que ceux du salut, sera ajournée, et entendra à genoux la sentence qui la condamnera à ne sortir qu'avec l'habit des Vieilles, ou à rester chez elle. La Femme mariée coupable de la faute entière, ou qui en sera véhémentement soupçonnée, sera battue de verges par deux Femmes qui auront cette commission, condamnée à l'habit des Vieilles comme la précédente, rasée, et si son mari le veut enfermée au pain et à l'eau. S'il s'agissait de punir la Coupable à l'insu de son Mari, on supposerait une cause pour la faire enlever, on la mettrait au secret pendant huit jours⁹⁴ durant lesquels elle serait torturée avec son Complice.

Passage remarquable de cruauté qui révèle sans l'ombre d'un doute une hostilité extrême envers les femmes, et plus particulièrement envers la sienne à qui il reprocha d'avoir commis les crimes mentionnés plus haut. Ces crimes réels ou imaginaires déclanchèrent chez lui un désir irrépressible de revanche qu'il ne peut assouvir que par l'écriture qui lui permet d'effacer de cette manière une période malheureuse de sa vie. Comme Dennis Fletcher le déclare dans son article

"Restif de la Bretonne and Woman's Estate", l'inspiratrice de ce système incorrigiblement bureaucratique a été son épouse Agnès. C'est son souvenir qui poussa Restif à créer un univers si antiféministe que "the most severe penalties would be meted out to girls who 'abandoned themselves to indecent burst of laughter'"⁹⁵. Restif n'a que faire de toutes ces "gynomanes" qui croient avoir le droit de revendiquer une égalité entre hommes et femmes et aspirent à occuper une place égale dans la société, "il faut que les Femmes soient Femmes"⁹⁶ avait-il déclaré dans La Paysanne pervertie et d'insister dans ce même ouvrage "... comme il ne faut pas efféminer les Hommes"⁹⁷. Il s'est déclaré à maintes reprises en faveur d'une différenciation que la parure des femmes leur permet de souligner. Loin de considérer comme J.-J. Rousseau que "l'amour des modes est de mauvais goût" et que "la vraie coquetterie n'est jamais fastueuse"⁹⁸, Restif, au contraire, conçoit la coquetterie comme un bien réel car "sans cette amabilité factice les Femmes seraient abhorrées"⁹⁹.

Les Gynographes permettent à Restif de revenir avec vigueur à une idée qui comme nous le savons lui tient à coeur; pour lui, il n'existe qu'un seul moyen pour que les femmes soient assurées d'être respectées" c'est de vénérer le premier sexe jusque dans le dernier de ses Individus"¹⁰⁰. Il leur faudra admettre que dans l'ordre des choses, la meilleure

d'entre elles sera toujours inférieure, en raison de sa physiologie, au pire des hommes.

Restif conclut Les Gynographes en laissant la parole à MM. Des Tianges et D'Alizan qui exprimeront et justifieront la pensée conductrice de son ouvrage :

Dans les grandes villes, un Mari est tourmenté, avili, ruiné par sa Femme, sans qu'il puisse s'y opposer : il n'en a même pas l'envie; élevé par une Mère corrompue, il se croit dans l'ordre au sein du plus affreux dérèglement de sa maison ... Tel est donc l'effet de la prétendue urbanité des Européens! Telles sont les suites des dangereuses maximes de l'égalité des deux sexes! ...

L'Andrographe, projet de réforme qui s'adresse à l'éducation des garçons, reprendra, comme il se doit, les thèmes favoris de Restif au sujet des Femmes, convaincu qu'il est que la répétition d'une idée ou d'un thème a pour résultat de convaincre et de se convaincre d'une manière toute restifienne de la véracité de ce qu'il avance, insistant donc sur ce qu'il entrevoit comme étant le rôle et la place de la femme dans la société :

La Femme doit presque tout ignorer; c'est-à-dire, toutes les choses qui peuvent la distraire ou la dégoûter de ses occupations sédentaires : elle doit toujours être dans le cas d'écouter avec admiration ce que dit son mari; le bonheur des deux sexes en dépend ... Enfin l'âme de la Femme est si peu ressemblante à celle de son Chef, qu'elle est substantiellement dépendante; une Femme ne peut-être solidement heureuse, que par sa liaison avec l'Homme, et sa dépendance de ses volontés : En dépit d'une prétendue expérience contraire, toute Femme maîtresse est très malheureuse; toute Femme soumise par goût, se trouve à sa place, vit contente, et goûte des satisfactions inconnues à toutes celles de son sexe qui ne suivent pas la même route^{10^e}.

Restif a, comme nous pouvons le constater, clairement énoncé ses aspirations tyranniques qu'il réitérera tout au long de son oeuvre, dans ses écrits utopiques et autres. Aussi est-il remarquable de constater que le texte des Gynographes n'attira jamais outre mesure l'attention de la critique. Il est juste de signaler qu'Armand Bégué avait noté que Restif ne s'était jamais contredit au sujet de l'émancipation des femmes et que, sa vie durant, il était resté "farouchement anti-féministe". Toutefois, Armand Bégué qui choisit d'étudier Les Contemporaines, Les Parisiennes et Les Françaises décrit ces nouvelles comme "autant de routes de bonheur pour guider les épouses", et déclare le plus sérieusement du monde que :

Les nombreux conseils de Restif pour amener à faire durer l'amour dans le ménage, généralement justes et sains, ressortissent à la psychologie pratique, à popularisation facile, très moderne en somme comme conception, presque toujours sains et justes. L'amour s'appuie sur l'estime - la femme doit se faire respecter - et sur la tendresse. Que de beaux sentiments dans toutes ses nouvelles¹⁰³.

Armand Bégué note aussi qu'il est dommage que Restif se soit montré avare de ses conseils à l'égard des mères dont il paraît avoir mal compris les problèmes. Quant aux plans d'éducation, il nous assure qu'ils sont faits "sur un ton plus objectif et ne présentent plus ces petites touches personnelles et justes qui abondaient dans ses conseils aux ménages"¹⁰⁴. On a peine à croire qu'il s'agit du même auteur que celui qui fait l'objet de notre étude. Une lecture des divers écrits de

Restif ne nous a aucunement fait découvrir les conseils "justes et sains" auxquels Armand Bégué fait référence, pas plus que la tendresse dont il parle; quant à la psychologie pratique elle est toute entière dévouée à assurer l'asservissement de la femme tout en lui faisant croire que c'est de cela que dépend le respect et l'estime qu'on lui accordera.

Les réflexions de Pierre Trahard concernant l'éducation des filles chez Restif ne s'avèrent pas moins surprenantes et se passent de commentaires : "... une éducation moins étroite, et un peu plus libérale, où les devoirs alternent avec les plaisirs honnêtes, où la femme reste inférieure à l'homme, soumise à l'autorité maritale, dévouée aux enfants et aux soins du ménage, où la vertu n'exclut pas la grâce, ni le désir de plaire"...¹⁰⁵.

La critique plus proche de nous a voulu faire preuve d'un esprit plus ouvert mais ne semble pas y avoir trop réussi, peut-être parce qu'elle s'est avérée essentiellement masculine.

Guy Bruit dans La Pensée peint Restif comme "oscillant de droite à gauche, de sa conception traditionnelle de la femme soumise à une conception nouvelle de la femme libre et divine"¹⁰⁶. Cette soi-disant oscillation est loin d'être évidente dans l'oeuvre de Restif puisque Restif ne conçoit jamais la notion de liberté pour les femmes et s'il divinise

parfois la femme, c'est une divinisation à la Restif où la femme mise sur un piédestal possède des qualités idéales dont la plus notoire est invariablement sa soumission sans discussion aux volontés de ses parents ou de son mari. Il suffit de songer à Barbe Ferlet, à Jeannette Rousseau et même à Mme Parangon pour confirmer notre point de vue.

Mark Poster qui a réalisé une étude remarquable de la pensée utopique de Restif, a bien relevé l'antiféminisme de Restif sans pour cela s'y attarder, n'y trop s'en offusquer.

Dennis Fletcher, dans l'excellent article que nous avons cité plus haut, paraît avoir été l'un des rares qui ait cherché à examiner le problème de Restif et les femmes avec un tant soit peu d'objectivité afin de réfuter les récentes déclarations qui font de lui un féministe. Il juge Restif comme étant le promoteur d'une "essentially backward-looking utopian vision" où il a présenté "superficially eccentric but basically orthodox views on the nature of woman and her place in contemporary society"¹⁰⁷.

Bien que l'objet de notre recherche n'ait pas pour but de prouver le féminisme ou l'antiféminisme de Restif, il nous a semblé essentiel de signaler l'attitude de la critique moderne à ce sujet car en laissant transparaître leur point de vue concernant les femmes, les commentateurs ne peuvent s'empêcher de donner une interprétation que l'oeuvre ne justifie pas.

Les réformes que Restif a proposées dans Les Gynographes ont établi avec une grande richesse de détails ses idées concernant les femmes et l'éducation qu'il juge leur convenir. Il ne reviendra plus à ce sujet avec autant de précisions. Mais, il utilisera toute son oeuvre afin de s'élever contre "cette manie de vouloir rendre tout égal entre les deux sexes" qui est "contre les lois de la Nature, de la Société, de la Religion"¹⁰⁸. Il aura surtout recours à ses oeuvres à caractère utopique pour démontrer combien il aura fait oeuvre utile en indiquant aux "hommes" le chemin qui mène à une société parfaite où chacun occupe la place qui lui revient de droit.

L'examen de ces sociétés utopiques et du rôle de la femme dans ces sociétés fera l'objet de notre prochain chapitre.

Notes du chapitre III

- 1 Raymond Ruyer, L'Utopie et les utopies, p. 3.
- 2 Ibid.
- 3 Joyce Hertzler, The History of Utopian Thought, p. 260.
- 4 Lewis Mumford, The Story of Utopias, p. 1.
- 5 Ibid., p. 21.
- 6 Ibid., p. 20.
- 7 Ibid., p. 3.
- 8 Raymond Ruyer, L'Utopie et les utopies, p. 28.
- 9 Jean Bloch, "Women and the Reform of the Nation", Women and Society in the 18th Century, p. 5.
- 10 Ibid., p. 11.
- 11 Ibid.
- 12 Ibid., p. 8.
- 13 J.-J. Rousseau, Oeuvres Complètes, tome 4, p. LXXXIX.
- 14 Ibid., p. 693.
- 15 Ibid.
- 16 Ibid., p. 710.
- 17 Ibid., tome I, p. 245.
- 18 Ibid., tome 4, p. CXXII.
- 19 Ibid., p. CXXIII.
- 20 Ibid., p. 736.
- 21 Ibid., p. 737.
- 22 Ibid., p. 578.
- 23 Ibid., tome III, p. 21.

Notes du chapitre III (suite)

- 24 Ibid., tome 4, p. 1648.
- 25 Ibid., p. 1656.
- 26 Ibid., p. 1662.
- 27 Diderot, Oeuvres romanesques, p. 421.
- 28 Eva Jacobs, "Diderot and the Education of Girls", Woman and Society in 18th century France, p. 86.
- 29 Ibid., p. 88.
- 30 Diderot, Correspondance, xii, 123 [13 septembre 1772]
- 31 Diderot, Oeuvres complètes, ii, p. 317.
- 32 Eva Jacobs, ibid., p. 95.
- 33 Ibid., p. 94.
- 34 Robert Niklaus, "Diderot and Women", Woman and Society in 18th century France, p. 76.
- 35 Choderlos de Laclos, Oeuvres Complètes, p. 404.
- 36 Ibid., p. 433.
- 37 Ibid., p. 405.
- 38 Ibid., p. 423.
- 39 Elisabeth Badinter, L'Amour en plus, p. 176.
- 40 Marc Chadourne, Restif de la Bretonne, p. 166.
- 41 Restif de la Bretonne, M. Nicolas, vol. I, p. 81.
- 42 Restif de la Bretonne, L'Oeuvre de, vol. III, p. 10.
- 43 Ibid., p. 433.
- 44 Ibid.
- 45 Ibid., p. 29, note 1.

Notes du chapitre III [suite]

- 46 Ibid., p. 30.
- 47 Ibid., p. 31.
- 48 Ibid.
- 49 Ibid., p. 33.
- 50 Ibid., p. 36.
- 51 Mark Poster, The Utopian Thought of Restif de la Bretonne, p. 10.
- 52 Ibid., p. 28.
- 53 Ibid., p. 19.
- 54 Restif de la Bretonne, Les Gynographes, p. 12.
- 55 J.-J. Rousseau, Oeuvres complètes, p. 703.
- 56 Mark Poster, p. 26.
- 57 Restif de la Bretonne, Le Nouvel Abeilard, III, pp. 373-374.
- 58 Mark Poster, p. 32.
- 59 Restif de la Bretonne, Les Gynographes, p. 26.
- 60 Ibid.
- 61 Ibid., p. 27.
- 62 Restif de la Bretonne, La Paysanne pervertie, p. 257.
- 63 Restif de la Bretonne, Les Gynographes, p. 36.
- 64 Ibid., p. 38.
- 65 Ibid., p. 40.
- 66 Ibid.
- 67 Ibid., p. 165.

Notes du chapitre III [suite]

- 68 Ibid., pp. 60-61.
- 69 Ibid., p. 39.
- 70 Ibid., p. 208.
- 71 Ibid., p. 209.
- 72 Restif de la Bretonne, L'oeuvre de, vol. III, p. 93.
- 73 Ibid., p. 93.
- 74 Ibid.
- 75 Ibid.
- 76 Restif de la Bretonne, Les Gynographes, p. 164.
- 77 Restif de la Bretonne, La Femme infidèle, lettre XXXV,
pp. 159-160.
- 78 Restif de la Bretonne, L'oeuvre de, p. 93.
- 79 Ibid., p. 96.
- 80 Ibid., p. 97.
- 81 Restif de la Bretonne, Les Gynographes, p. 165.
- 82 Ibid., p. 59.
- 83 Restif de la Bretonne, L'oeuvre de, p. 110.
- 84 Ibid., p. 117.
- 85 Ibid., p. 115.
- 86 Raymond Ruyer, ibid., p. 44.
- 87 Restif de la Bretonne, L'oeuvre de, p. 120.
- 88 Ibid., p. 121.
- 89 Restif de la Bretonne, Les Gynographes, p. 147.

Notes du chapitre III (suite)

- 90 Ibid., p. 161.
- 91 Ibid., p. 163.
- 92 Ibid., p. 164.
- 93 Ibid., pp. 178-179.
- 94 Ibid., p. 94.
- 95 Dennis Fletcher, "Restif de la Bretonne and Woman's Estate", Woman and Society in 18th century France, p. 106.
- 96 Restif de la Bretonne, La Paysanne pervertie, p. 139.
- 97 Ibid.
- 98 J.-J. Rousseau, Oeuvres complètes, tome V, p. 714.
- 99 Restif de la Bretonne, Les Gynographes, p. 43.
- 100 Ibid., p. 45.
- 101 Ibid., p. 232.
- 102 Dennis Fletcher, p. 102.
- 103 Armand Bégué, Etat présent des études sur Restif de la Bretonne, p. 195.
- 104 Ibid., p. 195.
- 105 Pierre Trahard, Les Maîtres de la Sensibilité française, p. 34.
- 106 Guy Bruit, "Restif de la Bretonne et les Femmes", La Pensée, p. 125.
- 107 Dennis Fletcher, p. 96.
- 108 Restif de la Bretonne, Les Contemporaines, p. 9.

CHAPITRE IV

Les femmes dans la société utopique restivienne :
application des projets de réforme

Comme il convient de le rappeler, l'oeuvre entière de Restif de la Bretonne sert à illustrer son obsession concernant les femmes. Cette préoccupation s'alliera bien souvent à son désir de jouer les monarques et de se révéler comme le créateur d'une société parfaite. Aussi si Les Gynographes et si, jusqu'à un certain point, Le Pornographe ont exploré le rôle et la place de la femme du point de vue législatif dans une société parfaite, il faudra nous tourner vers son oeuvre romanesque pour examiner l'étendue de sa vision utopique et considérer la manière dont il a anticipé l'application de son système.

Chaque essai de la part de Restif d'assurer l'avènement d'un monde meilleur repose, comme nous l'avons remarqué dans notre chapitre précédent, sur un échafaudage soigneux d'utopies à intention constructive. Chaque fois, afin sans doute de donner plus de poids à ses idées et les rendre plus acceptables, Restif s'appuie sur des modèles de règlement, des statuts qui formeront le cadre rigide de la société idéale qu'il préconise. Un examen approfondi nous amène à réaliser que seule l'intention est constructive car les diverses lois recommandées comme à même d'apporter une solution à tous les maux de l'humanité,

ne peuvent en aucune façon s'apparenter si ce n'est d'une manière fort superficielle à ce que Lewis Mumford définit ainsi :

The utopia of reconstruction is what its name implies : a vision of a reconstructed environment which is better adapted to the nature and aims of the human beings who dwell within it than the actual one, and not merely better adapted to their actual nature, but better fitted to their possible developments¹.

L'utopie restivienne, comme nous allons le montrer, loin d'ouvrir la voie à un avenir possible, "leads backward into the utopian's ego"². Malgré les apparences, elle est, en réalité, le type même de l'utopie d'évasion puisqu'elle permet à Restif de satisfaire ses prétentions au pouvoir et contribue à assurer sa domination non seulement sur les femmes mais surtout sur la totalité de son univers pour s'achever en une ultime apothéose où il se voit comme le créateur d'une race entière. L'élaboration d'un système utopique permet à Restif de satisfaire une volonté de puissance qui combine étroitement son rêve de pouvoir à un désir de compensation adlérienne. Restif met donc sa volonté d'organisation au service de son immense désir de réformer le monde par la pensée, afin d'atteindre une puissance qui lui permettra de se ranger parmi ces chefs vénérés qu'il entoura d'une fervente admiration.

Selon Raymond Ruyer, Restif s'est avéré un producteur d'utopies des plus féconds; cependant, comme nous nous proposons de le montrer, c'est surtout par la quantité plutôt que par

l'originalité de ses utopies qu'il s'est révélé prolifique, puisqu'à chaque fois et dans un but unique il reprendra une même conception de ce qu'il entend par société parfaite.

L'univers utopique de Restif est caractérisé, sans aucun doute, par un conservatisme social qui ancre l'idée du bonheur dans le travail et qui suppose comme récompense suprême la satisfaction du père devant la tâche bien accomplie. D'autre part, comme le déclare Armand Bégué : "La cellule familiale est pour Restif l'élément primordial de la communauté"³. Aussi, il ne faudra pas s'étonner de voir Restif donner comme point de départ et comme modèle à ses utopies, une famille car d'après lui, elle représente la plus naturelle des sociétés. Il vantera les vertus domestiques et la modération bourgeoise, se faisant ainsi l'apologiste d'un monde basé sur une idéalisation des humbles comforts matériels au détriment de toute vie tant spirituelle qu'intellectuelle. Convaincu que le bonheur de l'homme peut être assuré par l'organisation sociale et grâce à ce que Raymond Ruyer nomme "la monotonie de l'imagination humaine", Restif fondera son univers utopique non sur une perception à la fois réaliste et futuriste mais au contraire sur une ancienne conception religieuse, autoritaire et patriarcale qui met en relief son désir ardent de retourner en arrière, à une époque qu'il se plaît à imaginer comme plus simple, plus pure mais surtout comme mieux organisée.

Avant d'entreprendre l'examen de certaines utopies restiviennes, il convient de noter que toutes réflexions ayant trait à ce sujet entraînent bien souvent, surtout de la part des historiens, une étude parallèle du Marquis de Sade où l'on s'efforce d'établir des rapprochements et similarités entre ces deux auteurs. Frank Manuel, lui-même, historien d'envergure, explique cette méthode en déclarant : "Restif and de Sade created a new literary sensibility and posed a new diabolical ideal. Love as mastery and power found verbose expression in their writings ..."⁴. Ce qui est évident, c'est que toute tentative de rapprochement entre Restif et le Marquis de Sade a, bien sûr, pour origine le fait qu'ils étaient contemporains et qu'ils avaient tous deux acquis grâce à leurs oeuvres la réputation de pornographes. Là, s'arrête, à notre avis, toute ressemblance. Comme le remarque fort justement Frank Manuel, Restif et de Sade ne s'étaient jamais rencontrés, ce qui ne les empêcha pas de se détester cordialement et d'échanger à travers lettres et autres écrits, accusations et insultes. L'univers restivien se trouve, en fait, diamétralement à l'opposé de l'univers sadien. Nous avons, dès lors, choisi de ne pas nous attarder à une comparaison qui n'offrirait que peu d'intérêt dans le contexte de notre étude.

Restif qui souhaite avant tout d'être pris au sérieux, va se poser en prophète qui seul détient le pouvoir de guider les hommes vers un monde meilleur. En réalité, il utilisera les utopies comme le moyen d'expression de ses préjugés, de ses rêves, de ses désirs, et qui sous couvert de résoudre les problèmes de la société, lui offre alors la possibilité de ressaisir le contrôle de sa vie, pour ainsi dire par personne interposée.

Déjà, à la fin du Paysan perversi, publié en 1775, c'est-à-dire deux ans avant la publication des Gynographes, Restif avait imaginé l'établissement d'une communauté restreinte où tous les membres d'un groupe appartenant à une même famille, vivraient harmonieusement suivant les principes qui serviront de fondement au programme plus détaillé qu'il rédigera plus tard sous le titre du Thesmographe. La création de la communauté du "Bourg d'Oudun" telle qu'elle est décrite à la fin du Paysan perversi est justifiée de la manière suivante par Pierre qui déclare que l'établissement de cette communauté a été "ordonnée par le testament de Mme Parangon et de Mme Zéphire, auquel M. le comte de ++ a bien voulu contribuer"⁵, Curieusement, deux femmes seront responsables de la création d'une communauté placée sous l'égide de principes encore assez mal définis. Toutefois, anticipant sans doute Les Gynographes, ces statuts montrent le chemin qui permettra

l'élaboration d'une société plus complexe et qui déjà affirme catégoriquement la suprématie masculine. Néanmoins, le but essentiel des "Statuts du Bourg d'Oudun" est, a priori, de s'attaquer à une inéquité flagrante : le problème de la propriété. Mark Poster nous rappelle que l'intérêt de l'auteur pour une réforme de cet ordre découle de l'histoire que Restif vient de raconter, celle d'un jeune paysan, Edmond Flameau qui alla à Paris et devint victime de la corruption de la ville : "The 'Statuts' were intended to create a society that would prevent Edmond's fall - a society in which the family would act as a unit to protect its members"⁶. Aussi est-il recommandé, en tête du règlement d'interdire à tous ceux de la famille R++ qui n'y sont point habitués de séjourner à la ville qui s'avère bien trop dangereuse pour les mœurs. C'est dans ce premier fragment que Restif expose pour la première fois son vague rêve communautaire qui malheureusement ne s'adresse pas vraiment aux grands problèmes politiques et économiques de son temps, puisque comme le signale fort justement Mark Poster : "Restif's understanding of the economy as a whole was rudimentary ... The wealth of nations denoted to him neither more nor less than a good crop and efficient agricultural techniques"⁷. Ce qu'il fit ici et cela selon une méthode qu'il utilisera dans beaucoup de ses écrits utopiques, c'est changer les circonstances et modifier les conditions afin de transformer la société pour

son propre bénéfice; ce faisant, il offre au lecteur une vision simpliste du monde qui choque par sa superficialité car afin de protéger la place privilégiée du héros, donc de Restif, elle exagère la vertu propre des institutions au détriment de l'autonomie des individus. En effet, Restif veut convaincre que tous les grands problèmes humains peuvent se résoudre grâce à la stricte adhérence à un ensemble de règles.

Les habitants d'Oudun, tous membres d'une même famille, vivront dans un petit village qui comportera environ vingt-cinq maisons. La vie des villageois sera totalement en fonction du village et les "statuts" proposés seront ce que Pierre décrit comme un "pacte de famille". A l'article premier figure une idée de toute première importance puisqu'elle permettra d'abolir les difficultés causées par le partage de la propriété, il écrit :

... il y aura égalité entière entre nos dits enfants, tant pour les biens de la fortune que pour l'éducation : et pour rappeler sans cesse à nos dits enfants, même dans les générations les plus éloignées, qu'ils sont tous frères et une même famille, entendons qu'ils soient soumis aux fils aînés de l'aîné de notre famille, lesquels seront comme leurs pères communs .

Cette dernière remarque lui permet de parer à toute éventualité de désordre que, selon ses vues, une égalité réelle et totale risquerait d'engendrer. Il lui faut donc stipuler clairement qu'il sera nécessaire d'établir une hiérarchie parmi tous ces êtres "égaux" car sans ordre, ni subordination l'existence

d'une communauté parfaite serait vite compromise. Ainsi, arbitrairement il choisit de donner aux curés et aux maîtres d'écoles la responsabilité du maintien moral de la communauté; aussi ceux qui occuperont ces postes à grandes responsabilités seront-ils sélectionnés parmi "les plus méritants des enfants descendant dudit aîné, s'il s'en trouve de capables"⁹; ce ne sera qu'en dernier recours, ayant épuisé toute autre possibilité qu'on considèrera les descendants de l'aînée des filles pour ces emplois si importants. Comme nous pouvons le constater, la notion d'égalité chez Restif est des plus subjectives. Il est vrai, en ce qui concerne la propriété, qu'il nous faut nous ranger à l'avis de Mark Poster qui écrit : "Oudun was the most égalitarian of Restif's utopies. Hardly any property was individually owned : all land was divided into equal parcels, each family receiving an equal share"¹⁰. Toutefois, là s'arrête, à notre avis, toute tentative égalitaire puisque contrairement à ce que Mark Poster affirme plus loin en déclarant au sujet des vingt-cinq familles "all distinctions were banned", Restif envisage une société hautement hiérarchisée non seulement en fonction du mérite, comme il se plaît à le rappeler, mais aussi en fonction de l'âge, du rang accordé aux aînés et du sexe. Restif réclame qu'on honore ceux qui se seront distingués en leur donnant même certains bénéfices pécuniaires alors que ceux qui auront enfreint les règlements

ou commis quelque faute seront punis sévèrement. Malgré le peu d'envergure de ce projet de réglementation, Restif introduit déjà l'idée qu'il considère fondamentale, celle de l'infériorité féminine qui produit logiquement le rang secondaire que la femme devra occuper quel que soit son mérite. Restif recommandera donc une distinction pour les garçons et les filles qui l'auront méritée par leur travail assidu et leur bonne conduite; cependant, à partir de l'âge de seize ans, garçons et filles seront récompensées en fonction de leur sexe. Ainsi les garçons auront "le droit exclusif, ... de choisir eux-mêmes une épouse; les filles, une autre prérogative équivalente, à l'arbitrage des femmes de la communauté assemblée"¹¹. Dès lors, rien d'étonnant si Restif s'attarde sous le titre IX "Des mariages et du choix" à un sujet qui comme nous le savons ne manque pas de lui tenir à coeur. Il explique qu'afin de préserver de la corruption sa communauté idéale, les individus ne devront s'allier qu'avec ceux qui auront été reconnus comme ayant de bonnes moeurs et éventuellement on parviendra à une solution heureuse lorsque "la parenté sera parvenue au degré, ou suivant les lois, les descendants d'une même souche peuvent s'allier ensemble"¹². Nous voilà encore fort loin du délire des Reves et des Posthumes. Restif profite de cette rubrique pour rappeler aux lecteurs que les jeunes gens qui remplissent

tous leurs devoirs auront "le droit, par rang d'ancienneté de choisir celles des filles désignées pour être mariées dans l'année..."¹³. Cependant, les filles qui ne peuvent en aucune manière être considérées comme les égales des garçons, seront par la force des choses récompensées différemment :

... le prix des moeurs réuni à celui du travail dans les filles, leur donnera non le droit de choisir, qui n'appartient et ne doit appartenir qu'à l'homme, mais celui d'ordonner les divertissements des filles durant l'année, et, d'exempter un jour de la punition de deux fautes graves, leur mari ou leur fils aîné¹⁴.

La deuxième partie de la récompense réservée aux femmes méritantes ne peut que retenir notre attention. Remarquons d'abord, que Restif selon son habitude accorde dans la rédaction des statuts une place prépondérante aux articles qui auront trait aux récompenses et plus particulièrement aux punitions des fautes commises par les individus qui habitent une communauté soi-disant idéale où tout est organisé afin de contribuer aux bonnes moeurs de la population. Mark Poster explique cette contradiction apparente en se référant à la théorie des passions de Restif. Toutefois, l'enthousiasme que Restif semble apporter à la description des crimes aussi bien que des châtiments tend à indiquer plutôt une origine compensatoire et probablement pathologique du même ordre que celle qu'il reprochait à son frère aîné. Ce qui est plus remarquable encore c'est que Restif puisse sérieusement consi-

dérer comme récompense de la bonne conduite d'une femme, une action qui ne fait que bénéficier les hommes. L'idée qui clairement se dessine est que le rachat des transgressions masculines grâce à la conduite exemplaire des femmes représente une juste rétribution. En effet que pourraient elles désirer d'autre si ce n'est de faire le bonheur de leur mari ou, à défaut, de leur fils aîné; n'existent-elles pas uniquement en fonction de et par rapport à l'homme. Pas une seule fois, Restif ne songera à considérer les femmes autrement que comme êtres inférieurs sans individualité aucune. Afin de les maintenir à leur place, il organise pour elles occupations ainsi que récréations. A l'église, elles seront séparées des hommes, au repas elles seront ramenées au rang des enfants puisque comme eux elles n'auront droit qu'à l'eau et non au vin qui sera réservé exclusivement aux hommes. C'est à elles que reviendra la tâche de préparer les repas suivant un menu institué à l'article XXIII. Il est à noter que souvent Restif s'attarde à des descriptions très précises concernant la nourriture et on est en droit de se demander si cela ne fait pas partie du phénomène compensatoire car après tout, comme nous le savons, Restif connut des époques de misère noire où il ne mangea que rarement à sa faim. Ce qui se détache du règlement, tant pour les hommes que pour les femmes c'est qu'il

n'y ait pas "un seul jour où l'on soit inutile"¹⁵. Les divertissements si nécessaires à la santé morale seront eux aussi réglementés et cela en fonction de l'âge des participants mais aussi en fonction de leur sexe. Si les hommes ont le droit de prendre part à des jeux, "les amusements des femmes faites ne seront autres que d'être assises, pour converser entre elles, en ayant l'oeil sur la jeunesse des deux sexes"¹⁶. Quant aux filles et aux jeunes femmes, elles auront la permission de danser avec des jeunes gens "qui durant la semaine se seront comportés de manière à mériter cette grâce"¹⁷, faisant d'elles, une fois encore, l'objet qui tient lieu de récompense aux hommes qui le méritent. En toute justice, il faut noter que la déshumanisation des femmes va de pair avec celle des hommes puisque l'auteur subjugué l'individu à la société afin semble-t-il de faire son bonheur pour ainsi dire presque malgré lui. Toutefois, si l'homme doit s'effacer pour permettre le bon fonctionnement de la société, la femme, elle, devra se soumettre à l'homme afin, elle aussi, à son niveau, et selon les lois de la nature, de participer à l'établissement d'une communauté parfaite. Restif est convaincu que de cette soumission dépend l'ordre du monde. N'a-t-il pas fait dire à Laure dans La Paysanne pervertie : "S'il faut un frein aux hommes, il en faudrait dix aux femmes"¹⁸, soulignant ainsi la difficulté que les femmes ont à se dominer dans le domaine

des passions. En réalité, sous couvert de protéger les femmes de leur tempérament, uniquement poussé par le désir d'agir pour leur bien, et celui de la communauté, Restif s'efforce de créer un environnement idéal pour la gratification des passions masculines, et ainsi de s'assurer par l'écriture la félicité amoureuse qui lui semble être la récompense la plus désirable.

Les "Statuts du Bourg d'Oudun" forment un système parfaitement adapté à assurer la création d'une communauté rurale basée sur les principes que Restif décrira en plus de détails dans Le Thesmographe où il se déclare par principe en faveur de l'abolition de la propriété privée et où il réitère un de ses thèmes favoris : l'autorité absolue des pères et des maris sur les enfants et sur les femmes, rappelant à tous sa notion toute personnelle du mot égalité.

Dans Les Contemporaines, ouvrage qui comporte quarante-deux volumes de contes et nouvelles consacrés à des femmes, Restif va utiliser une courte nouvelle afin d'établir en ville tout comme il l'avait fait pour la campagne, une communauté idéale. Il paraît tout indiqué de souligner que, comme Restif le remarque dans l'introduction, à l'aide de la reproduction d'extraits du Journal de Neufchâtel daté d'octobre 1781, le but ultime des Contemporaines a été de mettre en évidence la place de la femme dans la société :

Il a observé que par une suite de cette manie de vouloir rendre tout égal entre les deux sexes, les femmes enhardies à réclamer contre les lois de la Nature, de la Société, de la Religion, ne voulaient plus entendre parler de soumission dans le mariage... Il a osé s'indigner, se déchaîner sans ménagement contre cette morale si chère aux femmes ... "Femmes!" a-t-il sans cesse répété, c'est à vous à obéir; reconnaissez votre dépendance, soumettez-vous à l'autorité de l'Homme, rentrez dans l'ordre et ne vous plaignez pas de cet ordre ... votre empire même est dans la soumission; par elle vous pouvez régner ..."¹⁹.

Restif a ainsi énoncé de manière fort claire les raisons qui si souvent ont été le ressort de ses oeuvres. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait trouvé nécessaire de consacrer une de ses nouvelles à un récit montrant les avantages mais aussi la possibilité d'établir une société urbaine parfaite, c'est-à-dire d'une communauté où les femmes sauraient avec certitude se tenir à leur place.

Cette nouvelle a retenu, à juste titre, l'attention des critiques. Gérard de Nerval dans La Revue des Deux-Mondes avait, comme nous l'avons signalé dans notre chapitre préliminaire, relevé avec intérêt l'établissement de cette communauté de commerçants que Nerval qualifie de "phalanstérienne" avant la lettre. Raymond Ruyer tout comme Frank Manuel font état de ce système communautaire. Mark Poster déclare au sujet de son organisation : "similar to Oudun's, this 'plan of association' called for equality of wealth, social status, and authority, for only through equality could the association achieve the 'intimacy' that was the basis of a moral community"²⁰.

Cependant, aucun de ces critiques ne semble avoir jugé bon de s'attarder à considérer le titre que Restif avait choisi pour ce récit : Les vingt Epouses des vingt associés et qui portait comme sous-titre : "Nouveau moyen de bannir l'ennui du ménage". Comme nous avons eu l'occasion de le remarquer, Restif ne donne jamais de titre, ni ne nomme ses personnages au hasard. Il serait erroné de ne pas voir que ce titre représente très exactement les intentions de l'auteur qui annonce ainsi qu'il entend rester, comme nous allons le voir, dans les limites du sujet qui lui tient à coeur, c'est-à-dire les femmes et leur rôle dans la société. A cela, il va, bien sûr, ajouter un autre thème qui pour lui a presque tout autant d'importance - celui du mérite. Il va, en effet, employer son récit pour réaffirmer le rôle essentiel qu'il attache au mérite qui comme nous le verrons se trouvera au coeur de toute démarche utopique restivienne rationalisant ainsi l'établissement d'une hiérarchie dans un système soi-disant basé sur l'égalité. Il rappelle qu'il existe un ordre de subordination des êtres en fonction de leur utilité sociale. Alors, il est aisé, selon Restif, de démontrer pourquoi les femmes doivent être soumises aux hommes; de la même manière, c'est le mérite qui permet d'expliquer l'ordre dans lequel les hommes seront subordonnés les uns aux autres. A son avis, il n'est que justice que le laboureur occupe la place de choix dans cette

organisation. Il sera suivi de près par l'artisan, etc...

Tout en bas de l'échelle, Restif place presque au même rang que les mendiants de race, le seigneur qui nous dit-il n'est qu'un parasite, ne produisant rien. Jamais, Restif ne se lasse de faire l'éloge du travail, ni de trouver un moyen de créer un univers apte à vérifier le bien-fondé de ses idées.

Dans Les vingt Epouses des vingt associés, Restif va illustrer ses thèmes favoris et utiliser, cette fois, pour cadre, cette ville qu'il semble avoir à la fois aimé à la folie et exécré :

"O Paris! tes citoyens paisibles et bonasses ne sont point dévorés de ces passions viles et c'est dans ton sein qu'est établie la société digne de l'âge d'or"²¹. Tout comme pour "Les Statuts du Bourg d'Oudun", Restif affirmera s'être inspiré de systèmes déjà existants à l'étranger ou même dans des coins reculés de France. Le besoin de toujours s'appuyer sur des méthodes qui auraient déjà fait leur preuve s'avère typiquement restivien et révèle un désir ardent de démontrer, sans doute possible, la crédibilité de ses idées qu'il allie fort probablement à une peur malade de ne pas être pris au sérieux.

La raison qu'il donnera pour expliquer la fondation de sa communauté sera tout aussi caractéristique. Comme il le fera dans La Découverte australe, Restif rendra l'amour d'un jeune homme peu fortuné pour une belle jeune fille, responsable de la création d'un tel groupe. En effet, les parents de la jeune

Pétronille Delorme conseillèrent, en bon bourgeois, au jeune amoureux Germiot, d'épouser une riche veuve, âgée de trente-deux ans, nous dit Restif, alors que Pétronille deviendrait l'épouse du fils d'un riche libraire. Restif utilise comme point de départ de son récit, le thème des amours contrariés. Cependant, de par le ton du récit il est clair qu'il considère les arguments parentaux comme parfaitement logiques et raisonnables, uniquement guidés par le souci pressant qu'ils ont de sauvegarder les deux jeunes gens d'une vie vouée à la misère. Germiot qui possédait de nombreuses qualités masculines :

... réfuta tous les sophismes qu'on venait d'établir; il dit que cela ne regardait que des maris lâches, sans énergie, sans industrie, sans courage, que pour lui, il trouvait mademoiselle Delorme trop riche encore, qu'il aurait voulu, avec son patrimoine tout mince qu'il était lui faire un sort et lui montrer par sa conduite pleine de tendresse et de dignité que l'homme est le soutien de la femme, et qu'elle n'a pas besoin d'apporter son dîner lorsqu'elle s'associe à un homme véritablement homme²².

Dans ce passage Restif précise ses intentions. Son récit va lui permettre de faire la démonstration de la supériorité masculine qui aiguillonnée par la passion et le besoin que la femme a d'être protégée, va créer et réaliser de brillants projets. La femme en raison de sa faiblesse et par intérêt sera la force créatrice qui poussera l'homme à agir, tout comme la muse qui inspirera notre auteur. L'homme devra protection à la femme et elle, en retour lui devra obéissance. Comme nous pouvons le constater, Restif introduit divers thèmes

familiers, sans aucune originalité.

Le jeune Germiot parvient à persuader les parents de Pétronille qu'il est capable d'assurer l'avenir de leur fille et afin de le prouver, il entreprend la fondation d'une association qui garantira la protection matérielle de sa future femme, illustrant ainsi les vertus de ce qu'il a appelé "la réciprocité"; l'intérêt personnel étayant un projet qui fit considérer Restif comme ayant "fashioned his utopian laws according to [the people's]needs"²³.

Germiot rassemble vingt familles d'artisans qui habiteront tous dans une même rue avoisinant, précise-t-il, la rue Saint-Martin. Ils ont tous "différents états utiles". Ils formeront ainsi "une confédération contre le malheur et la corruption"²⁴. Une telle association exige bien entendu l'institution d'un règlement qui garantira une communauté parfaite ayant pour fondement "une union de biens, de moyens, d'industrie, d'affections" et dont le but unique sera "d'entraider, soulager, supporter et servir mutuellement, en santé, comme en maladie, et même après la mort, dans nos personnes comme dans celles de nos femmes et nos enfants, à toujours, sans que rien ne puisse rompre ou dissoudre la présente union..."²⁵. Ayant mis tout leur avoir en commun, les associés et leurs épouses élèveront les enfants "à frais communs". Dans le règlement que Restif

préconise, il réserve, comme il se doit, un certain nombre d'articles tout particulièrement aux femmes. Il se déclare en faveur d'une égalité des épouses entre elles. Toutefois, afin que cela ne les entraîne pas à songer qu'elles puissent revendiquer trop de pouvoir, elles seront surveillées par deux associés qui n'auront que des pouvoirs limités puisque tout changement concernant les femmes devra être ratifié par "l'Assemblée générale". Lorsque Restif parle d'égalité entre épouses, il s'agit d'une égalité non de fait c'est-à-dire authentique mais d'une égalité dans leurs devoirs. Elles auront le droit de diriger les autres à tour de rôle, de manière bien ordonnée, suivant un tableau placé au réfectoire qui montrera les semaines de l'année divisée en "vingt parts égales". Restif, émerveillé de sa propre bienfaisance se voit obliger d'expliquer la raison de sa largesse d'esprit. Il écrit : "Sans donner, dans la présente Association, trop d'importance aux femmes, nous déclarons que leur parfaite égalité entre elles sera la base de celle de leurs enfants"²⁶.

Nous n'avons pas jugé nécessaire d'examiner en détail, chaque article réglementant l'Association. Seuls, ont retenu notre attention, ceux qui ont directement trait au sujet de notre étude.

Restif consacre un article entier aux moeurs qu'il déclare

devoir être "honnêtes et décentes", c'est-à-dire il recommande pour cette communauté, une monogamie qui aura pour origine le respect et la considération que chacun des associés se devra d'avoir envers les femmes de ses confrères. Sous cette rubrique, Restif interdit le luxe tout en vantant les mérites de l'élégance et de la propreté qui comme nous le savons sont pour lui de toute importance. L'article X est réservé à l'emploi du temps des épouses qui se partageront le travail. Celles ayant moins d'obligations aideront celles plus occupées "de sorte que les femmes de commerce auront une lieutenante dont l'autorité sera égale à la leur dans leur maison et réciproquement"²⁷, soulignant ainsi jusqu'à quel point son règlement a peu de prise sur la réalité. Comme toujours, de peur de laisser quoi que ce soit en dehors de son organisation, il réglemente à outrance travail et récréation avec une précision horaire toute militaire. Il conseille même une nourriture différente pour les femmes et comme de bien entendu il leur interdit toute boisson alcoolisée. On doit dire que dans ce sens, Restif fait preuve d'une constance qui touche à l'idée fixe. Restif paraît ravi de son indulgence, il laisse percer ce qu'il considère être une bonté tolérante envers les femmes. Non seulement il leur accorde l'égalité entre elles mais il ira même plus loin : puisqu'elles feront partie d'un

groupe si spécial, il leur épargnera l'horreur des travaux malpropres qui seront faits "par des femmes à gâges, non demeurantes dans la maison, l'Association voulant que toutes les femmes jouissent d'une vie douce et agréable"²⁸. Leur première responsabilité sera de veiller aux enfants et de se charger de leur éducation quel que soit leur sexe lorsqu'ils seront en bas âge et de l'éducation des filles de tout âge. Comme il se plaît à le faire si souvent, il ancrera le rôle et la place de la femme dans l'éducation qu'elle aura reçue lorsqu'elle était fille. Elle sera, nous dit-il, élevée "dans une égalité parfaite" et instruite aux ouvrages de femmes comme la couture, les modes, le linge, la dentelle et pour celles qui montreront du talent, il consent à ce qu'on leur accorde une éducation artistique. Enfin, dans un élan libéral dont il fit rarement preuve, il permet aux filles l'étude du dessin et des langues étrangères comme l'italien et l'anglais sans oublier l'enseignement de "l'art de se mettre avec goût", réservant comme il se doit, aux garçons, l'étude des sciences et du latin ainsi que de la morale et de la religion qui ne ferait qu'embarrasser les filles. A la place de tout cela, il leur suffira d'apprendre que : "Dès l'enfance [...] elles sont destinées à être soumises à leur mari, et que la douceur et la chasteté sont des vertus également indispensables"²⁹.

Restif ne manquera pas d'aborder la question du mariage qui le préoccupe. Il stipule qu'il aura lieu entre les enfants de la communauté afin de préserver l'intégrité de l'Association, tout en lui permettant d'éliminer les problèmes qu'entraînent la nécessité de la dot qui est remplacée ainsi : "les droits du mari consisteront dans une part égale, dans la société, à celle des autres membres"³⁰. Il n'est, bien sûr, pas question d'une part égale pour les femmes. En fait Restif n'envisage même pas la possibilité qu'une femme dans son association ne puisse pas trouver à se marier. Au contraire, il fait les recommandations d'usage concernant le remariage des veufs et des veuves encore jeunes.

Soucieux de préserver la vertu des jeunes filles, il décrète qu'elles ne sortiront jamais sans être accompagnées d'une des mères de famille. Toutefois, c'est la fin de son règlement qui retient notre attention : en effet, un des avantages de l'Association, d'après Restif, c'est "de prévenir le dégoût, l'effet de l'habitude de voir toujours la même personne et n'être familier qu'avec elle"³¹, car nous rappelle-t-il, malgré la monogamie en vigueur, les associés auront "pour amies, pour soeurs, pour compagnes intimes, vingt femmes, de figure, de taille, d'humeur, de son de voix et de beauté différente"³² justifiant enfin le sous-titre qu'il avait donné

à son récit "Nouveau moyen de bannir l'ennui du ménage", et soulignant le but réel de sa nouvelle qui, sans aucun doute, offre une solution lui permettant de combattre la monotonie qui menace le bonheur conjugal et plus particulièrement le plaisir sensuel de l'homme, c'est-à-dire de Restif lui-même. Fidèle à son éternel besoin de justification, il met en relief à l'aide d'un raisonnement pour le moins saugrenu, la contribution que son système fera au bonheur des laiderons puisque "chaque mari voit sa femme dans ce cercle charmant sans trop la distinguer des autres, et, lorsque dans le particulier il se retrouve seul avec une de ces jeunes beautés, il prête presque toujours à la sienne les charmes de la plus belle"³³.

Restif a fort bien vu qu'il risquait de s'enliser dans des terrains mouvants. Malgré son enthousiasme évident, ses lecteurs auront sans doute beaucoup de peine à accepter ce qu'il vient de leur offrir comme une constatation, un truisme. Il se voit donc contraint d'admettre que "des passions criminelles" risqueraient de naître dans un tel milieu, étant donné les circonstances mais, ayant une réponse pour tout, il sait vite nous rassurer. Nous sommes après tout en présence d'honnêtes hommes vivant dans une communauté idéale : "au moyen de leur conduite pleine de sagesse, de prudence, de véritable amitié, ces passions ne firent que resserrer les liens d'une société que le dérèglement aurait dissoute"³⁴.

Comme nous pouvons le constater "Les Statuts du Bourg d'Oudun" et Les vingt Epouses des vingt associés" aussi bien que les multiples utopies en miniature qui se trouvent dans Les Nuits de Paris, Le Nouvel Abeilard, Le Nouvel Émile, reflètent toutes les tendances que Restif détaille dans son oeuvre utopique par excellence La Découverte australe et cela, il nous semble dans un but quelque peu différent que celui qu'on a bien souvent voulu lui attribuer.

La Découverte australe par un Homme-volant, publiée en 1781, offre à notre avis une synthèse de toute la pensée utopique et philosophique de Restif. Marc Chadourne nous présente cet ouvrage de la manière suivante :

De ses incursions dans le cosmos, de ses illuminations panthéistes et de ses aegri-somnia entretenus par les remèdes mercuriels et opiacés - il rapporte à son écritoire une "nouvelle très philosophique", un système de l'univers "enveloppé" dans le plus fantastique des romans .

La Découverte australe fut rédigée alors que Restif était cloué au lit par la maladie. Il s'agit là d'un ouvrage extraordinaire où Restif a laissé libre cours à son imagination et où il a abordé tous les sujets qui l'ont intéressé. Tous les courants de la pensée matérialiste s'y confondent. Il nous convie à l'exploration des origines des espèces, à considérer la théorie de l'évolution auquel il ajoute l'anticipation

d'un monde futur. Dans ce roman à la Jules Verne où il va concrétiser la refonte des rapports du travail, des hiérarchies de caste ou de classe et de la condition quotidienne des êtres, Restif va également appliquer les interdits qu'il a dressé autour de l'amour et des rapports sexuels. Incontestablement influencé par Cyrano de Bergerac et Swift, Restif a composé un ouvrage que Raymond Ruyer qualifie de symphonie utopique évolutionniste et lamarckienne avant la lettre³⁶. En vrai précurseur, deux ans avant l'expérience des frères Mongolfier, Restif conçoit les possibilités offertes par une machine volante plus astucieuse que celle de Cyrano. Il eut le pressentiment d'une ère à venir, celle de l'aviation :

C'est une de ces découvertes importantes pour l'humanité ... mais hélas, trop souvent, elles sont un fléau pour la nation qui se les approprie et au lieu de l'honorer, elles tracent dans l'espace immense des temps futurs, un sillon d'infamie, d'épouvante et d'horreur³⁷.

Restif invite ses lecteurs à contempler la progression d'une société utopique qui aura comme point de départ une petite république isolée, "Le Mont-Inaccessible", pour s'étendre à un continent tout entier. Dans une préface "nécessaire" Restif avertit les lecteurs que les Mégapatagons, ces géants aux mœurs aux antipodes des nôtres, ont les lois les plus parfaites et qu'ils "possèdent les arts, les sciences et les ont cultivés d'une manière supérieure à la notre ... Ils pratiquent toutes

les vertus sociales, ils suivent la nature pas-à-pas, et elle les rend heureux"³⁸. Expliquant ainsi pourquoi son héros Victorin et sa famille et éventuellement la nation qu'il sera amené à créer, vont devoir s'engager sur le chemin d'une évolution qui leur permettra d'atteindre le plus haut point de la perfection sociale, c'est-à-dire, établir une société semblable à celle des Mégapatagons. Dans sa préface de la réédition de La Découverte australe, Jacques Lacarrière décrit "Le Mont-Inaccessible" comme le brouillon d'une utopie.

Suivant un procédé cher aux écrivains du dix-huitième siècle, Restif va relater une histoire qu'on l'a chargé de rapporter. Une fois de plus, l'amour sera à la source de la création d'une société idéale puisque c'est pour s'unir librement à Christine et en faire sa femme en dépit des contraintes d'une société injuste et répressive que Victorin, jeune homme dauphinois peu fortuné mais éperdument amoureux de la fille de son seigneur, va inventer ses ailes et partir à la recherche d'un monde meilleur. Le Mont-Inaccessible, situé dans le Dauphiné, sera son Shangri-Là pour un temps. Il établit, dans l'isolement des Alpes, une petite république, presque complètement indépendante. C'est une communauté où, nous dit-il, règnent toutes les vertus car : "Les vices y auraient été une folie; et jamais l'homme n'est vicieux, que le régime social où il vit ne soit assez mauvais, pour que le

vice y soit un avantage"³⁹. Ne s'inquiétant nullement d'être accusé de contradiction, Restif n'hésite pas à révéler les conditions qui entourèrent la création de ce qu'il nomme "cette charmante république". Elle fut peuplée par des êtres que Victorin enleva et installa contre leur gré au Mont-Inaccessible sans jamais leur donner aucun espoir de recouvrer la liberté. Ce recrutement involontaire se trouve totalement justifié aux yeux de Restif puisqu'il était nécessaire de rendre le Mont-Inaccessible habitable et préparer la venue de Christine, sa bien-aimée qui fut également ravie. S'étant évanouie au cours de son enlèvement, Christine crut avoir été emportée par un monstre. Victorin se garda bien de la détromper. Au contraire, il profite de cette situation pour se donner un rôle propre à lui garantir la gratitude éternelle de la belle tout en mentant sans vergogne afin de se conserver l'avantage :

Le gros Oiseau a fondu sur vous; il vous a enlevée, mais je l'ai suivi jusqu'ici, pour lui arracher sa Proie. Nous sommes sur une montagne inaccessible : il vous y a déposée et s'est éloigné, sans doute pour très peu de temps. Mais j'ai un secret pour le vaincre, et dès qu'il reparaitra j'irai l'attaquer. Le mal c'est que je puis à la vérité sortir d'ici mais je ne pourrai jamais vous emporter avec moi ...⁴⁰.

Bien décidé à garder son avantage et à épouser Christine, Victorin "au lieu de lui avouer son amour et d'en faire servir l'excès d'excuse à son crime, il voulait paraître son défenseur, gagner son coeur petit à petit, et devenir son mari par choix,

autant que par nécessité"⁴¹. Dans ce but il engage l'aide de celle qui deviendra la femme de chambre de Christine en lui promettant une récompense : un mari aimable, si elle garde son secret et comme encouragement "il lui prouva, clair comme le jour, qu'elle ne pouvait éviter sa vengeance si elle le trahissait"⁴². Victorin, s'est aussi assuré de la coopération de tous les habitants de son petit paradis en les enjoignant de se taire sous peine de perdre la vie. En fait la complicité de tous les habitants lui est acquise par la peur puisqu'ils sont tous convaincus que Victorin est sorcier. Celui-ci n'a garde de les tirer de cette erreur car comme Restif le remarque si ses "Gens" n'avaient plus rien à craindre de Victorin, ceux-ci "n'auraient pas tardé à secouer le joug de la subordination : or Dieu sait comme les choses seraient allées dans la petite Colonie!"⁴³. Le mensonge continue d'être à la base de ses rapports avec Christine qui est convaincue de n'avoir la vie sauve que grâce au courage de Victorin : "Enfin, l'orgueil et les préjugés de la naissance n'ayant plus de témoins pour les soutenir, ils s'évanouissaient insensiblement devant le goût tendre que Victorin avait toujours inspiré"⁴⁴. Christine ne considérant plus leur différence de condition comme un obstacle accepte de devenir sa femme et continuera à être sa prisonnière, ignorant encore que Victorin est capable de transporter de lourds fardeaux hors du

Mont-Inaccessible. La justification offerte par Restif est que sans ce léger mensonge "... elle aurait voulu aller voir son Père et tout le bonheur de Victorin aurait été détruit"⁴⁵. Même le prêtre n'ose pas renseigner Christine de peur de provoquer la colère de Victorin qui croit-il est un "puissant magicien auquel rien n'est caché". Ainsi donc le Mont sible où Restif nous dit qu'il n'existe aucun vice et dont il utilise l'organisation afin de démontrer que "... toute société assez bornée, pour que les Individus y soient égaux, se connaissent tous, aient tous besoin les uns des autres, est nécessairement heureuse et vertueuse"⁴⁶, a été fondé sous le signe du mensonge et de la mauvaise foi pour assouvir les passions de Victorin et le venger du dédain du père de Christine, son seigneur. Comme le remarque avec justesse Jacques Laccarrière, les ailes de Victorin "sont plus qu'un moyen d'évasion, elles deviennent instrument de pouvoir"⁴⁷. Elles permettent au héros de se libérer "des lois et des contingences de la terre" et ayant grâce à elles acquis une supériorité sur tous les autres hommes, Victorin peut devenir "le Surhomme" que Restif aurait tant rêvé d'être. C'est pour préserver cette place privilégiée que Restif rend Victorin, sa femme et ses enfants, seuls détenteurs de ce secret du vol; "il comprit qu'il n'avait pas d'autre moyen d'élever sa Famille au-dessus des autres Habitants du Mont que de leur donner la faculté exclusive de

voler"⁴⁸. Indiquant une fois encore, que l'égalité dont Restif se proclame champion est quelque peu sujette à caution.

La Découverte australe va être un milieu propice où Restif va donner libre cours à sa manie de régenter, d'organiser. Le Mont-Inaccessible, première communauté idéale représentera le retour au paradis perdu de Restif, le royaume de son enfance, la vallon du "Poupart". Victorin et Christine vécurent heureux dans leur refuge isolé, pendant plusieurs années. Ils eurent trois enfants, deux garçons et une fille, l'aîné était un beau jeune homme, "le portrait vivant de son grand-père", le cadet ressemblait "à Victorin et un peu à sa Mère", "Quant à la fille c'était Christine même, telle qu'elle était lorsque son Mari l'avait enlevée"⁴⁹. Entre un mari extraordinaire et trois enfants doués de "mille perfections", il est aisé de comprendre comment Christine a trouvé le bonheur dans son rôle de femme et de mère, adorée de tous en raison de sa bonté car indique Restif "rien ne rend bon comme le malheur". Victorin sûr enfin de ne pas la perdre va alors avouer à Christine tous ses secrets ainsi que la raison profonde qui fut responsable de la création de sa communauté :

... mon amour a tout fait : que c'est lui qui m'a fait inventer les ailes avec lesquelles je vole; que ce fut le désir de vous posséder qui en a été le seul motif; qu'il n'y a point de gros Oiseau; que c'est moi qui vous ai enlevée ... A présent que vous savez tout, adorable Christine, laissez en ggi, si vous le pouvez, le Père de ces charmants Enfants! .

Christine, comme il s'en doutait, le rassure. Ne lui a-t-il pas donné la plus belle preuve d'amour? "C'est toi qui as mis ici tout le monde que j'y vois, pour m'en composer un petit Empire et me faire Souveraine"⁵¹. Comme nous pouvons le constater, aucune raison altruiste n'a contribué à la fondation de l'empire de Victorin. Nous sommes en fait assez loin, malgré les démentis de Restif, d'une société qu'il veut nous faire croire égalitaire et où, nous affirme-t-il, règne une fraternité parfaite. Victorin, seul, s'adjuge le rôle d'instituer des lois fort simples il est vrai puisque souvent exprimées en un seul mot afin de maintenir le bon ordre dans son état, et uniquement poussé, nous dit-il, par des raisons d'utilité générale. Ainsi, son organisation a fait disparaître le vol en éliminant la propriété privée. Selon son habitude, Restif institue tout un système de récompenses et de punitions qui couvre toute éventualité. Le crime d'adultère et de viol, par exemple, seront chacun punis en rendant le coupable esclave de la victime pour un temps limité. D'autre part, celui qui fera preuve d'excellente capacité au travail sera récompensé, comme nous ne nous en étonnons plus, par le choix de la plus belle fille comme épouse. Cette petite république, nous assure Restif, représente un premier pas dans la bonne direction. On peut presque considérer l'établissement du Mont-Inaccessible comme une initiation voulue par Restif, une

première étape où dans un isolement nécessaire, un groupe apprend à se détacher de plus en plus de la société telle qu'elle existe, où une société potentiellement corruptrice se débarrasse peu à peu des effets corrupteurs et ouvre la voie à une société idéale.

Victorin pouvant se déclarer souverain "ne fut-ce que d'une bicoque" trouve enfin grâce auprès de son beau-père, "je ne dois plus lui en vouloir, et son alliance m'honore"⁵² dit ce dernier, acceptant de venir vivre avec Victorin et sa famille.

Ayant atteint le point où la petite république ne suffit plus, Victorin "pour la gloire et l'utilité" va songer à fonder "un Peuple nouveau, qui peut-être sera célèbre un jour."⁵³ Victorin se voit forcé de partir à bord de sa machine volante, à la recherche de terres à coloniser. Il s'agira d'une conquête pacifique car Restif s'oppose avec force à la guerre, à la violence qui selon lui, ramène l'homme "être doué de raison" au niveau de la bête. Dès lors, les véritables aventures de Victorin, l'homme volant peuvent commencer. Il va nous entraîner à la découverte de mondes étrangers, encore plongés dans la préhistoire.

Victorin et son fils découvrent une île située sous le même méridien mais aux antipodes de la France, c'est-à-dire que la seule différence résidera dans les saisons qui seront

opposées à celles qu'ils connaissaient en France. Cette île qu'il nomme Ile Christine, paraît idéale. Elle est riche en possibilités agricoles; on y trouve des animaux utiles et domesticables. Elle est peuplée de créatures presque humaines, les hommes et les femmes de nuit. Dans un but humanitaire et poussé par le désir de protéger une espèce qu'il croit être en voie d'extinction, il imagine un plan qui lui fournira les éléments nécessaires à peupler rapidement son domaine; ayant fort à propos sauvé des naufragés, il propose de leur faire épouser les indigènes femelles afin d'obtenir ainsi une race mixte qui formera la main-d'oeuvre si nécessaire. Les artisans et les artistes dont son organisation ne saurait se passer seront importés des pays civilisés. Continuant leurs explorations Victorin et son fils découvrent une deuxième île, la Patagonie, où, comme il la nomme, l'Ile Victorique. Les habitants de cette île sont des géants de douze pieds et sont doués d'un tempérament très doux. Victorin qui s'est installé dans l'Ile Christine avec tous ses gens y compris ceux du Mont-Inaccessible "qui formaient une véritable Noblesse de par la pureté de leurs moeurs et l'affection que les Souverains et leurs Enfants avaient pour eux;"⁵⁴, institua un système de commerce entre son île et celle des Patagons. La découverte de métaux entraîna la création d'une industrie. Restif à travers les aventures vécues par son héros et sa famille, recrée, pas à pas, une civilisation. Cependant, inquiet des progrès qui

lui semblent trop rapides et qui pourraient conduire à la tentation de retomber dans un système inégalitaire, il se décide à limiter les échanges qu'il avait songer à avoir avec "les terres boréales".

Bientôt il fut temps de songer au mariage du fils aîné de Victorin : "... Etant le premier Parti du Royaume, il pouvait choisir parmi toutes les Jeunes personnes celle qui lui paraîtrait la plus belle et la plus méritante"⁵⁵. Mais celui-ci avait déjà fait un choix quelque peu différent. Il était tombé amoureux d'une jeune fille géante de bonne famille, Ishmichtris. Victorin entrevoit immédiatement les possibilités d'une telle alliance : "si nous pouvions unir les deux Nations par des mariages, nous agrandirons notre Espèce"⁵⁶. Les Patagons eux firent preuve de moins d'enthousiasme envers cette union mais éventuellement y consentirent, poussés par les Patagones qui favorisaient un tel mariage puisque :

... il y a beaucoup moins d'Hommes que de Femmes en Patagonie; ce qui faisait que chaque Homme en avait au moins trois. Il y a apparence que c'était aussi la raison qui avait déterminé la jeune Patagone : elle avait calculé que l'aimable Petit homme valait environ le tiers d'un Patagon et qu'ainsi l'ayant à elle seule, cela reviendrait au même.⁵⁷

De toute évidence, Restif ne peut, sous aucun prétexte, contempler la possibilité de rapports entre êtres humains sans faire intervenir comme motif de leurs actions un calcul

intéressé. Victorin, en souverain astucieux se rend compte des objections possibles de ses compatriotes, aussi dans un discours adroit, il présente l'union du jeune De-B-m-t et de la Patagone comme un sacrifice à la raison d'état que lui Victorin exige de son fils aîné, prince héréditaire : "Mon dessein est qu'il s'immole lui-même, et que pour le bien de l'Etat, il prenne une Épouse parmi la Grande espèce qui nous avoisine. Cette alliance nous apportera le plus grand des biens, la paix, l'amitié avec des Hommes puissants"⁵⁸.

Emerveillés par la générosité de Victorin, les "Chefs de sa Colonie" ne peuvent que donner leur bénédiction ainsi que remercier le père et le fils de "leur résolution noble et généreuse". L'annonce du mariage du fils aîné sert de prétexte pour annoncer les dispositions que Victorin prendra pour le mariage de ses deux autres enfants. Sophie, sa fille aura droit au traitement que Restif réserve généralement aux femmes. Sans s'inquiéter de ce qu'elle désire, elle se verra reléguée à la condition qui nous est déjà si familière; elle est offerte en prix au plus méritant des jeunes hommes de la colonie, seule concession à son rang de princesse, Victorin demande que l'élu se distingue grâce à ses "qualités du coeur et de l'esprit, joints à une aimable figure"⁵⁹. A ceci, il ajoute qu'il devra avoir au moins deux ans de plus que Sophie,

pour prétendre à sa main, de plus il devra aussi avoir gagné le coeur de la belle. Quant à Alexandre, le fils cadet, on trouvera, nous dit-il, à le marier lui aussi dans l'intérêt du bien public.

Les préparatifs du mariage du fils aîné permettent à l'auteur d'expliquer l'organisation des Patagons. Ils sont à une étape un peu plus avancée sur le chemin de la perfection sociale. Leur société est fondée, comme de juste, sur le principe de l'égalité, qui en réalité, ne fait que perpétuer l'inégalité foncière qui existe entre hommes et femmes et qui inéluctablement fonctionnera au détriment de celles-ci. Hommes et femmes auront donc comme il se doit des rôles aussi bien définis que séparés. Toutefois, note avec aigreur, notre auteur, cela n'empêche pas que "dans ce pays-là, les Hommes paraissent décider de tout et ne décident de rien; et au contraire, les Femmes paraissent ne rien faire et elles font tout, comme ici"⁶⁰, expliquant peut-être ainsi la raison pour laquelle, ils n'ont pas encore atteint la perfection dont ils sont pourtant si proches. Quant à la religion de ce peuple aux moeurs sans reproche ou presque : "... ils n'ont pas de Prêtres proprement dits : ce sont les plus anciens des Vieillards qui portent au Soleil et à la Terre, l'hommage simple et naturel de la nation ..."⁶¹. Le Soleil et la Terre représentent pour ces géants non pas "la Divinité principe" mais sont regardés

comme le Père et la Mère.

Restif décrit en détail le mariage du fils de Victorin et de la jeune fille patagone. C'est une cérémonie "auguste et simple" conforme aux principes religieux et aux lois des Patagons et qui est le fidèle reflet de la philosophie de l'auteur. Les Patagons croient que "le plaisir est le développement parfait de tout Etre vivant"⁶² et que le produit du mariage sera "le chef d'oeuvre de la nature, l'Homme"⁶³. L'officiant rappelle à la femme son devoir primordial que Restif avait déjà introduit dans Les Gynographes et que convaincu de sa profonde vérité, il ne se lasse pas de répéter : "Songez, ma Fille à être soumise à votre Mari, car l'Homme est l'Etre producteur et la Femme n'est que l'Etre développant; elle ne donne que le corps, et l'Homme donne l'âme et la vie ..."⁶⁴. Ce mariage annonce la naissance d'une nouvelle race issue du mariage des habitants des deux îles.

Victorin qui est toujours le chef incontesté de son pays, va se pencher sur les problèmes intérieurs de son royaume. Ayant gagné par son honnêteté, la confiance des hommes de nuit; en bon législateur, il va porter son attention à la protection de ces êtres "faibles et sans défense"⁶⁵. Afin de sauvegarder la bonne marche de son domaine, il est convaincu de la nécessité d'encourager le sentiment de la fraternité. Il recommande donc une conduite humanitaire envers ces êtres inférieurs,

les hommes et les femmes de nuit. Il se sert de ce prétexte pour faire part au lecteur de ses idées sur l'hérédité. Cette théorie lui permet d'échafauder tout un système qui contribuera à l'amélioration des espèces indigènes tout en assurant leur élimination éventuelle. Dès lors, les mariages entre hommes de jour et femmes de nuit, bien que celles-ci soient encore plus inférieures aux femmes de jour puisqu'elles sont "incapables d'industrie", auront donc une utilité car les enfants issus de cette union seront capables d'être éduqués et de plus, Restif nous assure sans fournir d'explication, ces enfants conserveront la faculté de voir la nuit. Ainsi, il imagine par le métissage avoir trouvé un moyen d'améliorer les races, remédiant aux problèmes héréditaires à l'aide de l'éducation.

La prospérité régnant pour Victorin et les siens, le désir de faire de nouvelles découvertes va reparaitre. Victorin et un petit groupe, à bord de sa machine volante, vont nous entraîner à la découverte d'un monde qui n'a pas encore évolué. Au cours de ses atterrissages, dans diverses régions, il va nous faire connaître des îles peuplées d'êtres hybrides, mi-hommes, mi-animaux. Les voyageurs joueront le rôle d'explorateurs qui sont confrontés par des peuplades non civilisées. En signe d'amitié et de bonnes intentions, ils offrent aux indigènes qu'ils rencontrent de la nourriture.

Leur projet est de ramener un spécimen de chaque sexe et de chaque espèce afin de voir si par l'éducation, il serait possible de les rendre utiles à la nation. Il ne sera donc pas impensable de considérer ces îles comme de possibles colonies. Ainsi il va même jusqu'à installer un gouverneur dans l'île qu'il nomme Cynique.

Restif n'hésite pas à révéler à l'aide de commentaires qu'il prête à Alexandre que l'île Christine qui représente une société fondée sur le principe de l'égalité, accorde un traitement de faveur à la famille royale, la justification résidant dans la raison d'état mais surtout dans une raison eugénique, nous dit-il. Nous sommes aussi informés que les lois régissant le mariage sont destinées dans leur majorité à favoriser un accroissement rapide de la population. Tous sont obligés de se marier au moins deux fois, les hommes ayant le droit de contracter un troisième mariage. Curieusement ces règles ne semblent pas devoir s'appliquer à la famille royale. Pour le reste de la population, les mariages sont basés sur un système assez complexe qui s'appuie sur l'âge. Les hommes ont également le droit à des concubines qui seront choisies parmi les femmes des espèces inférieures. Le gouvernement se chargera de la surveillance et de l'éducation des métis qui seront issus de ces unions. Ces métis seront gouvernés par un ensemble de règles quelque peu différentes de celles qui s'appliquent au reste des habitants de l'île

Christine. Etant sur "le chemin de la perfection", ils seront autorisés à épouser des veuves âgées d'au moins trente-deux ans qui sont donc encore capables de procréer et ainsi feront encore tâche utile puisqu'elles permettront de contribuer à améliorer encore l'espèce. Cette règle s'applique bien évidemment aux hommes, car les jeunes filles métisses n'auront le droit d'épouser que des métis ou alors elles auront le privilège de devenir la concubine d'un vieillard. Système étrangement autoritaire et préférentiel qui ramène les habitants de cet état à une sorte de troupeau capable d'amélioration génétique à l'aide d'un strict contrôle, mais qui s'explique cependant pour Restif car il est totalement fondé sur le mérite même s'il s'agit d'un mérite eugénique.

Alexandre aidé de ses fils poursuit l'exploration d'îles nouvelles qui heureusement, commente Restif, n'avaient pas été découvertes par les Espagnols qui les auraient détruites par barbarie ou fanatisme. Ces îles ont été préservées par leur isolement qui a contribué à arrêter l'évolution des peuplades indigènes. La longue description de ces îles à peuples non civilisés va permettre par contraste de souligner les différences qui existent entre une société arrivée au plus haut point de la perfection et celles qui n'ont pas encore entrepris la longue évolution nécessaire pour arriver à cette étape finale et bénéfique.

C'est la Mégapatagonie qui représentera cette dernière étape, la société idéale car les Mégapatagons ont les lois les plus parfaites. La Mégapatagonie est une île qui ressemble à la France et qui est située près de deux îles qui ressemblent à la Grande-Bretagne. La capitale Sirap est diamétralement située sous Paris. C'est un état où tout est à l'envers. On parle à l'envers, on s'habille à l'envers, les chaussures ressemblent à des chapeaux et les chapeaux à des chaussures. Dans ce pays étrange, nos voyageurs vont découvrir une société exemplaire peuplée d'êtres exceptionnels. Sous la conduite de Noffub (Buffon), vieillard sage, savant à l'esprit solide et de Teugnif (Linguet), homme qui possède douceur de moeurs et bonté de caractère, ils sont invités à visiter la Mégapatagonie. Dans ce passage, Restif présente, sous une forme concrète, ce qu'il entend par une société qui a atteint la perfection. A la base de toute la morale mégapatagone, fait-il déclarer par Noffub, est l'ordre car "l'ordre moral ressemble à l'ordre physique"⁶⁶. Etant tous égaux, "une seule loi simple, courte et claire existe" :

1. Sois juste envers ton frère, c'est-à-dire n'en exige rien, ne lui fais rien, que tu ne veuilles donner toi-même ou que tu ne veuilles qu'on te fasse.
2. Sois juste envers les animaux et tel que tu voudrais que fut à ton égard un animal supérieur à l'homme.
3. Que tout soit commun entre égaux.
4. Que chacun travaille au bien général.
5. Que chacun y participa également⁶⁷.

Telle est la seule législation nécessaire. Notons que dans

ce règlement rien n'est prévu au sujet des femmes. Restif ne réclame même pas de justice. Mais comme l'explique le vénérable Noffub, le bonheur de l'un ne coûte rien à l'autre. Les hommes partagent un sentiment commun de fraternité. Ils peuvent vivre en bonne intelligence, en contraste avec les habitants de nations où l'inégalité règne et où des abus terribles sont commis par des hommes envers d'autres hommes et où comme dans l'île C-Taïti les êtres "n'ont plus de mœurs; ils prostituent leurs Femmes; ils ont de malheureuses Sociétés où l'on outrage la Nature ..." ⁶⁸. Ces petits Hommes comme il les appelle, ont pour lors abandonné toute humanité puisque "le sentiment de la compassion est éteint chez eux ..." ⁶⁹.

Au coeur d'une organisation toute entière dirigée à assurer le bien de tous, c'est-à-dire de l'Etat, s'alliant à une idée rigide d'ordre, paraît le thème du mérite si essentiel à la philosophie de Restif. Il faut mériter d'être honoré et la seule façon d'y arriver c'est par le travail. Le supplice le plus odieux serait de condamner l'homme à l'inutilité. Quant aux femmes, le seul encouragement au bien dont elles ont besoin, sera "l'espoir du plaisir et (...) le charme de la beauté" ⁷⁰. Restif, aucunement intimidé par l'idée de paraître se contredire, se voit contraint d'ajouter à la seule loi simple dont les Mégapatagons ont besoin, un règlement détaillé qui expose jusqu'à quel point une société

soi-disant raisonnable a besoin d'encadrement, et révélant ainsi une société qui ne peut fonctionner que si tout est codifié dans les moindres détails. Le mariage dont le but unique est la procréation est évidemment réglementé. Le mérite comme il se doit dans une organisation aussi évoluée, sera ce qui permettra d'épouser la plus jolie fille.

L'adultère est inconnu puisque si comme de juste il ne se déclare pas en faveur d'une communauté de femmes qui compliquerait les questions de paternité, il suggère néanmoins les bénéfices d'un mariage de courte durée qui selon lui représente une solution idéale. Aussi le mariage chez les Mégapatagons ne dure que deux ans. Deux ans n'étant pas un chiffre arbitraire mais au contraire nécessaire à cause du rythme des naissances. De plus, afin de prévenir la monotonie dans le ménage qui semble particulièrement effrayer Restif, il conseille une abstinence d'un mois avant le mariage "qui sert tant à réparer les forces qu'à ranimer le goût des plaisirs; outre que cette abstinence contribue à donner des Enfants vigoureux"⁷¹. Tous les enfants appartiennent à la nation et doivent servir jusqu'à l'âge de cinquante ans, âge auquel ils deviennent hommes puisque les Mégapatagons vivent plus de deux cents ans. Les enfants une fois sevrés sont élevés par des instituteurs chargés de leur éducation et qui occupent une place privilégiée dans la société. Les filles, elles, sont

considérées adultes à l'âge de vingt-cinq ans. Comme il convient à une société idéale, les femmes auront le droit d'occuper la place qui leur revient suivant les lois de la nature :

Notre manière de considérer les Femmes est de les regarder comme le second sexe; elles sont en conséquence subordonnées, non comme les Peuples des Iles voisines, ... qui les traitent en viles esclaves, et font battre les Mères par les Enfants; mais seulement comme tenant le second rang⁷².

Aussi les Femmes se devront d'être soumises aux hommes et en retour ceux-ci leur devront protection et secours.

Il s'agit bien là d'une société raisonnable, comme nous l'avons déjà dit, en accord avec les vues de Restif qui s'appuie sur la modération avant tout et dans tous les domaines. Du point de vue de la religion, le premier principe du culte sera de faire "usage de nos organes d'une manière conforme aux vues de la nature : à ne rien outrer, à ne rien négliger"⁷³. Les temples seront la Terre-mère et le Soleil-père. Le travail lui aussi sera sous le signe de la modération. En fait, les exagérations sont reconnues pour néfastes car elles contribuent à l'abrutissement. La réglementation s'attachera à des détails horaires afin d'assurer l'application de ce précepte. Les Mégapatagons vivent dans une société communautaire et prennent leurs repas en commun. Les vieillards syndics sont chargés de la répartition du travail par quartier d'habitation. Après cent-cinquante ans, on a le droit de ne

plus travailler. On peut alors commander. Les enfants en-dessous de vingt ans ne travaillent pas; toutefois, leur temps est employé à s'instruire, sous la direction de vieillards. Les femmes sont employées aux travaux intérieurs et à ceux qui ne requièrent que peu de force physique. Ainsi donc dans cette société idéale les femmes seront traitées suivant les règles établies par Restif dans Les Gynographes, "Les Femmes sont soumises et respectueuses envers les Hommes, respectées et considérées par ceux-ci comme les dépositaires de la génération suivante"⁷⁴. Société parfaite où tous ont été assignés à une tâche dont dépend la vie de l'état. Société où les femmes seront la récompense c'est-à-dire un objet dont on dispose et non un être pensant capable de sentiment ou d'émotion, et où elles sont contraintes d'assumer un rôle unique de procréation telle la reine des abeilles dans une ruche gigantesque. Toutefois, société parfaite, sans crime, sans procès, sans juges, sans lois pénales car comme nous le dit Restif "elle repose sur l'égalité don céleste de la nature". Néanmoins pour parer à toutes éventualités, notre auteur indique qu'au cas où il y aurait des criminels, ils seraient punis de la manière la plus vigoureuse, en empêchant la décomposition de leur corps. Restif croit en une métempsychose qui se fonde sur l'éternité de la matière et de l'intelligence. L'analyse de la société

mégapatagone donne l'occasion à Restif de signaler que les préceptes chrétiens sont, en fait, bien similaires aux préceptes énoncés par les Mégapatagons. Malheureusement, ils ne sont pas appliqués en Europe, car les hommes sont sous la domination de leurs passions qui ne sont pas tempérées par des lois justes; aussi professent-ils une religion sans la suivre.

Alexandre et ses compagnons paraissent alors guéris de leur soif de découverte par leur visite en Mégapatagonie, car les Mégapatagons leur ont fait entrevoir les dangers qui existent à essayer de forcer une évolution trop rapide de la nature. Ils retournent à l'Ile Christine, bien décidés à faire profiter leurs compatriotes de ce qu'ils ont appris. Hermentin, fils d'Alexandre brûlant d'envie de faire établir le système mégapatagon, après consultation avec les Patagons, obtient l'autorisation de son père et de son aïeul Victorin de présenter un règlement fondé sur les lois mégapatagones afin de les rapprocher de leur but, la naissance d'une société parfaite. Il rédige les nouvelles lois de la république chrétienne. En dix-huit points, il s'essaie à se rapprocher le plus possible de son idéal. Il institue une communauté de biens, institue le partage du travail. Il déclare l'égalité pour tous, mais par sexe, et seulement pour les êtres du jour. La communauté se chargera des achats pour les individus et les salaires seront alors en fonction

des besoins et non du travail réel effectué. La propriété étant retournée à l'état, l'individu ne conserve en propre que son habitation et le produit de son travail. Les lois s'adressent, également, à la limitation des heures de travail, à l'éducation des enfants, à la punition des incorrigibles et des criminels qui peuvent encore exister puisque la société vient seulement de commencer son dernier stade d'évolution. La loi numéro seize abolit la royauté, la république ainsi proclamée sera gouvernée par des magistrats élus; une petite exception à cette égalité tant chérie par Restif, les princes donc ceux avec qui notre auteur s'identifie auront le droit de garder "leurs ailes" au service de l'état bien sûr, et formeront ainsi une sorte d'élite dans cette société égalitaire. La dernière règle instituée : "chacun se fera sa propre réputation et sera l'artisan de sa propre gloire"⁷⁵, a trouvé sa place ici, probablement en souvenir des difficultés que Restif rencontra.

La Découverte australe représente donc pour Restif, la culmination d'un système resplendissant de perfection où s'il faut l'en croire, les hommes connaissent enfin une parfaite égalité, la propriété individuelle, source de toute misère ayant été abolie et où surtout chacun occupe la place qui lui revient selon les lois de la nature et le mérite personnel.

Si nous nous sommes étendus sur l'étude de La Découverte australe c'est que pour beaucoup ce roman représente le développement de la pensée utopique de Restif. Il se montre là, selon la majorité de la critique moderne, comme le précurseur des systèmes socialistes et communistes du dix-neuvième et vingtième siècles.

Toute l'oeuvre à intention utopique que nous venons d'étudier dans ce chapitre, peut à première vue encourager les lecteurs de Restif à le considérer comme "l'héritier du Contrat social [qui] annonce Babeuf, Fourier, Saint-Simon, Proudhon, Pierre Leroux ..." ⁷⁶. Le rappel constant par notre auteur que "l'égalité et la fraternité remplaceront l'inégalité des fortunes d'où résultent les vices, la haine et les guerres" ⁷⁷ justifie également l'opinion d'Ionnisiiani dans le Bulletin de l'Académie des sciences de L'URSS où il déclare Restif prophète du communisme. En fait, personne ne se préoccupe de questionner la signification de ces deux mots : égalité et fraternité que Restif se plaît à répéter. C'est faire une grave erreur que de leur accorder le sens habituel que nous leur donnons. Comme nous l'avons déjà souligné, le mot égalité doit être défini dans un sens restreint et personnel à Restif puisque pour lui, comme il ne se lasse pas de le redire "le mérite produit une inégalité juste et que l'homme sans mérite n'est rien" ⁷⁸. Ainsi donc s'il y a

égalité et fraternité puisque l'un ne va pas sans l'autre chez notre auteur, cela ne pourra être qu'entre membres égaux d'une même société. Précisons qu'il ne s'agit là que d'une égalité en droit entre les mâles d'une société. Restif était en plein accord avec son temps, car comme Madame Rolland et Olympe de Gouges l'ont fait remarquer, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen avait tout simplement ignoré femmes et citoyennes. Ce qu'il s'engage à faire pour le bien de l'humanité, c'est d'assurer, d'après lui, que la naissance ne sera pas un obstacle à ceux qui s'avèrent méritants. Toutefois, comme nous l'avons relevé, Restif se montre incapable d'appliquer son propre système puisque bien souvent il a fait de la naissance et de l'origine, la raison pour laquelle on accorde un traitement privilégié ou, au contraire, on refuse un poste honorifique. Ainsi donc une étude plus détaillée nous a permis de reconnaître les intentions profondes de notre auteur. Il utilise ses capacités littéraires et l'habileté de son imagination pour donner une forme concrète à ses fantaisies compensatrices auxquelles il ajoute un désir pathologique de par son intensité à définir le domaine qu'il entend réserver aux femmes, cherchant comme toujours la justification de ses idées dans les lois de la nature et dans l'ordre des choses.

L'univers utopique que Restif décrit dans La Découverte australe est la réalisation d'un idéal imaginé une fois pour toutes et dont il déviara fort peu quels que soient ses écrits. Il illustre ce que Raymond Ruyer décrit comme : "le tableau d'un état supposé stable, la seule justification de la stabilité étant la perfection atteinte, et aussi parfois, les efforts toujours heureux des dirigeants utopiens pour éliminer toute cause de perturbation"⁷⁹. Loin d'être original dans sa perspective d'un monde meilleur, l'utopie restivienne possède tous les caractères généraux des utopies sociales tels qu'ils sont mentionnés par Raymond Ruyer. Restif, présente avec monotonie des associations et des sociétés arrangées avec une régularité qui borde à la manie⁸⁰ et qui tout en reflétant son désarroi profond traduit une tendance à la schizophrénie. L'ordre extrême qui règne dans ses utopies semble être la réponse au désordre de sa vie. S'il ne peut connaître le bonheur dans la réalité, l'imagination, cette "folle du logis" lui permettra de s'échapper et de bâtir un monde où il règnera en maître, presque en Dieu puisque omniscient et créateur. Il réglemente à coeur joie, supprimant toute liberté économique, morale, familiale, intellectuelle, représentant typiquement "l'utopiste [qui] a horreur du hasard, du désordre, de la concurrence individualiste"⁸¹. Peu réaliste, car il concrétise des rêves, des fantaisies, Restif ne se soucie aucunement d'expliquer comment

il assurera le respect de ses lois. Héritier peu original des thèmes courants au dix-huitième siècle, il utilise la légende tenace qui fait des Patagons, habitants des terres australes, des géants; d'autre part, ses utopies tout comme "l'énorme majorité des utopies condamnent la propriété privée, et établissent la propriété collective. Devant les imperfections de la réalité, la réflexion la moins fatigante pour l'intelligence, et celle qui soulage le mieux le sentiment c'est de se dire que tout irait mieux si l'on mettait tout à l'envers"⁸². Les utopies proposées par Restif, loin de faire de lui le prophète anticipant un monde meilleur, reflètent au contraire la naïveté profonde de Restif qui dans l'élaboration de ses diverses sociétés parfaites se refuse toujours de tenir compte de la nature humaine et de la nécessité d'un progrès. Il offre à la place d'une société en pleine croissance, évoluant, en mouvement, donc vivante, un univers statique, artificiel où les individus sont à jamais fixés dans un rôle prédéterminé et immuable comme des automates et où tout sentiment humain, toute émotion sont codifiés. L'univers idéal de Restif se ramène à :

To want to possess the world and to be possessed by a little shoe, to dream of new orders of man and nature and to be trapped by an infantile memory that imprisoned his sexual being in a attempt to recover past odor or sight once experienced by an infant crawling among the feet of the giants who surrounded him and whom he recreated in his fantasy of the Megapatagonians - this was Restif's destiny⁸³.

Notes du chapitre IV

- 1 Lewis Mumford, The Story of Utopias, p. 21.
- 2 Ibid.
- 3 Armand Bégué, Etat Présent, p. 191.
- 4 Frank Manuel et Fritzie Manuel, Utopian Thoughts in the Western World, p. 538.
- 5 Restif de la Bretonne, Le Paysan perverti, p. 413.
- 6 Mark Poster, The Utopian Thoughts of Restif de la Bretonne, p. 58.
- 7 Ibid., p. 60.
- 8 Restif de la Bretonne, Le Paysan perverti, p. 418.
- 9 Ibid.
- 10 Mark Poster, The Utopian Thoughts of Restif de la Bretonne, p. 57.
- 11 Restif de la Bretonne, Le Paysan perverti, p. 420.
- 12 Ibid., p. 427.
- 13 Ibid.
- 14 Ibid.
- 15 Ibid., p. 423.
- 16 Ibid., p. 421.
- 17 Ibid.
- 18 Restif de la Bretonne, La Paysanne pervertie, p. 304.
- 19 Restif de la Bretonne, Les Contemporaines, p. 9. Notons que Restif est l'auteur de l'introduction de cet ouvrage et que de ce fait cette citation est sujette à caution.
- 20 Mark Poster, ibid., p. 20.

Notes du chapitre IV (suite)

- 21 Restif de la Bretonne, Les Contemporaines, p. 12, tome II.
- 22 Ibid., p. 13.
- 23 Mark Poster, ibid., p. 139.
- 24 Restif de la Bretonne, Les Contemporaines, p. 12.
- 25 Ibid., p. 19.
- 26 Restif de la Bretonne, Les Contemporaines, p. 19.
- 27 Ibid., p. 22.
- 28 Ibid.
- 29 Ibid., p. 24.
- 30 Ibid., p. 25.
- 31 Ibid., p. 31.
- 32 Ibid.,
- 33 Ibid., p. 39.
- 34 Ibid., p. 32.
- 35 Marc Chadourne, Restif de la Bretonne, p. 203.
- 36 Raymond Ruyer, L'Utopie et les utopies, p. 204.
- 37 Restif de la Bretonne, La Découverte australe, p. 10.
- 38 Ibid., p. 17.
- 39 Ibid., p. 140.
- 40 Ibid., p. 58.
- 41 Ibid., p. 66.
- 42 Ibid., p. 58.
- 43 Ibid., p. 66.
- 44 Ibid., p. 62.

Notes du chapitre IV (suite)

- 45 Ibid., p. 67.
- 46 Ibid., p. 140.
- 47 Ibid., p. 14.
- 48 Ibid., p. 77.
- 49 Ibid., p. 75
- 50 Restif de la Bretonne, La Découverte australe, p. 69.
- 51 Ibid., p. 70.
- 52 Ibid., p. 79.
- 53 Ibid., p. 78.
- 54 Ibid., p. 98.
- 55 Ibid., p. 102.
- 56 Ibid., p. 105.
- 57 Ibid., p. 108.
- 58 Ibid.
- 59 Ibid., p. 109.
- 60 Ibid.
- 61 Ibid., p. 113.
- 62 Ibid., p. 117.
- 63 Ibid., p. 119.
- 64 Ibid.
- 65 Ibid., p. 245.
- 66 Ibid., p. 260.
- 67 Ibid., p. 480.
- 68 Ibid., p. 226.

Notes du chapitre IV (suite)

- 69 Ibid., p. 226.
- 70 Ibid., p. 227.
- 71 Ibid.
- 72 Ibid., p. 229.
- 73 Ibid., p. 494.
- 74 Ibid., p. 501.
- 75 Ibid., p. 555.
- 76 Pierre Trahard, Les Maîtres de la sensibilité française,
p. 42.
- 77 Ibid., p. 39.
- 78 Restif de la Bretonne, L'Oeuvre, p. 145.
- 79 Raymond Ruyer, L'Utopie et les utopies, p. 73.
- 80 Ibid., note 1, p. 41.
- 81 Ibid., p. 49.
- 82 Ibid., p. 50.
- 83 Frank Manuel, Utopian Thoughts in the Western World,
p. 548.

Conclusion

"Sa typographie est l'expression même de sa personnalité" a déclaré fort à propos Rousseau-Girard dans Restif et son oeuvre. Restif s'est bel et bien servi de ses écrits et de ses connaissances typographiques pour exprimer et dévoiler, sans réticence ni honte, ses pensées les plus intimes. A travers l'étude de certains aspects de l'oeuvre, il nous a été permis de découvrir l'homme que fut Restif, en même temps que nous avons pu examiner les raisons qui poussèrent Restif à laisser à la postérité une oeuvre aussi prolifique que révélatrice.

Restif a cru en la mission didactique et édifiante de ses écrits et de ses romans en particulier. Héritier peu original de thèses courantes au dix-huitième siècle, il dédia son oeuvre entière à l'exploration de deux sujets qui le préoccupèrent à l'exclusion de pratiquement tout autre : Restif lui-même et en conjonction avec une matière aussi prenante, les femmes et leurs rapports avec l'auteur.

Pour certains, celui que G. Lanson a surnommé "le Rousseau du ruisseau" a été le représentant du peuple; pour d'autres, il était en avance sur son temps et avait su anticiper les grands mouvements de réformes qui sont à l'origine du socialisme et du communisme. En ce qui concerne les conclusions de cette longue étude, il ressort au contraire que Restif

n'a pas songé à transformer la société : il n'avait à l'égard du peuple aucune sympathie altruiste et ne recherchait pour sa part aucun avancement politique, comme il l'a volontiers déclaré. Il apparaît comme plus certain que l'oeuvre de Restif représente simplement les protestations d'un être faible se défendant contre les réalités de son temps. Ne pouvant jouer dans la vie quotidienne, un rôle à sa convenance, il va être amené à se recréer une existence imaginaire aussi bien dans un monde passé que dans une ère à venir, mais en veillant à se réserver l'importance qu'il avait si ardemment désirée dans le but de compenser sa faiblesse et de neutraliser ainsi les désordres et les scandales qui formèrent la trame de sa vie. Contrairement à ce qu'Armand Bégué a avancé, ce n'est pas pour les femmes que Restif a écrit mais bien évidemment pour lui-même, et surtout pour faire part au public en général, de sa découverte extraordinaire, c'est-à-dire le moyen sûr "de mettre les femmes à leur place". Que "la masse (de ses) nouvelles et romans traitent en majorité de sujets féminins"¹, ne doit pas cacher le fait que, par son écriture, Restif assure grâce à la répétition de situations et de solutions de son cru, le bien-fondé d'un système de répression dirigé contre les femmes, et ceci à une échelle rarement égalée.

Les réformes que Restif propose à l'aide de règlements insérés dans divers de ses ouvrages, ont moins à voir avec le bonheur des êtres qu'avec le désir tout puissant de Restif d'établir son propre bonheur et sa propre gloire dans un monde imaginaire où tout est permis et où tout est possible. L'utopie restivienne, cette cité idéale que Restif nous présente comme sa propre version de la "cité du bonheur", n'est en réalité que le tableau d'une tyrannie parfaite où il a pu arranger un univers à sa guise, donc sans surprise. Sous prétexte d'établir un système où il n'existe rien d'inutile puisque fondé sur les principes sains et vertueux du travail et du mérite, Restif a établi un régime autoritaire, dénué de vitalité et qui reflète parfaitement les obsessions et la personnalité paranoïaque à tendance schizophrénique de notre auteur.

Ainsi les principes d'éducation que Restif destine aux femmes et qui émaillent ses utopies, constituent le cadre rigide qui garantira la formation des femmes de manière appropriée afin qu'elles puissent remplir leur rôle dans une société parfaite, ne laissant jamais aucun doute sur la place qu'il entend leur réserver. Il convient de souligner ici la complaisance évidente que Restif apporte à son rôle de législateur. Il nous est permis de reconnaître la sorte de volupté avec laquelle il envisage les punitions qu'il réserve

aux femmes qui auront transgressé. De ce fait, il lui est alors possible de s'attribuer la place qu'il sait lui revenir de droit dans un univers où les femmes n'existeront que pour son bon plaisir et son confort. En définissant à outrance le rôle et la place de la femme dans son utopie, Restif parvient à créer un monde où il sera le patriarche, donc l'émule, le double si l'on veut, de son père et ce faisant il peut sans crainte se rapprocher du type de femme idéale dont sa mère fut le prototype. Ayant ainsi trouvé le moyen d'apaiser son orgueil démesuré, il peut sans difficulté aucune se faire le guide de l'humanité : sous sa direction éclairée et grâce à ses lois "justes", l'homme deviendra capable de dominer ses passions qui, comme il se plaît à le répéter, sont les racines du mal. Les vertus sociales qu'il propose d'encourager et de développer mettront, selon lui, l'homme à l'unisson de la nature. C'est au prix de perdre en chemin tout ce qui fait de lui un individu, un être pensant que l'homme parvient enfin au bonheur. Restif nous a amenés à un "brave New World" où les lois ayant pour but d'éviter le gaspillage et d'assurer l'ordre de l'état, auront réduit les hommes au nom de la "médiocrité heureuse" et d'une égalité quelque peu subjective, à de véritables automates.

Pour Restif, tout autant que pour les utopistes de son époque et peut-être même les utopistes de n'importe quelle

époque, "l'utopie n'annonce pas aux femmes une libération à l'égard de leur nature, mais décrit un état organisé en fonction d'une nature définie a priori comme la source des normes morales"². Cette attitude si caractéristique offre à tous la possibilité de rationaliser la plupart des dispositions antiféministes de ces auteurs.

Pour Restif, plus que pour tout autre écrivain utopiste, la démonstration irréfutable de sa propre valeur et de sa supériorité se fait à l'intérieur d'un groupe contrôlé où sa suprématie éclate aux yeux de tous. Semblable en cela au raciste et au sectaire et faute de s'être assuré la place qu'il estime due à son mérite et correspondant à sa propre idée de lui-même, il se garantit sans contestation possible un pouvoir éternel sur la moitié de l'humanité qu'il déclare simplement inférieur par définition. Il n'y a donc rien de bien surprenant qu'il ait basé un système tout entier sur une idée qui avait alors cours et que J.-J. Rousseau épousait complètement, soulignant ainsi le bien-fondé de son organisation : "la différenciation sexuelle est un fait qui rend d'avance vaine toute comparaison entre les deux sexes"³, autorisant et justifiant Restif lorsqu'il nie totalement toute possibilité d'égalité entre les sexes.

L'oeuvre utopique de Restif, comme nous avons été en mesure de le montrer, est une oeuvre strictement personnelle,

qui a pour origine un égoïsme outrancier, et qui reflète l'arrogance, la personnalité rigide et la mégalomanie de notre auteur. Ses ouvrages lui servent à rectifier les injustices dont il est convaincu d'avoir été victime. Pour cette raison peut-être plus que tout autre, M. Nicolas restera à tout jamais le type même de l'adolescent qui, pour pallier au désarroi, se devra d'inventer des lois strictes et précises destinées à soulager et ultimement à éliminer l'angoisse qui l'étreint et à laquelle il ne peut faire face. Restif n'a nullement ignoré les limites que lui impose le côté juvénile de sa personnalité. Cependant et comme il se doit, il parviendra à l'expliquer non pas comme un défaut de caractère mais comme la conséquence naturelle de son talent littéraire⁴. En instituant un univers où les êtres doivent adhérer à une réglementation sévère et où tout est organisé dans les moindres détails et cela avec une précision toute militaire, Restif parvient à éliminer le hasard, l'imprévu qui fait parti de toute vie et qu'il trouve si menaçant. Il remplace donc la réalité d'un monde peu attrayant et même terrifiant par un univers où il peut abdiquer toute responsabilité, puisque des lois "sages" ordonnent ce chaos qu'est la vie et contribuent à protéger Restif des autres aussi bien que de lui-même. L'autorité qu'il s'octroie n'est qu'illusoire puisqu'elle ne lui sert qu'à faire respecter des lois rigides auxquelles tous doivent

s'adapter. Ce monde appartient au domaine du rêve. Il libère Restif et lui apporte la réalisation de sa rêverie adolescente de domination sur les êtres et plus particulièrement sur les femmes. L'univers statique de la société idéale de Restif correspond et symbolise sa volonté de fixer tous les êtres dans un rôle immuable donc facile à gouverner puisqu'il ne réclame aucun effort d'anticipation, tout étant réglé à tout jamais, la soumission acquise sans jamais courir le risque d'être déçu par une rébellion intempestive.

En vue de tout ceci, il nous semble stupéfiant qu'on ait voulu voir en Restif le représentant du peuple, l'ancêtre des mouvements socialiste, communiste et même, à la limite de notre crédulité, féministe. Si parfois, il paraît réactionnaire, ce n'est jamais délibérément mais plutôt par accident, tant que cela ne gêne en rien son rêve de domination glorieuse. Nous éprouvons donc de la difficulté à comprendre pourquoi ceux qui se sont penchés sur l'oeuvre de Restif ont attaché si peu d'importance à ce que Restif ne s'est jamais lassé de répéter, soulignant pour tous ceux qui voulurent bien le voir, le côté restreint de sa pensée utopique, de même que le caractère pathologique d'une oeuvre entièrement subordonnée à quelques idées fixes. On a dit que la société idéale de Restif était véritablement l'utopie d'un moraliste de son siècle; sans doute, cependant on a omis, peut-être intention-

nellement, si l'on peut se permettre de spéculer, que ce n'est qu'accessoirement qu'il fut moraliste, puisque toujours dans un but d'agrandissement personnel. Le rêve de Restif, n'est pas en vérité de faire le bonheur de l'humanité mais plutôt d'assurer son propre bonheur tout en garantissant son pouvoir sur autrui. Mark Poster signale :

As we have noted, Restif's eye, as he wrote regulation after regulation, was focused on "le peuple"; the peasants, the journeymen, and the transient workers of the towns. The stage of history was extended to include the dark beasts from the lower orders. Restif did not celebrate the suffering of the exploited classes but he knew "le peuple" and he fashioned his utopian laws according to its needs⁵,

et d'ajouter que c'est cet aspect qui fait de Restif un véritable socialiste. Nous serions en droit de nous étonner que Mark Poster ait choisi d'ignorer l'intérêt tout particulier que Restif porta aux femmes. Toutefois, comme nous avons été amenés à le remarquer au cours de notre étude, il ne fait que refléter l'attitude générale répandue parmi la critique et les historiens qui se sont intéressés à l'oeuvre de Restif. Cette attitude se traduit bien souvent par un refus total de considérer l'oeuvre utopique de Restif comme limitée à un but essentiel : garantir la suprématie de notre auteur tout en maintenant les femmes, et cela à tout jamais, à une place secondaire. Il est vrai que Restif a cru devoir s'appuyer sur ce qu'il nomme l'égalité et la fraternité lorsqu'il entreprit l'organisation de ses sociétés modèles. Cependant,

il convient de noter, ce que beaucoup omettent de faire, que ces deux termes ont une signification toute personnelle et étroite chez Restif. D'autre part, conscient de ce qu'il considère être une impossibilité pour la plupart à accepter une liberté dont ils ne savent que faire, Restif choisit la voie de la facilité, sans doute, mais tellement satisfaisante, en recommandant la souveraineté d'un père bienveillant et sévère qui limite la liberté de ses sujets pour leur bien, les ramenant ainsi à une tutelle, à la fois sécurisante et réconfortante. Le peuple dont il est soi-disant le représentant, ne l'intéresse que d'une manière marginale, d'abord puisqu'il faut bien un peuple si l'on veut gouverner et ensuite parce qu'il avait eu l'occasion de l'observer de si près. Restif s'est, bien sûr, déclaré en faveur d'un étatisme soutenu par une réglementation à l'extrême qui donnait le droit, au nom du bien collectif, mais en réalité au nom du bien de l'autorité suprême, de s'immiscer dans tous les domaines et dans toutes les activités privées jusque dans les détails les plus infimes. S'il s'est déclaré l'apôtre d'une amélioration des conditions matérielles, souvent à l'aide d'un système communautaire, ce fut surtout dans un but utilitaire, servant ainsi à préserver le bon fonctionnement de la société qu'il préconisait. Il n'en reste pas moins évident que tout ce que Restif a écrit est en rapport étroit

avec la vision qu'il eut de ce que sa perfection et son mérite, trop souvent ignorés par ses contemporains, auraient dû lui accorder, et cela en contraste avec la réalité et surtout avec l'audace des femmes de son époque à oser aspirer à une égalité même limitée. Il faut, et il sera celui qui le fera mieux que tout autre, affermir le seul rôle qu'elles auront les capacités de remplir, celui d'épouses et de mères, toujours subordonnées aux hommes en général et plus particulièrement à Restif.

Alors pourquoi cette complaisance de la critique lorsqu'elle commente sur les soi-disant aventures et succès féminins de Restif? Pourquoi cette attitude bornée d'un bon nombre de ceux qui se sont penchés sur l'oeuvre utopique de Restif et qui se sont refusés à voir le côté essentiellement répressif du système qu'il préconisait, en particulier dans tout ce qui à trait à l'organisation et à la domination des femmes? En grande partie, ils paraissent avoir péché par omission, en se cantonnant à un examen si sélectif qu'ils ont pu se croire autorisés à reléguer au second plan, ou même à passer presque complètement sous silence, l'importance que Restif accorda aux projets de réglementation et au statut de la femme dans sa cité idéale et cela en dépit de l'insistance de l'auteur à signaler l'insatiable intérêt qu'il apporte à sujet.

Il est facile dans une oeuvre aussi démesurée que répétitive et où les contradictions abondent, de relever au détriment de l'intention de l'auteur, les seuls éléments qui contribuent à mettre en valeur des idées préconçues, donc sans danger. Il est approprié de signaler que certains - loin de garder le silence en ce qui concerne la manière dont Restif a envisagé de traiter les femmes et que nous avons eu l'occasion de noter dans nos chapitres précédents - ont au contraire jugé bon d'attirer l'attention des lecteurs sur la valeur de certains jugements, et surtout, conseils que Restif adresse aux femmes concernant leur rôle de fille, d'épouse et, avec moins de bonheur selon la critique, à leur rôle de mère. Peu d'entre eux mettent en question le rôle secondaire que Restif réclame pour les femmes, pas plus qu'ils ne paraissent particulièrement s'élever contre une représentation de la femme idéale en tant qu'objet, un robot tout juste bonne à s'occuper du ménage, à satisfaire leurs époux, et produire et élever leurs enfants, sans jamais avoir à exprimer une opinion, un sentiment personnel, ni se plaindre, ni même songer à se révolter. Ce rôle qui exige que la femme perde toute individualité, toute personnalité, en d'autres mots, toute humanité et cela à un niveau bien plus poussé que celui que Restif réserve à tous les hommes, n'est pas uniquement le produit de l'imagination malade de Restif.

Elle a l'assentiment, même silencieux, de la critique moderne. Cette façon de considérer le rôle de la femme correspond, en fait, assez précisément à une fantaisie masculine qui aura probablement toujours cours et qui est fort bien illustré dans le roman populaire The Stepford's Wives dont le succès auprès des foules fut suffisant pour justifier un film. Cette fantaisie, sans aucun doute, touche une corde sensible et peut presque être regardée comme un archétype tant cette attitude est répandue, plus ou moins ouvertement, il est vrai. Un patriarcat sévère, à la Restif, fait bien sûr, sourire, mais a, néanmoins, trouvé de tout temps et trouve encore des défenseurs. Tout comme pour Restif, le maintien de la femme dans un rôle subalterne et dans une position d'infériorité semble souhaitable et reflète pour beaucoup de ses promoteurs, une arrogance masculine qui masque à peine les mêmes peurs et les mêmes désirs de domination que Restif révèle dans ses ouvrages. Dès lors, il n'y a rien de surprenant à ce que la critique ait fait preuve d'un manque d'enthousiasme évident à discuter objectivement un sujet aussi dangereux qu'il est nécessaire, et devrait-on même dire, essentiel à l'analyse et la compréhension des écrits et plus encore de l'homme que fut Restif.

L'originalité de l'oeuvre de Restif comme il nous a été possible de la voir, ne réside ni dans sa valeur littéraire, ni dans les thèmes auxquels il a accordé ses préférences mais plutôt dans l'honnêteté et la lucidité avec lesquelles il a dévoilé, souvent involontairement, les mouvements de son coeur, ses désirs, ses aspirations. Ce besoin exhibitionniste de mettre ses moindres émotions à nu fait partie d'une thérapie nécessaire. En effet, si Restif a voulu réformer la société au nom de tous, c'est par simple désir égocentrique d'adolescent. Il a réalisé par l'écriture un exorcisme, qui lui permet de s'accrocher à une vie déplaisante, dans laquelle il était mal à l'aise et même perdu. Inadapté, il a reconstruit un univers afin d'échapper à l'horreur de celui auquel il appartenait, et puisqu'il rendait les femmes, et en particulier la sienne, responsables d'une bonne partie de ses malheurs, il n'est pas surprenant qu'il ait consacré tant de pages à les remettre à la place qui leur revient. Le paradis qu'il a revendiqué ne pourra être qu'une patriarchie sans compromis où, chef vénéré, il dirigera d'une main ferme la population toute entière et les femmes en particulier.

Ainsi s'achève ce rêve à la limite du cauchemar où l'agressivité et l'hostilité de Restif envers les femmes dissimule une anxiété profonde provoquée par son insécurité dans son rôle masculin et peut-être même par sa peur inavouée devant les tendances féminines de sa propre personnalité.

Notes de la conclusion

¹ Armand Bégué, Etat présent des études sur Restif de la Bretonne, p. 191.

² Paul Hoffmann, La Femme dans la pensée des lumières, cite Emilie Schomann et la conclusion de sa thèse : "L'idéal féminin des utopistes au 18ème siècle", p. 447.

³ Ibid., p. 388.

⁴ Dans une lettre que Restif adressait aux époux Fontaine.

⁵ Mark Poster, The Utopian Thought of Restif de la Bretonne, p. 139.

BIBLIOGRAPHIEI. OEUVRES DE RESTIF DE LA BRETONNE

L'Andrographe, ou Idées d'un honnête homme, sur un projet de règlement, proposé à toutes les nations de l'Europe, pour opérer une réforme générale des mœurs, et par elle, le bonheur du genre humain. Paris: Duchesne, 1782.

L'Anti-Justine. Paris: Les classiques interdits, 1980.

Les Contemporaines ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent. Paris: Belin, 1780-1782.

La Découverte australe par un homme volant ou le Dédale français. Leipsick, 1781. Paris: Bibliothèque des utopies, 1877.

La Femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère, histoire morale, comique et véritable. 3 vol. Paris: De-Hansy, 1773.

Les Gynographes ou Idées de deux honnêtes femmes sur un projet de règlement proposé à toute l'Europe, pour mettre les femmes à leur place et opérer le bonheur des deux sexes. La Haie: chez Gosse et Pinet (etc., etc.), 1777.

Histoire de Sara. Porrentruy: Portes de France, 1947.

Ingénue Saxancour ou la femme séparée. Paris: Les classiques interdits, 1979.

Mes Inscriptions. Paris: Plon, 1889.

Louise et Thérèse. Paris: Librairie des Bibliophiles, 1881.

Le ménage parisien ou Déliée et Sotentout. Paris: Collection 10-18, 1978.

La Mimographe ou Idées d'une honnête femme pour la réformation du Théâtre nationale. Paris, Genève: Collection Ressources, 1980.

Monsieur Nicolas ou le coeur humain dévoilé, 6 vol.
Paris: Edition des Tuileries, 1959.

Les nouvelles Contemporaines, 2 vol. Paris: Société
typographique, 1802.

Le nouvel Abeilard, ou Lettres de deux amants qui ne
se sont jamais vus. Paris: Duchesne, 1778.

Le nouvel Emile ou l'Education pratique ou l'Ecole des
pères, 4 vol. Paris: Costard, 1770-1776.

Les Nuits de Paris. Paris: Editions d'Aujourd'hui, 1980.

L'oeuvre de Restif de la Bretonne, 9 vol. Paris: Edition
du Trianon, 1931-1932.

Le Paysan perverti, 2 vol. Lausanne: l'Age de l'homme,
1977.

La Paysanne pervertie. Paris: Garnier, Flammarion, 1972.

Le Pornographe, ou Idée d'un honnête homme sur un projet
de règlement pour les prostituées. La Haie: Gosse et
Pinet, 1770.

La Vie de mon père. Paris: Garnier, Flammarion, 1970.

II. OEUVRES SUR RESTIF DE LA BRETONNE

Assezat, Jules. "Restif de la Bretonne". Réalisme,
15 janvier 1857.

Bachelin, Henri. "Restif de la Bretonne écrivain et
moraliste". Hippocrate, numéro 7, septembre 1934,
pp. 634-647.

Badinter, Elisabeth. L'Amour en plus. Paris: Flammarion,
1980.

Bégué, Armand. Etat présent des études sur Restif de la
Bretonne. Paris: Société d'édition les belles
lettres, 1948.

- Bertaut, Jules. La jeune Fille dans la littérature française. Paris: Edition Louis Michaud, n.d.
- Blanchot, Maurice. "Restif de la Bretonne". Critique, mars 1948.
- Bloch, Jean H. "Women and the Reform of the Nation". Woman and Society in the Eighteenth Century France. London: The Athlone Press, 1979.
- Brahimi, D. "Restif féministe? Etude de quelques Contemporaines". Etudes sur le dix-huitième siècle. iii, 1976.
- Bruit, Guy. "Restif de la Bretonne et les femmes". La Pensée, numéro 131, février 1967.
- Cabanès, Auguste. Grands Névropathes, malades immortels. Paris: A. Michel, 1930-1935, vol. II.
- Chadourne, Marc. Restif de la Bretonne ou le siècle prophétique. Paris: Librairie Hachette, 1958.
- _____. "Eros and Restif". Yale French Studies, n° 11, 1953, pp. 12-17.
- Charpentier, Louis Dr. "Restif de la Bretonne, étude psychologique". Hippocrate, n° 7, septembre 1934, pp. 577-604.
- Childs, James Rives. Restif de la Bretonne. Témoignages et jugements. Bibliographie. Paris: Librairie Briffaut, 1949.
- Choderlos de Laclos, Pierre. L'Education des Femmes. Lettres inédites. Oeuvres complètes. Paris: Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1951.
- Coleman, J., Butler J., & Carson, R. Abnormal Psychology and Modern Life. Glenview, Ill.: Scott, Foresman & Co., 1980.
- Cottin, Paul. Mes Inscriptions, Journal intime de Restif de la Bretonne. Paris: Plon, 1889.
- Coward, D.A. "Restif de la Bretonne and The Reform of Prostitution". Studies and Voltaire in the Eighteenth Century, n° 176, 1979.

- Dawes, C.R. Restif de la Bretonne, 1734-1806. London: Whitefriars, 1946.
- Diderot. Oeuvres romanesques. Paris: Edition Garnier, 1962.
- Didier, Béatrice. Sade, une étude du désir. Paris: Denoel Gonthier, 1976.
- Duhet, Paule-Marie. Les Femmes et la révolution, 1789-1794. Paris: Collection Archives Juillard, 1971.
- Dupuy La Chapelle. Dialogues sur les plaisirs, sur les passions et sur le mérite des femmes et sur leur sensibilité pour l'honneur. Paris: J. Etienne, 1717.
- Ellis, Havelock. From Rousseau to Proust. Boston: Houghton/Mifflin, 1935.
- Fletchers, Dennis. "Restif de la Bretonne and Woman's Estate". Woman and Society in Eighteenth Century France. London: The Athlone Press, 1979.
- Forestier, H. Rouger, G. "En marge de M. Nicolas". Annales de Bourgogne, vol. 10, fasc. III, septembre 1938, pp. 198-213.
- Funck-Brentano, Frantz. Retif de la Bretonne. Portraits et documents inédits. Paris: A. Michel, 1928.
- Gardner, E.J. "The Philosophes and Women". Women in the Eighteenth Century and other Essays. Toronto & Sarasota : Samuel Stevens Hakkerd & Co., 1976.
- Goncourt, E. & J. de. La Femme au dix-huitième siècle. Paris: G. Charpentier, 1878, Flammarion, 1982.
- Goier, Geoffrey. The Life and Ideas of the Marquis de Sade. New York: W.W. Norton and Co., 1963.
- Grand Carteret, John. Aventures galantes de quelques jolies femmes du dix-huitième siècle. Paris: A. Michel, LXII, 1910.
- Green F. C. French Novelists, Manners and Ideas from the Renaissance to the Revolution. London: Dent, 1928.

Guillot, Gérard. "Restif de la Bretonne par et pour les femmes". Europe, n° 427-428, 1964, pp. 56-65.

Heine, Maurice. "La Vieillesse de Restif de la Bretonne". Hippocrate, n° 7, 1934, pp. 650-633.

_____. "Restif de la Bretonne et la femme feique". Minotaure, n° 6, 1935, pp. 53-56.

Helvetius. De l'Esprit. Vervier: F. Chatelet, 1973.

Hue, Gustave. "La Famille de Restif de la Bretonne". Mercure de France, vol. 85, 1910, pp. 206-227.

Henriot, Emile. "Restif Pithécantrophe de Balzac". Le Temps, 14 septembre 1925.

Hertzler, Joyce O. The History of Utopian Thought. New York: The McMillan Co., 1926.

Hoffmann, Paul. La Femme dans la pensée des lumières. Paris: Ophrys, 1978.

Jacobs, Eva. "Diderot and the Education of Girls". Woman and Society in the Eighteenth Century. London: The Athlone Press, 1979.

Jimack, P.J. "The Paradox of Sophie and Julie". Woman in the Eighteenth Century and other Essays. Toronto and Sarasota, 1976.

Lacroix, Paul. Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne. Paris: Auguste Fontaine, 1875.

Lely, Gilbert. "Le Marquis de Sade et Restif de la Bretonne". Mercure de France, n° 1130, 1957, pp. 364-366.

Levine, Ira. The Stepford's Wives. New York: Jove, 1972.

Louÿs, Pierre. "Un Roman inédit de Restif". Revue des livres anciens, tome I, 1913, pp. 87-94.

McCary, James Leslie. Human Sexuality. New York: Van Nostrand Rheinhold Co., 1967.

- Manuel Franck E. and Fritzie P. Manuel. Utopian Thoughts in the Western World. Cambridge, Mass.: The Belknap Press of Harvard University Press, 1979.
- Mauzi, Robert. L'Idée du bonheur au dix-huitième siècle. Paris: Armand Colin, 1969.
- May, G. Le dilemme du roman du dix-huitième siècle. New Haven, Conn.: Yale University Press, 1963.
- Merlant, Joachim. Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin. Genève: Slatkine reprints, 1970.
- More, Thomas. Utopia. New York: Penguin Classics, 1980.
- Mornet, Daniel. La Pensée française au dix-huitième siècle. Paris: Armand Colin, 1965.
- Mumford, Lewis. The Story of Utopias. New York: The Viking Press, 1922.
- Mylne, Vivienne. The Eighteenth Century French Novel Techniques of Illusion. New York: Manchester University Press, 1970.
- Nerval, Gérard de. "Les Confidences de M. Nicolas". Revue des deux mondes, 15 août 1850.
- _____. Les Illuminées, ou les précurseurs du socialisme. Paris: Champion, 1929.
- Niklaus, Robert. "Diderot and Women". Woman and Society in Eighteenth Century France. London: The Athlone Press, 1979.
- Planhol, René de. Les Utopistes de l'amour. Paris: Garnier, 1921.
- Porter, Charles A. Restif's Novels or an Autobiography in Search of an Author. New Haven: Yale University Press, 1967.
- Poster, Mark. The Utopian Thought of Restif de la Bretonne. New York: New York University Press, 1971.
- Rihs, Charles. Les Philosophes utopistes : le Mythe de la cité communautaire en France au dix-huitième siècle. Paris: Marcel Riviere & Cie, 1970.

- Rouger, Gilbert. "Restif auxerrois". Annales de Bourgogne, tome II, mars 1930.
- Rousseau, J.-J. L'Emile. Dijon: Collection de la Pléiade, vol. 4, 1969.
- Ruyer, Raymond. L'Utopie et les utopies. Paris: Presses universitaires, 1950.
- Rychlak, Joseph. Personality and Psychotherapy. Boston: Houghton Mifflin, 1981.
- Sade, Donatien, Marquis de. Idées sur le roman. Bordeaux: Ducros, 1970.
- Shapiro, David. Neurotic Styles. New York: Basic Books, Inc., 1965.
- Swiderski, Marie-Laure. "La condition de la femme française au XVIIIème siècle d'après les romans". Women in the Eighteenth Century and other Essays. Toronto & Sarasota: Samuel Stevens Hakkert & Co., 1976.
- Tabarant, Adolphe. Le vrai visage de Restif de la Bretonne. Paris: Montaigne, 1936.
- Testud, Pierre. "Le journal inédit de Restif de la Bretonne". Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, vol. XC, 1972.
- Trahard, Pierre. Les Maîtres de la sensibilité française. Genève: Slatkine reprints, 1933, tome IV, pp. 147-256.
- Vier, Jacques. Histoire de la littérature française. XVIIIème siècle. Paris: Armand Colin, 1970, tome II.
- Voltaire. Romans et Contes. Paris: Garnier, 1960.
- Wilson, Arthur. "Treated like imbecile Children : (Diderot) : The Enlightenment and the Status of Women". Women in the Eighteenth Century and other Essays. Toronto & Sarasota: Samuel Stevens Hakkert & Co., 1976.